

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 114 / 115
XXX^e ANNÉE — VOL. XXV
AVRIL-JUILLET 1997

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 114 / 115

AVRIL-JUILLET 1997

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE,
Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Henri HEINEMANN,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE,
David STEEL, David WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité
de lecture. Les textes non insérés ne sont pas renvoyés.*

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 02.41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 03.22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

TRENTIÈME ANNÉE — VOL. XXV, N° 114/115 — AVRIL-JUILLET 1997

Études et textes

André GIDE : Lettres à Taha Hussein et sa famille, présentées par Claude-Moënis TAHA-HUSSEIN.	145
Roman WALD-LASOWSKI : <i>Souvenirs</i> de la Cour d'Assises.	173
Claude FOUCART : André Gide, Bernard Groethuysen et Otto Grauloff, ou la définition du politique chez Gide.	193

André Gide et l'Allemagne (II)

Colloque de Düsseldorf (1991)

Cornel MEDER : Affinités électives : le voyage d'André Gide en Allemagne (été 1903).	211
Bernard BÖSCHENSTEIN : André Gide et Stefan George.	235
Hans Manfred BOCK : Pierre Viénot, un médiateur entre la France et l'Allemagne dans le cercle d'amis d'André Gide.	247
Peter IHRING : André Gide, son image de l'Allemagne et le nationalisme français entre 1900 et 1918.	269
Hans T. SIEPE : André Gide et Franz Kafka.	283

*

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide : <i>Anthologie de la poésie française</i> (I. Émile Henriot, Robert Kemp) — <i>Lettres à Angèle</i> (I. André Beaunier) — <i>De l'Influence en littérature</i> (I. Anonyme) — <i>Saül & Le Roi Candaule</i> (II. Adolphe Brisson)...	299
---	-----

*

Lectures gidiennes : Franz Blei - André Gide, <i>Briefwechsel</i> (Jean CLAUDE].	313
Cl. M. : Chronique bibliographique.	317
Les Comptes 1996-1997 de l'AAAAG.	322
VARIA.	324
Gide sur Internet.	333
Cotisations et abonnements 1997.	335

ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Président d'honneur : ÉTIEMBLE
Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Claude MARTIN
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Secrétaire général : Henri HEINEMANN
Trésorier : Jean CLAUDE
Conseillers : Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Pierre LACHASSE,
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Sophie SAVAGE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM
Responsable : Elaine D. CANCALON
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

SERVICE DES PUBLICATIONS

Responsable : Claude MARTIN
(La Grange Berthière, 69420 Tupin-et-Semons,
Tél. 04.74.87.84.33, Fax : même n°)

ANDRÉ GIDE

*Lettres à Taha Hussein
et sa famille* ¹

présentées par

CLAUDE-MOËNIS TAHA-HUSSEIN

Le 26 janvier 1939, Gide s'est embarqué à Marseille pour l'Égypte, où il est arrivé le 30 au Caire et à l'aube du 3 février à Louxor. Il va séjourner au Louxor Hotel jusqu'au 16 mars, puis passera quelques jours à Alexandrie avant de prendre le bateau pour la Grèce où il a convenu de passer les vacances de Pâques avec Robert Levesque, qui est depuis la rentrée d'octobre 1938 professeur de français dans un collège de l'île de Spetsai.

Taha Hussein (l'écrivain arabe est alors âgé de cinquante ans) a appris la venue de Gide en Égypte (pour la première fois) et, désireux de faire sa connaissance, lui a adressé une traduction française de son autobiographie (*Le Livre des jours*), accompagnée d'une lettre dans laquelle il lui proposait de l'aller voir dès son retour au Caire. Gide lui répond le jour même de son départ de Haute-Égypte :

1. Toutes conservées dans les archives familiales, sauf les trois lettres de Claude-Moënis Taha-Hussein, à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (lettres X, XII et XIV, respectivement γ 817.1, γ 817.3 et γ 817.2).

I.

Louxor, [jeudi] 16 mars [19]39.

Mon cher Taha Hussein,

J'ai lu votre beau livre avec une émotion bien vive. Il respire de part en part un sentiment d'humanité, de sympathie profonde — fraternelle, qui trouve aussitôt écho dans mon cœur.

Je n'ai pas répondu aussitôt à votre très aimable lettre, incertain de savoir si je pourrais accepter votre proposition de rencontre au Caire. Mais l'état de fatigue où je me trouve encore, malgré le bienfaisant repos de Louxor, va me faire gagner Alexandrie tout aussitôt — avec l'espoir de revenir en Egypte dès l'automne prochain, mais le grand regret de ne pouvoir aussitôt vous exprimer de vive voix mes sentiments d'attention très dévouée, de haute estime, et j'allais dire : d'amitié.

De grand cœur avec vous

André Gide.

La date de l'une des deux lettres suivantes est sans doute erronée : il n'est pas vraisemblable que Taha Hussein ait attendu six mois pour répondre à la lettre de Gide, si importante ; mais rien ne permet de rectifier l'une ou l'autre date...

La lettre de Gide (dont le brouillon est conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, γ 817.4) est évidemment une réponse à une demande de l'écrivain égyptien. Mais le post-scriptum est ambigu : il laisse croire que la traduction arabe en question de *La Porte étroite* est de Taha Hussein lui-même, ce qui n'était pas le cas. En fait, c'est un jeune intellectuel égyptien qui avait entrepris cette traduction et avait demandé à Taha Hussein d'obtenir l'accord de Gide et, si possible, une introduction ; Taha Hussein a naturellement transmis cette requête (dans une lettre qui semble malheureusement n'avoir pas été conservée).

II.

Paris, le [jeudi] 5 juillet 1945.

Monsieur,

J'ai souvent marqué dans mes écrits le grand attrait

qu'avaient exercé sur moi le monde arabe et les lumières de l'Islam. J'ai souvent et longtemps vécu en compagnie d'arabïsants et d'islamisés, et ne serais sans doute pas le même, si je ne m'étais jamais attardé sous l'ombre des palmiers après avoir goûté jusqu'à l'extase l'âpre brûlure du désert. J'ai su dépouiller alors les revêtements de notre culture occidentale et retrouver une authenticité humaine perdue. Mais jusqu'aujourd'hui, si j'ai beaucoup reçu, beaucoup appris du monde arabe, il ne me paraissait pas que la réciproque fût possible ; et c'est pourquoi votre proposition me surprend. Une traduction de mes livres en votre langue... À quelle lecteur pourrait-elle s'adresser ? À quelle curiosité peut-elle répondre ? Car (et c'est, m'a-t-il paru, une des particularités essentielles du monde musulman) l'Islam à l'esprit humain apporte beaucoup plus de réponses qu'il ne soulève de questions. Me trompé-je ? Il se peut. Mais je ne sens point grande inquiétude chez ceux qu'a formés et éduqués le Coran. C'est une école d'assurance qui n'invite guère à la recherche ; et c'est même par quoi cet enseignement me semble limité !

Enfin, de tous mes livres, il n'en est point, eussé-je pensé, de plus étranger à vos préoccupations que ma *Porte étroite*. En quoi cette insatisfaction mystique que j'ai peinte ici peut-elle toucher des âmes assises dans la certitude ? Quel écho ces prières et ces appels chrétiens pourront-ils trouver parmi vous ? Ils sont même si spécialement jansénistes et protestants qu'il y aurait grande erreur à juger d'après ce livre de l'état d'âme ordinaire des chrétiens. Même parmi nous, occidentaux ou septentrionaux, cette forme de mysticisme reste exceptionnelle, et même parmi les âmes formées par la religion protestante. Ai-je mis dans ma *Porte étroite* assez d'humanité authentique et commune, assez d'amour, pour émouvoir ceux qu'une instruction différente aura su maintenir à l'abri de semblables tourments ?

J'attends le succès de votre traduction pour le savoir et, quoi qu'il advienne, veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

La lettre que voici pourrait, je pense, tenir lieu de cette introduction que vous me demandez pour votre traduction.

La réponse de Taha Hussein, aussi intéressante et importante que la lettre de Gide, explique l'Islam, l'éclaire de manière aussi originale et véridique et avait naturellement de quoi apaiser les craintes et les scrupules de l'écrivain français qui ne pensait pas qu'un roman tel que *La Porte étroite* pût intéresser un lecteur musulman.

Cette lettre, avec celle de Gide du 5 juillet, constituèrent l'essentiel de l'introduction de Gide et de la préface de Taha Hussein à la traduction arabe de *La Porte étroite* quand elle fut publiée. Il convient de signaler aussi que ces deux lettres ont été d'abord publiées en janvier 1946 dans le n° 4 de la revue *Valeurs* du Caire et, en mars, dans le n° 5 des *Cahiers de l'Est*.

Il serait certes intéressant de dresser la liste des œuvres d'André Gide qui ont été, en Égypte et ailleurs, traduites et publiées en arabe. Ce qui est sûr, c'est que Taha Hussein a traduit lui-même *Œdipe* et *Thésée* (voir plus loin les lettres VII, VIII et X).

III.

Le Caire, [samedi] 5 janvier 1946.

Monsieur,

Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'Islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions. Ils étaient tout au plus capables de vous faire connaître le folklore de leur pays soumis à l'influence du désert voisin.

Vous avez vu d'autres musulmans, bien au courant peut-être de votre culture occidentale, mais à coup sûr très peu familiarisés avec notre culture orientale. Quant aux arabisants qu'il vous a été donné de connaître, ils se souciaient, comme c'est leur métier de le faire, plus de la lettre que de l'esprit des textes. Les uns pas plus que les autres n'étaient en mesure de vous donner une idée exacte du Coran et de son influence sur

les intelligences et sur les cœurs : loin d'inviter à la tranquillité, l'Islam pousse l'esprit à la réflexion la plus profonde et suscite l'inquiétude la plus tourmentée. Les cinq premiers siècles de son histoire en sont la preuve la plus convaincante.

Cette tranquillité qui vous étonne, ce calme qui vous afflige, ne sont pas, croyez-le, le fait de l'Islam, mais bien plutôt une importation étrangère. Vos rapports avec musulmans et arabisants ne vous ont pas permis de voir l'angoisse que l'Islam a soulevée dans toute l'Arabie pendant les deux premiers siècles de l'Hégire, angoisse qui a donné à la littérature mondiale la poésie amoureuse la plus lyrique et la plus mystique.

Vous avez été amené à croire que l'Islam donne plus qu'il ne reçoit, et ce n'est pas exact, il a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commencé par recevoir Judaïsme et Christianisme ; puis l'Hellénisme. Les civilisations iraniennes et hindoues. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XV^e siècle. Quand on est arrivé à accomplir une telle tâche, on peut recevoir la culture de l'Europe moderne, et on la reçoit bien.

Vous surprendrais-je si je vous disais que *La Porte étroite* n'est pas le premier de vos livres traduits en notre langue ? De *La Symphonie pastorale* il existe, depuis une dizaine d'années déjà, une version en arabe plus d'une fois éditée. Une traduction de *L'École des Femmes* a suivi celle de *La Porte étroite*. On projette d'offrir aux lecteurs d'ici *Les Faux-Monnayeurs*. Peut-être traduira-t-on bientôt *Les Nourritures terrestres*, *Prométhée* ou *Paludes*.

Il mérite certes votre confiance, cet orient arabe qui répand votre message comme il l'a fait jadis des maîtres de l'antiquité. Et comprenez notre joie de vous avoir parmi nous au moment que deux de vos œuvres vont être connues du grand public musulman. Heureux serions-nous si leur succès pouvait vous assurer que l'Islam sait recevoir comme il sait donner.

Taha Hussein.

Le 14 décembre 1945, Gide s'est envolé avec Robert Levesque pour — après une halte à Naples, où il a donné une conférence à l'Institut Français — son second séjour en Égypte. Arrivé au Caire le 18 ou le 19, il a gagné la Haute-Égypte à la fin du mois (Louxor, Assouan, excursion à Wadi-Halfa), est revenu au Caire le 1^{er} mars ; causeries et conférences à l'Université Fouad Ier, aux lycées français du Caire et d'Alexandrie ; inauguration de l'exposition qui lui est consacrée par les « Bibliophiles d'Alexandrie »... ; le 28, il a quitté Le Caire pour Beyrouth, d'où il rentrera le 17 avril à Paris.

Au Caire, Gide a enfin fait la connaissance de Taha Hussein, ainsi que de son épouse française Suzanne (1895-1989), de sa fille Amina et de son fils Claude-Moënis qui, dans sa vingt-cinquième année, est alors élève à l'École normale supérieure. À son retour à Paris, il fixe un premier rendez-vous au jeune homme, à la « Taverne Lutétia » — plus proche du 1 bis rue Vaneau que du 45 rue d'Ulm. Le déjeuner prévu aura bien lieu.

IV.

[Paris,] Mardi matin, 30 avril [19]46.

Cher Claude Taha-Hussein,

De retour à Paris depuis déjà plus d'une semaine, j'ai dû remettre de jour en jour le plaisir que je me promets de vous voir — et la promesse faite à vos parents. Le voyage Beyrouth-Paris m'a fatigué le cœur, l'avion ayant dû, deux jours durant, survoler d'assez haut le mauvais temps — d'où invalidation (passagère, j'espère), remise des plus beaux projets... Mais je recommence à bouger, à sortir un peu — et j'ai fait ce matin de grands efforts pour vous « obtenir » au téléphone — afin de vous demander s'il vous était loisible de me rejoindre, vers treize heures, à la taverne Lutétia (angle du Bd Raspail et rue de Sèvres) premier étage — où nous aurions déjeuné ensemble... J'y serai de 13 h à 13 1/2, puis rentrerai au 1 bis rue Vaneau — où vous me trouveriez entre 16 heures et 20 h... Mais si nous ne pouvons nous joindre aujourd'hui (je ne sais quand vous atteindra ce pneumatique), le plaisir que j'aurai de vous rencontrer ne sera remis que de quelques jours.

Tout cordialement et attentivement votre

André Gide.

Trois semaines plus tard, les Taha Hussein, de passage à Paris, ont déposé leur carte rue Vaneau. À la lettre de Gide, Claude-Moënis répondra, bien sûr, par retour du courrier — et Gide retrouvera son ami Taha (au Lutétia).

V.

[Paris, vendredi] 24 mai [19]46.

Mon cher Claude Taha-Hussein,

La carte que vos parents sont venus déposer rue Vaneau ne porte pas d'adresse et c'est à travers vous que je dois leur parler. Combien de temps restent-ils encore à Paris ? Depuis que j'ai eu le plaisir de déjeuner avec vous, j'ai dû garder la chambre, fort mal en point, étranglé et comme supprimé par un gros rhume. Quelle joie j'aurais eue pourtant de revoir vos parents et de leur redire ma reconnaissance pour l'exquis accueil qui reste pour moi le meilleur souvenir du Caire. Si le temps se remettait au beau et que, sans les gêner en rien, je savais où pouvoir les retrouver, un mot de vous m'avertirait, je vous prie. En attendant, veuillez leur redire mes sentiments les plus chaleureux.

Votre

André Gide.

Peu après, il téléphone à Claude-Moënis pour convenir d'une nouvelle rencontre, en lui laissant le choix du jour, de l'heure et du lieu. Par lettre, pour ne pas le déranger, le jeune Normalien lui suggère le lundi 17 juin à 16 heures. La rencontre aura lieu une heure et demie plus tard :

VI.

Paris, le [jeudi] 13 juin [19]46.

Mon cher Claude T. H.,

Très volontiers et avec joie — mais, dentiste à 4 h 30 — ne pourrai vraisemblablement arriver au Lutétia qu'une heure après (17 h 30, lundi 17).

Bien affectueusement votre

André Gide.

الطبعة الأولى . . . أكتوبر ١٩٤٦

العنوان الأصلي للكتاب
بالفرنسية

ANDRE GIDE

OEDIPE

*

THESEE

جميع الحقوق محفوظة لدار الكاتب المصري ١٩٤٦

Mon cher André Gide,

Pour vous avoir entendu nous lire «Edipe» et «Thésée», je sais la particulière tendresse que vous avez pour eux.

C'est pourquoi je leur appris l'arabe, afin qu'ils puissent aux lecteurs de l'Orient dire votre message, qui est confiance, courage, sérénité.

Ils témoigneront aussi de cette grande admiration que j'ai pour vous, et qui, depuis notre rencontre, est devenue une si précieuse amitié.

TAHA HUSSEIN

Le Caire, le 7 Octobre 1946.

صديق أندريه جيد

ممتلك تقرأ لنا قصتي «أوديب» و «ثيسوس» فعرفت
الحنان الخاص الذي تؤثرهما به .

ومن أجل هذا علمتها العربية لئيلقنا إلى قراء الشرق رسالتك
التي هي ثقة وشجاعة واستبشار .

وسيشهدان كذلك بما أضمر من إعجاب بك قد أصبح منذ
التقينا وداً كريماً .

ط حسين

القاهرة ، ٧ أكتوبر ١٩٤٦

La lettre suivante n'est en réalité qu'une dédicace destinée à figurer en tête de la traduction des deux œuvres de Gide que Taha Hussein s'apprête à faire paraître (v. pages précédentes). Mais Taha Hussein en a envoyé le texte à Gide, accompagné d'une « exquise lettre » (malheureusement non retrouvée) ; à quoi Gide répondra le 18 octobre.

VII.

Mon cher André Gide,

Pour vous avoir entendu nous lire *Œdipe* et *Thésée*, je sais la particulière tendresse que vous avez pour eux.

C'est pourquoi je leur appris l'arabe, afin qu'ils puissent aux lecteurs de l'Orient dire votre message, qui est confiance, courage, sérénité.

Ils témoigneront aussi de cette grande admiration que j'ai pour vous, et qui, depuis notre rencontre, est devenue une si précieuse amitié.

Taha Hussein.

Le Caire, le 7 octobre 1946.

Le remerciement de Gide ² est très chaleureux mais bref : c'est qu'il est, en cette fin d'année 1946, très occupé et très fatigué par la création de sa version de *Hamlet* par Jean-Louis Barrault au théâtre Marigny et la sortie du film que Jean Delannoy a tiré de *La Symphonie pastorale*...

VIII.

[Paris, vendredi] 18 octobre [19]46.

Cher Taha Hussein,

J'ai reçu ce matin votre exquise lettre. Vous, coupable envers moi !! Que de fois, au Caire ou à Paris, j'ai pu prendre

2. La lettre est adressée à « Taha Hussein bey » (le roi Farouk règne encore en Égypte et les titres n'avaient pas encore été abolis), « rue Scott Moncriff » (la rue, qui portait le nom de l'urbaniste britannique qui avait tracé le quartier résidentiel de Zamalek, dans l'île de Guézireh entre les deux bras du Nil, s'appelle aujourd'hui rue El-Baroudi, du nom d'un grand poète égyptien du XIX^e siècle). Les Taha Hussein louaient là une petite villa avec un jardinet jouxtant l'École des Beaux-Arts.

ces mots à mon compte ! sans cesse me sentant en retard de gentillesse et d'attention. Me voici, avec *Hamlet* et le film qu'on a tiré de ma *Symphonie pastorale*, surmené, harcelé de toutes parts, obligé de me défendre, de défendre le temps précieux qu'il me reste encore et [que] je voudrais employer mieux qu'à répondre à des journalistes...

Mais du moins je veux vous dire combien me touche l'affectueuse dédicace que vous pensez mettre en tête de votre traduction. C'est en ami que je vous remercie — et de tout cœur.

Mes respectueux et affectueux hommages à Madame Taha Hussein, je vous prie, et mes souvenirs bien cordiaux à vos enfants.

Votre bien attentif

André Gide.

Les premières répétitions du *Procès*, la pièce que Gide a tirée — avec la collaboration de Jean-Louis Barrault, qui en assure la mise en scène, — du roman de Kafka, commencent au théâtre Marigny en novembre 1946 et cette préparation durera longtemps : la première n'aura lieu que le 10 octobre 1947. Mais dès le début il pense amicalement à y inviter Claude-Moënis Taha-Hussein — qui se souvient encore aujourd'hui de Gide assis dans une avant-scène sur la droite, et de Barrault gesticulant et vociférant sur le plateau...

IX.

[Paris, jeudi] 28 Nov[embre 19]46.

Cher Claude T. H.,

Oui, j'étais à Bruxelles lorsque vous êtes venu rue Vaneau³. J'aurais eu plaisir à vous revoir ; et ce n'est que partie remise. Mais me voici suroccupé par la préparation, avec Jean-Louis Barrault, de la pièce que nous avons tirée du roman de Kafka : *Le Procès*, et, devant me maintenir à sa disposition, je n'ose prendre de rendez-vous. Mais j'ai pensé

3. Du 6 au 14 novembre, Gide est en effet allé à Bruxelles, en compagnie de la petite Dame, pour y redonner sa conférence de Beyrouth (« Souvenirs littéraires et problèmes actuels ») devant le jeune Barreau.

que peut-être il vous intéresserait d'assister à quelque répétition... Si oui, dites-le moi et, le moment venu, je vous ferai signe. En attendant, veuillez croire que je ne vous oublie pas. Je pense à vous en fumant les meilleures cigarettes qui soient, et les plus favorables au travail. Ne manquez pas de le dire à votre père ⁴ et le souvenir ému que j'ai gardé de nos récentes rencontres à Paris. Ah ! si je n'étais retenu ici par maintes obligations, quel plaisir j'aurais à revoir vos parents au Caire ! — mais pas avant de vous avoir revu d'abord.

Bien affectueusement votre

André Gide.

À cette lettre était jointe une carte de visite où il a écrit :

*Prière de laisser passer et de bien placer
M. Claude Taha-Hussein
et les personnes qui l'accompagnent.
André Gide.*

Au mois de janvier suivant, Taha Hussein profite de l'envoi de ses vœux de Nouvel An pour exprimer l'espoir d'un revoir et le regret que Gide ne revienne pas en Égypte...

X.

Zamalek ⁵, le [samedi] 25 janvier 1947.

Mon cher André Gide,

Il m'en coûte toujours de vous déranger dans votre repos, ou de vous distraire de vos travaux, que je sais nombreux et absorbants ; mais il m'en coûterait davantage de ne pas vous envoyer notre pensée affectueuse en ce moment de l'année qui est à peu près celui où nous avons le bonheur de vous avoir parmi nous, et de ne pas vous dire notre grand regret d'être privé de vous. Nous nous étions promis, et vous nous

4. Gide avait, lors de son séjour égyptien, particulièrement apprécié le tabac du pays. Taha Hussein lui avait offert quelques cartouches de cigarettes égyptiennes au moment de son départ.

5. V. ci-dessus note 2.

aviez laissé espérer, de bons moments à passer avec vous ; mais il faut croire que des bonheurs comme celui de vous rencontrer, de vous entendre et de causer avec vous ne sont pas faciles à obtenir.

Nous sentons d'autant plus cette privation que la France nous envoie cette saison pas mal de ses intellectuels, qui s'adressent aux Égyptiens par des conférences, et même par des articles écrits exprès dans les quotidiens. Tout cela est très intéressant ; mais je sais, moi, que la France n'a pas deux André Gide. Ne vous fâchez pas, mais je ne sais pas pour-quoi, à propos de certaines manifestations, je pense au fameux mot de Périclès : « L'année a perdu son printemps... » et j'ajoute : l'Égypte a manqué Gide.

Puisque j'ai parlé de Périclès, je vous parle d'*Œdipe* et de *Thésée*. La version arabe me plaît beaucoup ⁶ ; je sais que, à Bagdad surtout, vous avez beaucoup de lecteurs. Claude vous a laissé le volume, mais je me permettrai de vous envoyer une traduction en français de la partie de ma préface qui touche vos deux œuvres ⁷. J'espère que je n'ai pas mal interprété votre pensée.

Nous vous envoyons tous trois ⁸ notre amitié très affectueuse.

Taha Hussein.

Lorsque les Éditions Gallimard décident, à l'instigation de Gide, de publier en traduction française *Le Livre des jours*, Gide a tenu à consulter Claude-Moënis pour la revision du texte. Au cours de plusieurs séances de travail rue Vaneau, ils ont revu ensemble de très près la traduction en

6. Affirmation surprenante : jamais Taha Hussein n'a exprimé la moindre satisfaction à l'endroit de n'importe lequel de ses écrits... Ne faut-il donc pas lire plutôt : « La version arabe plaît beaucoup », ce que justifierait la phrase suivante : « à Bagdad surtout, vous avez beaucoup de lecteurs » ?

7. Claude-Moënis T.-H. se rappelle fort bien d'avoir remis à Gide un exemplaire du livre que l'éditeur égyptien lui avait adressé à Paris, mais ne garde aucun souvenir de lui avoir transmis cette « traduction en français de la partie de [l]a préface » de son père...

8. C'est-à-dire lui-même, son épouse et sa fille (son fils étant toujours à Paris, à l'École normale).

question (la première partie de cette autobiographie était due à Jean Lecerf, la seconde à Gaston Wiet, tous deux éminents arabisants et amis de Taha Hussein⁹). Pour les « diverses menues corrections » qu'il souhaitait y apporter, Gide tenait à l'avis du fils de l'écrivain (qui se souvient de les avoir toutes acceptées) afin de s'assurer qu'elles ne trahiraient pas le texte arabe original auquel il n'avait pas accès.

XI.

Paris, le [lundi] 10 février [19]47.

Mon cher Claude Taha-Hussein,

Je serais très désireux de vous revoir et d'examiner avec vous les épreuves du livre de votre père que j'achève de revoir très attentivement. Je viens de téléphoner à la Nouvelle Revue Française pour m'assurer qu'il est encore temps d'apporter à ces épreuves les diverses menues corrections que je voudrais vous proposer.

Vous serez bien gentil de m'appeler au téléphone (Invalides 18-03) afin que nous convenions d'un rendez-vous.

Tout affectueusement et attentivement votre

André Gide.

Autre secours que Gide sollicite de Claude-Moënis : des précisions, biographiques et bibliographiques, qui l'aideront à rédiger sa préface au *Livre des jours* :

XII.

[Paris,] ENS, 45 rue d'Ulm, mercredi 19 février 1947.

Monsieur,

Voici les textes que je vous ai promis hier après-midi. Vous y trouverez peut-être quelques précisions utiles, surtout du côté de la liste bibliographique.

Que ce mot me permette de vous dire (puisque aussi bien ma timidité devant vous me paralyse !) combien je suis profondément touché de l'affection et du soin que vous apportez

9. C'est chez Gaston Wiet, alors directeur du Musée d'Art arabe du Caire, que Gide était descendu lors de son second séjour au Caire.

à la réédition du *Livre des Jours*, combien également m'a ému l'accueil exquis que deux fois vous m'avez réservé.

Fidèlement vôtre

Claude Taha-Hussein.

La carte postale illustrée que Gide adresse deux mois plus tard à Claude-Moënis, d'Ascona (du 22 mars au 28 avril, il est allé dans le Tessin rejoindre sa fille et son gendre), est une réponse à une lettre (non retrouvée) où le fils de Taha Hussein lui expliquait ce qu'avait été la publication par celui-ci, en 1929, de sa *Poésie préislamique* et le retentissement qu'avait eu cet ouvrage de critique littéraire dans le monde arabomusulman d'alors.

XIII.

[Ascona, lundi] 14 avril [19]47.

Cher Claude T. H.,

Extrêmement intéressé par ce que vous me dites de l'étude de votre père sur la poésie préislamique et sur son retentissement — prodigieux ! Mais à présent il est trop tard pour faire figurer ces renseignements dans ma Préface — que du reste ils alourdiraient inutilement. Je rentre à Paris à la fin du mois, désireux de vous revoir et de parler avec vous de la *Salomé* (1) de Wilde ¹⁰.

André Gide.

(1) écrite par O. W. en français — texte revu par Pierre Louÿs ¹¹.

Gide a sans doute envoyé lui-même le numéro du *Littéraire* où parut d'abord sa préface au *Livre des jours* (n° du 12 avril 1947) — sous forme d'un « article » intitulé « Rencontre avec l'écrivain arabe Taha Hussein ». Celui-ci l'en remercie juste au moment où le livre doit sortir des presses.

10. Pourquoi ? Parce que Claude-Moënis, à l'École normale supérieure, prépare alors son diplôme d'études supérieures sur le thème de Salomé dans la littérature européenne.

11. Wilde a dédié l'édition française de son drame « à mon ami Pierre Louÿs ». Dès 1891, il lui en avait montré le manuscrit, de même qu'à Marcel Schwob et à Adolphe Retté, et tous trois lui avaient alors suggéré des corrections.

XIV.

Zamalek, le [mercredi] 7 mai 1947.

Mon cher André Gide,

Il y a des miracles ; vous me consacrez un de vos articles. Et quel article ! Je l'ai lu, relu, et je le relirai encore ; mon cœur vous remercie plus que vous ne pouvez l'imaginer et plus que je ne peux le dire. Je vous parle sincèrement — comme vous-même parlez à tous : je n'ai jamais cru mériter un compliment, et quand on m'en fait un, je le considère comme un geste de bonté, et je me trouve très embarrassé pour y répondre. Quand ce geste vient de vous, mon embarras devient énorme. J'ai longtemps hésité avant de vous écrire ; le mieux était peut-être d'attendre de vous rencontrer ; peut-être auriez-vous senti dans ma poignée de main ce que je ne peux pas exprimer ; mais c'eût été impoli ; force m'est donc de vous écrire cette banale lettre.

Maintenant, permettez-moi de vous faire une confidence : je n'ai jamais eu le dessein d'écrire *Le Livre des Jours*, et quand j'en dictais les chapitres, je ne pensais pas à les publier ; je ne pensais même pas à faire œuvre littéraire. C'était une sorte de retour en moi-même, je me réfugiais dans le passé pour m'évader du présent, pour me consoler de déceptions assez amères. Deux crises avaient éclaté entre les pouvoirs publics et moi. La première avait été causée par mon livre sur la poésie préislamique et a failli m'enlever la chaire de littérature arabe à l'Université du Caire ¹². La seconde, quelques années plus tard, m'éloigna du décanat de la Faculté des Lettres et de cette même Université, parce que je défendais une autre forme de la liberté de pensée ¹³.

J'ai dû croire que ce livre valait quelque chose parce qu'on me le disait de toutes parts. Je ne suis pour rien dans sa tra-

12. V. plus haut lettre XIII. L'ouvrage avait encouru les foudres de l'Université islamique d'El-Azhar et des milieux musulmans conservateurs.

13. Cette « seconde crise » fut déclenchée par les articles de Taha Hussein contre le pouvoir tyrannique du roi Fouad qui tentait d'étouffer la jeune démocratie égyptienne et de museler l'opposition.

duction en langues étrangères. C'est grâce à vous que Gallimard en fait une édition. Je n'ai pas pensé une minute que cette édition aurait l'insigne honneur de porter votre nom.

Si je vous fais toutes ces confidences, c'est simplement pour vous dire que je trouve dans votre magnifique préface la plus douce consolation aux amertumes passées. Je ne sais pas si j'ai réussi à m'expliquer.

Ma femme a été très touchée par ce qui la concerne ; elle vous le dira elle-même quand elle vous verra. Mais laissez-moi vous remercier particulièrement d'avoir si délicatement compris et interprété la vérité de ma conscience et le vrai sens de ma vie.

Affectueusement vôtre,

Taha Hussein.

En 1948, comme tous les étés, les Taha Hussein partent pour l'Europe et font à Paris un long séjour — descendant toujours à l'hôtel Lutétia, dont Gide fréquentait souvent la brasserie. Débordé et pensant ne pas trouver le temps de revoir ses amis, il a pourtant envoyé, dès qu'il a appris leur arrivée, des fleurs à Suzanne Taha-Hussein. Mais, à la fin du mois de juillet, il les retrouvera au Lutétia.

XV.

Paris, le [jeudi] 1^{er} juillet [19]48.

Chère Madame,

Je suis tout heureux que ces quelques fleurs aient pu vous sourire à défaut de moi-même, qui ne peux guère espérer vous revoir avant votre départ ; mais je prends bonne note de cette date : 18 juillet, annonçant votre retour à Paris. À ce moment j'espère être un peu plus libre... si tant est que je n'aie pas quitté Paris.

Veillez transmettre à Taha mes bien affectueux souvenirs et accepter mes plus souriants hommages.

André Gide.

Non daté, ce billet doit être de 1947 ou de 1948, en tout cas antérieur à 1949, année où Amina, la fille de Taha Hussein, s'est mariée : l'enve-

loppe est en effet adressée à « Monsieur, Madame et Mademoiselle Taha Hussein bey ».

XVI.

[Paris,] HÔTEL LUTÉZIA [s. d.].

Chers amis,

J'ai tâché de vous revoir... vous n'étiez pas à Paris. Aujourd'hui vous veniez de sortir quand je suis arrivé au Lutétia — où j'ai dîné, par grand espoir de vous revoir ensuite ; mais hélas ! je ne puis vous attendre plus longtemps, et c'est à ce papier que je confie ce que j'aurais voulu vous dire de vive voix : vœux, hommages, souhaits de bon retour, assurance de fidèle et profonde amitié.

Inoubliablement votre

André Gide.

La lettre suivante est adressée à Taha Hussein qui, cette année 1949, a été invité à faire des conférences à Londres, Cambridge et Oxford (il a été reçu, à Oxford, docteur *honoris causa* de l'Université). Cette même année a apporté au couple une grande tristesse: la mort de la sœur de Suzanne Taha-Hussein, et une grande joie : le succès à l'agrégation des lettres de Claude-Moënis — qui, à l'épreuve de thème grec, a eu à traduire un passage du *Thésée* de Gide... Dans sa lettre (non retrouvée), le jeune agrégé expliquait aussi à Gide qu'il allait maintenant s'atteler à la préparation d'une thèse de doctorat et lui demandait son avis sur le sujet qu'il envisageait de traiter : la présence de l'Islam dans la littérature française romantique ¹⁴.

XVII.

Nice, [vendredi] 14 octobre [19]49.

Cher ami — chers amis,

En rangeant des papiers, hier, je tombe avec stupeur sur une enveloppe *non encore ouverte*, que j'avais sans doute reçue au moment d'un départ et glissée tout aussitôt dans ma

14. La thèse sera soutenue en Sorbonne en 1961, dix ans après la mort de Gide.

valise, par impardonnable inadvertance. Elle contient, cette enveloppe, une exquisite lettre de Claude (datée du 4 septembre) à laquelle je reste confus de ne pas avoir aussitôt répondu — quand ce n'eût été que pour vous dire la part que je prends au triste deuil qu'il m'annonce ; et pour vous envoyer des vœux au sujet des conférences anglaises. À présent il est trop tard, et je ne puis qu'espérer du moins qu'elles auront remporté plein succès.

Cette lettre-ci vous trouvera-t-elle encore à Paris ? de sorte que vous puissiez aussitôt dire à Claude combien je le félicite de son succès (grâce à *Thésée*, c'est merveilleux !!) et du choix de sujet pour sa thèse. J'espère bien le revoir à Paris, s'il est rentré rue d'Ulm, ainsi que je le suppose ; mais, sur ce seul point, sa lettre manque de précision — et c'est aussi pourquoi c'est à vous, cher ami Taha, que j'écris, plutôt qu'à lui ; espérant que cette lettre vous atteindra avant votre départ pour l'Égypte. Je l'emplis de mes souvenirs les meilleurs et d'affectueux messages pour vous et les vôtres, d'hommages pour Madame Taha Hussein. Quand vous reverrai-je ? Ma santé reste très chancelante et je n'ose risquer aucun projet lointain... Mais ne doutez pas que mon affection reste aussi vive et attentive qu'aux meilleurs jours.

Votre

André Gide.

Dernière lettre. Gide mourra un an plus tard. Claude-Moënis, d'un voyage de deux semaines qu'il fait en Italie du Sud et en Sicile avec un ami normalien et futur helléniste, s'est rappelé combien cette région est chère au cœur de l'écrivain et a envoyé une carte postale à Gide...

XVIII.

[Juan-les-Pins, vendredi] 10 février [19]50.

Cher Claude Taha-Hussein,

Votre gentille carte me rejoint et me fait regretter plus encore d'avoir quitté Paris sans vous revoir. Mais je n'en pouvais plus. Avant de recommencer à vivre, un long temps de repos m'est nécessaire.

Mais je n'oublie ni vous ni aucun des vôtres. Ne doutez pas de ma bien affectueuse attention.

André Gide.

*

Nous reproduisons ci-après le texte de la préface qu'écrivit Gide en février 1947 pour l'édition (Gallimard, 1947, VI-286 pp., ach. d'impr. 8 mai) de la traduction française, due à Jean Lecerf et Gaston Wiet, du Livre des jours (sous le titre « Rencontre avec l'écrivain arabe Taha Hussein », cette préface fut d'abord publiée dans Le Figaro littéraire du 12 avril 1947) ; puis la contribution de Taha Hussein au numéro d'Hommage à André Gide de La NRF de novembre 1951 (pp. 54-8).

**ANDRÉ GIDE :
PRÉFACE AU LIVRE DES JOURS
DE TAHA HUSSEIN**

Un extraordinaire dépaysement de la pensée, c'est ce que j'éprouve d'abord en lisant *Le Livre des Jours*. Il s'y ajoute une autre étrangeté : c'est l'œuvre d'un aveugle, et, d'un bout à l'autre de son récit, l'auteur ne nous le laissera pas oublier. Il retrace avec minutie ses premières expériences d'enfant, sans cesse « attentif à ne pas... laisser paraître sur son visage cette *disgrâce des ténèbres* qui si souvent obscurcit la physionomie des aveugles » ; ses premiers contacts avec le monde extérieur sont, presque tous, hélas ! vulnérants. Il nous peint ce monde, qu'il ne peut voir, et dont il ne prendra connaissance que par les multiples petites blessures qu'il en reçoit. Ses parents sont de pauvres gens et leurs prévenantes tendresses ne suffisent pas à préserver l'enfant des heurts douloureux. Emmuré dans sa cécité, il ne peut participer aux amusements des autres enfants de son âge ; non plus qu'il ne pourra, plus tard, lorsque nous le suivrons au Caire, accompagner dans leurs divertissements les étudiants de l'Université, ses condisciples. Mais cet isolement, dont il souffre sans cesse, et le repliement involontaire qui s'ensuit développeront à son insu les qualités les plus rares de moraliste, de critique et de poète, qui feront de lui, par la suite, le plus éminent représentant de la littérature musulmane d'aujourd'hui. C'est aussi que s'est éveillé très tôt chez l'enfant un impérieux désir de s'instruire, de cultiver son esprit, de s'élever au-dessus du misérable milieu où longtemps il doit végéter. Il importe

d'abord qu'il en sente et comprenne l'effarante médiocrité. Or, autour de lui, tous acceptent ; ce n'est même pas de la résignation ; il y a sagesse, lui dira-t-on, à prendre son parti d'un mal et même à ne point considérer comme un mal l'inévitable, voulu par Dieu. Mais, sous son aspect craintif, Taha Hussein est un révolté ; son apparente modestie n'est que le revêtement d'un immense et légitime orgueil. Il prend conscience de sa propre valeur, de « son esprit de contradiction et de son penchant à la rébellion », à la faveur d'une petite algarade avec ses parents, qu'il relate avec sa minutie coutumière. Et tout au long de son long récit s'exerce un esprit critique d'une causticité singulière ; mais particulièrement dans la seconde partie du livre, lorsque l'enfant a quitté son village natal, pour aller suivre, au Caire, les cours des divers maîtres réputés. Quels maîtres ! et quel enseignement que le leur ! « Oncques ne vis rien de plus sot, de plus pédant, d'une fadeur plus exaspérante que ces professeurs du Collège Henri IV », écrivait Renan dans ses *Cahiers de jeunesse* (p. 337) et, après avoir passé en revue quelques-uns de ces pantins sinistres (« des embarrassés, comme on dit en Bretagne », de faux savants qui « peuvent être pédants sans crainte »), il ajoute : « Je me convaincs toujours de plus en plus » (le *toujours* est bien inutile ; mais rien de plus lâché que l'écriture de ces *Cahiers*) « que cette éducation est radicalement fautive, que ces hommes sont pitoyables et d'une prétention inexprimablement comique. *Rhétieurs et grammairiens* (c'est Renan qui souligne), pas autre chose. L'éducation en est au point où elle en était dans les premiers siècles de notre ère, livrée à de pitoyables trafiqueurs de paroles. » Je me remémorais ces lignes en lisant *Le Livre des Jours*. Et la peinture que fait ici Taha Hussein des tristes maîtres dont il lui fallait, au Caire, écouter les cours, n'est pas moins sombre que celle de Renan à laquelle elle me fit penser. Mais sans doute était-il plus facile à l'étudiant français de s'émanciper, qu'à l'élève soumis aux disciplines coraniques où tout conspire à domestiquer, à asservir : ancestrales coutumes et routines, absence d'exemples libérateurs, d'encouragements, de compréhension à l'entour ; ajoutons, pour Taha Hussein, cette affreuse nuit où le maintient son infirmité. C'est là ce qui rend si attachant ce récit, en dépit de ses lassantes lenteurs : une âme est là qui étouffe, qui veut vivre et qui se débat. Et l'on doute si, des ténèbres qui l'oppressent, celles de l'ignorance et de la sottise ne sont pas plus épaisses encore et redoutables et mortelles que celles de la cécité. Elles enveloppent, celles-là, l'Égypte entière, plus assoupie qu'une momie et ligotée des bandelettes de l'érudition vaine, de la récitation des textes vétustes, de la ratiocination et ruminant du passé ; aucun sursaut de l'esprit n'est venu la secouer et réveiller d'entre les morts ; elle ne cherche plus dans l'Islam qu'une confirmation de son

sommeil spirituel, et emprisonne la Science dans des surates dont elle fait de chaque terme un verrou. « Sait-il bien son Coran ? » Cela seul importe ; et le moindre lapsus prend allure de catastrophe. Alors je m'émerveille : eh quoi ! c'est cet enfant aveugle qu'Allah va fournir à l'Égypte, et qui sera son guide clairvoyant ! Après quel effort surhumain pour, d'abord, regarder lui-même, se réveiller d'entre les morts. Et l'on ne sait ce qu'il sied d'admirer le plus : sa confiance en soi, son intelligence, son légitime orgueil ; ou l'intervention angélique de celle qui comprit sa valeur, dont l'assistance et le dévouement permet de cette valeur insigne d'œuvrer. Nous ne la connaissons, cette intervention, que par une discrète allusion dans l'épilogue de la première partie de ce livre, où l'auteur, s'adressant à sa fille, l'invite à reporter ses regards sur celle qui « a changé en joie la misère de son âme, fait de son infortune un bonheur, et de son désespoir une espérance ».

L'œuvre littéraire de Taha Hussein, né en 1889, est considérable : vingt volumes de critiques et d'essais (le premier paru en 1927) dont cinq sur le théâtre français ; six romans ; trois recueils de contes ; des traductions en arabe de Sophocle et de Racine, grâce auxquelles *Andromaque* et *Électre* purent être applaudies par le public musulman du Caire ; enfin ce *Livre des Jours*, traduit déjà en huit langues, où l'auteur relate les souvenirs des premiers temps pénibles de sa vie disgraciée d'infirme.

Le récit, à notre grand regret, s'arrête avant la recouvrance, que toutefois il nous laisse un peu pressentir ; espérons que Taha Hussein le poursuivra, car le plus intéressant reste à dire : son premier contact avec l'étranger, l'initiation, les étapes de ce lent progrès de l'aveugle vers la lumière. Ceux qui connaissent Taha Hussein bey, qui savent quelle influence il exerce, l'autorité que ses mérites enfin reconnus et sa haute situation lui confèrent, le rayonnement de sa seule présence, comprendront la distance énorme et qui semblait infranchissable entre sa glorieuse situation actuelle et la déréliction de ses débuts. C'est le franchissement de cet abîme qu'il importe à présent qu'il nous dise.

De mon dernier voyage en Égypte ma rencontre avec Taha Hussein reste le souvenir de beaucoup le plus important, le plus beau. Quelle sérénité tranquille dans son sourire (j'allais dire dans son regard !), quelle aménité dans le ton de sa voix, quel charme et quelle sagesse dans ses propos ! L'on se promène avec lui dans le jardin de la connaissance et l'on s'étonne de ne le surprendre en défaut sur rien : les auteurs des langues étrangères lui sont devenus familiers et sa mémoire tient du prodige. L'on attend qu'il nous dise comment il a pu apprendre si bien notre langue, sans doute instruit par la reconnaissance et l'amour ; l'histoire aussi de ses découvertes successives, de ses acquêts intellectuels, de ses

premiers ravissements. Un goût sûr, un esprit critique à l'affût et sans cesse averti l'ont guidé dans le choix de ses lectures. Il s'intéresse à tout et sa curiosité, tard éveillée, reste jeune et comme affamée. J'admiraï la pertinence de ses critiques, et tout à la fois la générosité de ses enthousiasmes et la violence de ses oppositions. Entre toutes choses de lui, j'aimais son rire ; pur, amusé, joyeux comme le rire des enfants. J'appris que ses premiers écrits, sur les poètes préislamiques, ou plutôt contre eux, firent scandale. Dans ce monde arabe, trop dispos aux stagnantes vénéra-tions, la révolte est le commencement du progrès. L'Égypte n'avait pas connu comme la Grèce, sa voisine, de ces réveils successifs, de ces glorieux sursauts lyriques, capables de rénover la langue antique, de la maintenir en constante haleine pour l'expression de pensées et de passions nouvelles. La littérature arabe restait figée et le parler populaire s'écartait d'elle, de sorte que l'écriture savante, seule admise, approuvée, enseignée, devenait de plus en plus impropre à exprimer quoi que ce soit d'actuel, de vivant. Je ne m'étonne pas beaucoup d'entendre dire que l'éman-cipation apportée par Taha Hussein porta d'abord et principalement sur le langage même, car il n'est pas de révolution intellectuelle et morale qui ne nécessite et n'entraîne un renouveau formel, une refonte de l'expres-sion.

Cette joie immédiate de l'écriture, hélas ! nous ne pourrons pas la goûter. Si bonne que puisse être la traduction du *Livre des Jours*, elle ne peut nous faire entrevoir ce que le récit de Taha Hussein apporte, en son pays, de nouveauté ; au surplus, quand elles seraient perceptibles, les hardiesses de présentation et de style ne sauraient nous surprendre. Nous sommes, depuis longtemps, blasés. Mais ce qui nous surprendra peut-être, soulés que nous sommes, en littérature du moins, de banqueroutes et de faillites, c'est l'exemple enfin d'une réussite, d'un triomphe de la vo-lonté, d'une patiente victoire de la lumière spirituelle sur les ténèbres ; par quoi ce livre, exotique et inactuel, est si noble et si reconfortant.

Février 1947.

TAHA HUSSEIN : CE GRAND DON DE CONVERSATION ET D'AMITIÉ...

Comme il est difficile de parler de quelqu'un qui vient de nous quit-ter ! C'est presque déloyal : un homme vivant peut vous répondre, si vous vous trompez ; il peut se défendre, il peut vous éclairer, si vous êtes peu ou mal informé. Respecter, par delà la tombe et l'implacable silence,

quelqu'un que l'on a aimé, c'est jusqu'à un certain point s'interdire de parler de lui. Je parlerai d'André Gide, pourtant, non pas pour lui tresser des couronnes, ni pour entonner un panégyrique que son bon goût et son tact parfait eussent réprouvés ; encore moins pour juger une œuvre qui appartient sans doute à nous tous, mais que les Français et les savants en lettres ont plus de droits à qualifier. Je parlerai timidement, avec la peur de toucher lourdement, maladroitement un passé qu'on ne peut plus changer — parce que, égrener quelques souvenirs, si minces soient-ils, c'est être encore un peu avec lui. Surtout je voudrais témoigner que cet homme, dont on a si souvent dit que l'action était néfaste, fut pour moi constamment un compagnon, un ami, un secours. Je dirai donc brièvement ce que j'ai su de lui — bien peu — mais je pense que si chacun de ceux à qui il a fait ce grand don de conversation et d'amitié dit ce qu'André Gide lui a donné, un monument sera élevé à sa mémoire.

Quand on apprend le français assez tard, et qu'on vient à Paris pour faire autre chose que de la littérature française, on est excusable de n'avoir connu d'abord André Gide que par oui-dire. C'est ainsi que je l'ai connu sans le connaître pendant que j'étais étudiant en France. Je savais que c'était un grand écrivain, qu'il était très discuté pour certaines originalités, et c'est tout. Je ne l'ai pas connu beaucoup plus lorsque, rentré dans mon pays, je me suis consacré à l'étude de la littérature arabe ancienne.

Ce n'est qu'en 1932 que j'approchai directement son œuvre. En ce temps-là j'avais grand besoin de m'évader : je venais de me heurter à l'autorité excessive d'un gouvernement tant soit peu dictatorial. Je perdais à la fois ma chaire de professeur et mon poste de doyen de la Faculté des Lettres. Je voulais laisser mes adversaires aux prises avec mes défenseurs ; et, fatigué pour un temps de la littérature arabe, je me réfugiai dans les livres français. C'est un livre de Gide qui s'offrit à moi, peut-être par hasard. Je n'en avais pas lu la moitié que je vouais à l'auteur la plus chaleureuse admiration ; car j'y trouvais franchise, courage, amour farouche de la liberté, refus non moins farouche de toute compromission. Rien ne correspondait davantage à mes dispositions d'alors. Je m'enfonçai dans la lecture de Gide et je crois bien que tout ce qui se trouvait à ma portée y passa. Et, comme il est naturel quand on admire vraiment, je voulais que tout le monde partageât mon émotion et je faisais lire André Gide autour de moi.

Le temps passa ; le régime changea ; je repris ma chaire, je retrouvai mon décanat ; mais Gide ne m'abandonna point : la littérature arabe, malgré toute la ferveur de mon amour pour elle, ne put m'en distraire. Entre 1936 et 1937, *La Symphonie Pastorale* fut traduite sur mon insti-

gation ; pour la première fois Gide était révélé au grand public de langue arabe.

En 1939, je faillis le connaître pour de vrai : il faisait en Égypte son premier voyage ; un ami commun essaya de l'amener à la maison. Mais Gide venait de perdre sa femme ; tout à son chagrin, il désirait ne rencontrer personne, préférant, comme il me l'écrivit dans une lettre, par ailleurs exquise, vivre avec ses souvenirs. La rencontre fut donc manquée ; mais cette lettre servit de prélude à des relations qui ne s'interrompirent plus.

La guerre retarda encore notre rencontre. Nous ne pouvions correspondre, et je suis sûr que pendant la tourmente il ne pensa pas à moi une seule fois. Mais moi, je pensais beaucoup à lui. Je lisais son *Journal* ; j'en étais profondément remué et le faisais connaître aux lecteurs orientaux. Tout de suite après la guerre, je fis traduire *La Porte étroite*, *L'École des Femmes*, *Geneviève*, *Robert*, *Isabelle*.

Quand Gide revint en Égypte pour la seconde fois, en 1946, il y avait dans ce pays un public qui le lisait et l'aimait sans rien connaître au français.

La traduction de *La Porte étroite* fut l'occasion d'une autre rencontre intellectuelle entre nous. Un genre de rencontre qu'il aimait par-dessus tout. Cette fois nous n'étions pas d'accord ; sa façon de penser me paraissait inexacte, et je le lui dis. En accordant l'autorisation de traduire son œuvre au jeune Oriental qui l'avait sollicitée, Gide exprimait un doute, presque une conviction à vrai dire : son livre ne serait pas compris, à plus forte raison ne serait pas aimé dans un pays musulman ; car, pour lui, l'Islam était une religion qui affirme et qui, tranquilisant l'esprit d'une manière absolue, ne laisse aucune place à l'inquiétude. Je présentai la traduction, et je m'adressai à l'auteur dans une lettre ouverte ; j'essayais de lui expliquer que l'Islam dont on lui avait parlé, ou qu'il croyait connaître, n'avait aucun rapport avec le véritable Islam, que l'inquiétude n'y était certes pas absente, et que l'Orient musulman s'intéresserait à son livre tout comme l'Occident chrétien.

La publication de sa lettre et de ma réponse fit quelque bruit. Et c'est comme à une vieille connaissance qu'il me rendit visite en cet hiver de 1946.

C'était un matin ; on n'avait pris aucun rendez-vous d'avance : tout juste, un coup de téléphone trois minutes avant son arrivée. Je ne pourrai pas oublier la première heure que nous passâmes si simplement ensemble. Il ne parlait pas beaucoup, il interrogeait ; je répondais. Et c'était pour moi, qui suis timide, bien curieux : je lui répondais très familièrement. Comme il savait mettre les gens à leur aise quand il le voulait !

De sa lettre au traducteur de *La Porte étroite* et de ma réponse, il ne fut pas question ; mais il se renseignait sur l'Islam, avec soin, avec précision, comme s'il avait préparé d'avance ses questions. Après une heure de cet examen charmant, il dit de sa voix si prenante, et en me mettant la main sur l'épaule : « Mais alors vous aviez raison dans cette lettre, que je n'ai lue qu'en arrivant en Egypte ! »

À ce moment la sonnerie du téléphone nous dérangerait : Gide devait se rendre à la Faculté des Lettres pour y rencontrer professeurs et étudiants de littérature française, mais le doyen demandait si M. Gide voulait bien surseoir à sa visite « étant donné quelques troubles estudiantins ». Je fis part à Gide de cette communication, il éclata de rire, et déclara qu'il était ravi, car il adorait les contretemps. La visite se prolongea donc et je gagnai l'heure qui avait été réservée à la Faculté. La conversation continua, mais non plus sur l'Islam ; cette fois, c'était moi qui interrogeais : nous parlions de littérature française. Ma femme et ma fille s'étaient jointes à nous ; et je crois que Gide eut alors le sentiment d'une intimité qui lui avait jusque-là manqué sur cette terre étrangère. Il partit en promettant de revenir ; et en effet nous nous retrouvâmes plusieurs fois par semaine tout le temps de son séjour.

André Gide au Caire ! grand événement pour les Caiotes. Grande fatigue pour lui — qu'il voulait éviter en se mettant à l'abri : pas de séjour à l'hôtel, pas, ou presque pas, de réceptions. Il ne put pourtant pas esquiver une conférence, et dut s'exécuter un soir, au lycée français. Mais quel tourment, quelles hésitations ! Avec quelle timidité de débutant il s'avança sur l'estrade et commença de parler ! Je crois bien que cette timidité lui faisait perdre un peu le fil de sa pensée ; pour se retrouver il demanda, avec la grâce souverainement élégante qui était sienne, la permission d'allumer une cigarette. Cependant la radiodiffusion avait enregistré sa causerie ; le soir, on voulut la lui faire entendre : il écouta les premières phrases, et c'est tout juste s'il ne cassa pas le poste, tellement il était mécontent de lui ! Il quitta la pièce et se réfugia dans sa chambre. Pour beaucoup d'entre nous, pourtant, cette causerie simple, sans ordre peut-être, mais certes sans fadeur, et comme intime, reste un beau souvenir.

Je voudrais dire combien je lui suis reconnaissant de la plus grande marque de confiance délicate et tendre qu'il me donna, ce soir après le dîner, où, tirant tout à coup de sa poche les derniers feuillets des épreuves de *Thésée*, il me demanda doucement si je voulais qu'il me les lût. Sa voix, forte et harmonieuse, dit alors le dialogue d'Œdipe et de Thésée. Par pudeur, mais à grand-peine, je retenais mes larmes : avec quelle délicatesse Thésée parlait à l'interlocuteur qui avait fermé ses yeux à la lu-

mière du monde, pour ouvrir son âme à la lumière intérieure.

Le lendemain, Gide me dit qu'*Edipe* et *Thésée* étaient ses œuvres préférées ; il les aimait « tendrement ». Je lui demandai la permission de les traduire moi-même : « Alors, me dit-il en me prenant la main, réunissez-les en un seul volume. » Ce que je fis.

À chacun de nos voyages à Paris — toutes les fois qu'il y était lui-même — nous nous sommes revus.

Que l'on m'excuse de parler de moi. Je n'ai rien à vous apprendre de lui ; je ne peux que vous dire le bien qu'il m'a fait — toujours. — Sa présence, sa pensée, sa conversation m'ont toujours rendu, sans qu'il le sache, du courage, et peut-être de la confiance.

Cher, très cher André Gide, il faudrait une autre éloquence pour parler dignement de vous. Pardonnez ces lignes pauvres et maladroitement ; je ne les écris que pour vous dire merci.

Souvenirs de la Cour d'Assises

par

ROMAN WALD-LASOWSKI

Nous n'étions pourtant pas restés sans nouvelles ;
mais celles que Silas et Will, qui l'avaient revus,
nous donnèrent, n'avaient pu que nous étonner.

(L'Immoraliste)

UN rapport de gendarmerie, conservé aujourd'hui aux archives départementales de la Seine-Maritime, au début du siècle encore Seine-Inférieure, notifie la convocation adressée à Cuverville. Son nom tiré au sort, Gide est appelé à siéger à la session des Assises du Palais de Justice de Rouen du 13 au 25 mai 1912. À peine rentré d'un petit voyage à Florence, en Italie, avec Henri Ghéon, le « franc camarade » à qui est dédié *L'Immoraliste*, Gide attendait « ce contact direct et actif avec les tribunaux ¹ » depuis six ans bientôt, alors qu'avec l'aide de Marcel Drouin, son beau-frère, il s'était fait volontairement inscrire en mairie sur une liste de candidats aux fonctions de juré. « J'y cherchais une expérience, une expérience profonde, intime, confie Gide dans ses entretiens radiophoniques avec Jean Amrouche. Je l'ai dit, les tribunaux m'avaient toujours beaucoup attiré. J'étais presque un habitué des cours d'assises ou de la police correctionnelle, non seulement à Paris, où j'y allais souvent,

1. « Entretiens avec Jean Amrouche », rapportés par Éric Marty dans *André Gide, qui êtes-vous ?*, Lyon : La Manufacture, 1987, p. 225.

mais à l'étranger². » Son *Journal* mentionne ainsi, à la date du 6 janvier 1911, sa présence à la VIII^e chambre du Palais de Justice de Paris où il n'a vu, ce jour-là, « comparaître que quelques vagues malandrins³ ». Un an auparavant, il s'était indigné d'un jugement rendu par cette même juridiction ; celui-ci proclamait la déchéance de l'autorité parentale à l'encontre d'un vieux père, « pauvre homme voûté » noyé parmi la foule, en confiant à un tiers, et jusqu'à majorité, la garde de son jeune fils, auteur d'un « facile cambriolage » commis sans violence avec trois « camarades⁴ » plus âgés que lui. Le hasard du sort à Rouen réalise donc le désir ancien déjà chez Gide de prendre part dans les décisions de justice — tout comme déjà, et par profession, modèle de conscience et de droiture, mais aussi d'humanité, son grand-père paternel, Tancrede, magistrat et président du tribunal d'Uzès⁵. Lorsque, quelque quinze ans plus tard, Jean Schlumberger lui annonce qu'il va être appelé à siéger à son tour comme juré, Gide lui dira, « tout excité » observe la petite Dame, Maria van Rysselberghe, qui rapporte le propos dans ses *Cahiers* : « je te félicite, ça va peut-être déranger ton travail, mais ça vaut le coup ; et puis, tu sais, on est longtemps à s'en remettre, c'est comme si tu allais faire une typhoïde ! Moi après, j'ai dû faire une convalescence, j'étais dans un état de tension nerveuse, d'émotion ! Surtout, prends des notes, mon vieux, prends des notes et tâche de poser des questions dès la première séance, sinon tu n'oseras plus⁶. » Des notes prises par lui-même au cours des audiences, il tirera ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*, publiés initialement dans le numéro de novembre et décembre 1913 de *La Nouvelle Revue Française*, puis, en 1914, et en volume, aux éditions de la N.R.F.⁷. Gide retranchera de l'édition courante les pages concernant certaines affaires de mœurs jugées à huis-clos, les remplaçant par des lignes de points ; ces pages figurent dans les soixante-dix exemplaires destinés aux amis, aux connaissances proches susceptibles de tourner à profit l'évocation du

2. *Ibid.*, p. 226.

3. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1970, p. 327.

4. *Ibid.*, p. 323.

5. Jean Delay évoque longuement dans le t. I de *La Jeunesse d'André Gide* (Paris : Gallimard, 1973) la lignée paternelle où il cite les rapports des supérieurs hiérarchiques du grand-père magistrat.

6. Maria van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, CAG 4, préface d'André Malraux, Paris : Gallimard, 1973, t. I, 1918-1929, pp. 350-1.

7. Gide supprimera des éditions suivantes la dédicace initiale à Henri Béraud, après les violents sarcasmes à son encontre de l'auteur du *Triomphe de l'Obèse*, prix Goncourt 1922, et caricature de Gide.

détail scabreux au-delà des indignations du lecteur bien-pensant, du voyeurisme cultivé par le public.

Et c'est avec l'enthousiasme, l'excitation que suscite toujours chez lui l'expérience, l'aventure nouvelle que Gide livre dans une lettre à Jacques Copeau ses toutes premières impressions de juré. « C'est éreintant autant que la traversée d'un chott, lui écrit-il le 14 mai 1912. Mais je ne vous ai jamais tant souhaité, qu'à mes côtés, durant la première séance, hier — de midi à 8 h 1/2 — Et à la délibération des jurés ! [...] J'ai pris quatre pages de notes + huit ce matin, de souvenirs. Prodigieux ⁸. » Souhaité ardemment, le futur fondateur du Vieux-Colombier et lecteur passionné, comme Gide, de Dostoïevsky, dont il vient d'adapter pour la scène *Les Frères Karamazov*, ne manquerait pas d'être lui-même remué par le sel des affaires jugé dans ce théâtre solennel du crime revisité que sont les assises, d'être excité par la réalité soudain révélée et brûlante de ces terres inconnues qui se découvrent à l'artiste, amateur de psychologie rare, avide d'observations indiscrètes. Copeau reçoit quelques jours plus tard une carte postale de Gide à *La Nouvelle Revue Française* dont il assure la direction au cours de l'année 1912. La carte, expédiée le 17, est adressée aux soins de Jacques Rivière, secrétaire de la revue et co-destinataire indirect de cette correspondance à découvert ; elle annonce un possible retard en train à la gare Saint-Lazare, au restaurant par conséquent de la taverne anglaise de la rue d'Amsterdam, lieu habituel des retrouvailles ; Copeau doit donner ce samedi, à la Galerie d'art Druet, une lecture d'*Hamlet* ; il a été prévu de s'y rendre ensemble. Pressé cependant par le temps et ses responsabilités nouvelles de juré, Gide n'effectuera, le dimanche, qu'un bref aller-retour qui lui permettra, entre deux trains, de rencontrer brièvement Copeau dans sa Villa d'Auteuil, avenue des Sycomores. Car c'est à Rouen, et pour deux semaines, que l'éternel nomade, « qui toujours flotte et revient d'Italie », dit de lui, dans une formule restée célèbre, Francis Jammes, a élu résidence provisoire ; là, dans « la Grand' chambre » de l'ancien Parlement, qu'il passe désormais ses journées ; dans cette salle des Assises au décor somptueux, représentée par la carte postale, avec son plafond à caissons imposant d'origine florentine, ses vastes fenêtres qui ouvrent, hors-champ, sur ce chef-d'œuvre de virtuosité gothique qu'est le Palais de Justice, qu'il délibère, prenant rapidement les notes qu'il mettra au net plus tard, en juin, juillet, à Cuverville. Là donc, que Gide demande à ses amis de *La N.R.F.* de l'imaginer

8. *Correspondance André Gide—Jacques Copeau*, CAG 12, éd. établie et annotée par Jean Claude, introd. de Claude Sicard, Paris : Gallimard, 1987, t. I, *Décembre 1902—mars 1913*, pp. 605-6.

présent, assis sur le banc des jurés, la tête légèrement inclinée, appuyée sur la main, le regard attentif, tout à la fois inquisiteur et songeur derrière ses inséparables lunettes dont il a l'art de jouer merveilleusement comme d'un observatoire d'où explorer le monde dans sa réalité visible, mais aussi, le regard insinué furtivement au-dessus de la monture, sur ses coulisses. Ou faut-il l'imaginer, comme il le fait lui-même dans une nouvelle lettre à Copeau, assis sur le banc des prévenus, y transportant avec lui l'ensemble des jurés. « Durant les lenteurs des séances, j'imagine les jurés sur les bancs des prévenus, les prévenus sur les bancs des jurés ; jeu facile. À quoi tout cela tient ! Je fais des réflexions de toutes les couleurs, mais principalement ultraviolettes ou extrarouges ⁹. » Dans le *Journal*, l'imagination se fait plus précise, moins solidaire : « Sur le banc des jurés de nouveau. Je contemple mes collègues. J'imagine ces mêmes figures sur le banc d'en face ; mal nippés, mal rasés, mal lavés, les cheveux défaits, avec du linge sale ou sans linge et ce regard peureux, traqué, que donnent l'inquiétude et la fatigue combinées. Quelle tête feraient-ils ? Quelle tête ferais-je moi-même ? Le juge même alors reconnaîtrait-il sous ce déguisement affreux « l'honnête homme » ? Bien malin celui qui distinguerait alors le criminel du juré ¹⁰ ! » « Jeu facile », suggère Gide ; il fait cependant des Assises — dans cette cour solennelle qui dit la Loi, qui rappelle le déficit où l'on est par rapport à elle — un théâtre particulièrement efficace, exténuant, des transferts ; un jeu de miroirs nouveau pour ce juré paradoxal, exclu par ses mœurs de la légalité sociale, et contraint, par prudence, refus de la provocation, à cultiver encore l'ubiquité au tournant du siècle... « Mon cher vieux, je crois que vous imaginez mal mon regret de n'avoir pu mieux vous voir dimanche dernier, écrit Gide à Copeau dans une nouvelle lettre, le 23 mai. Les jours que je vis ici sont parmi les plus importants de ma vie ; ils achèvent de me mûrir ¹¹. » De quelles lassitudes, de quelles convictions, cette maturation de l'esprit est-elle faite, qui annonce la métamorphose du « contemporain capital » ? Et d'abord contemporain inquiet de lui-même, à la recherche toujours de sa propre définition, et plus que jamais soucieux, en 1912, d'envisager l'urgence d'un rôle social ? Les *Souvenirs de la Cour d'Assises* portent témoignage ; ils sont aussi pour Gide l'occasion d'un rendez-vous nouveau avec lui-même au-delà des ruses et des détours de la fiction, des manœuvres dilatoires d'une œuvre essentiellement anachronique, vécue jusqu'alors dans la *non-coïncidence* de l'auteur avec les per-

9. *Ibid.*, p. 609.

10. André Gide, « Feuilletts », dans le *Journal 1889-1939*, *op. cit.*, p. 353.

11. *Correspondance André Gide—Jacques Copeau*, *op. cit.*, p. 608.

sonnages, les doubles de lui-même qu'il met en scène.

« En quoi Michel peut-il servir l'État ? J'avoue que je l'ignore... Il lui faut une occupation. La haute position que t'ont value tes grands mérites, le pouvoir que tu tiens, permettront-ils de la trouver ? — Hâte-toi. Michel est dévoué : il l'est encore : il ne le sera bientôt plus qu'à lui-même ¹². » C'est dans *L'Immoraliste* que l'un des amis du héros adresse cet appel au Président du Conseil, lui demandant d'intervenir pour arracher Michel au désert saharien, à sa vertu désormais sans emploi, usée par le dilemme moral, l'énergie déployée pour gagner enfin sa ressemblance. Comme en écho au désarroi du personnage célèbre de Gide, Saint-John Perse, qui rencontre l'auteur de *L'Immoraliste* à Auteuil en 1909, note sa lassitude morale et intellectuelle, « son désenchantement en face de la littérature ¹³ », son besoin de prendre pied dans la réalité. À quoi être utile ? Comment assurer le meilleur service ? Devenue cruciale pour Gide, la question est constante dans ses premiers récits, et notamment dans *Paludes*, où, à force de se regarder écrire, et écrivant, de se juger constamment en se jouant de son propre rôle d'écrivain, le narrateur s'épuisait en vain à achever son impossible récit, multipliant sur son agenda les résolutions inutiles, entretenant artificiellement ses ferveurs très vite retombées. Et, déjà, d'étranges argonautes embarquaient pour une traversée sans but dans *Le Voyage d'Urien* ¹⁴. « Récréation d'esthète » estime le peintre Jacques-Émile Blanche, méconnaissant que c'est par ce qu'elles mettent à distance, par tout ce qu'elles diffèrent que les premières œuvres de Gide, sans doute ses plus belles, doivent leur qualité à la fois lyrique et ironique, leur *tremblement* si particulier. L'important pour Gide restait en effet encore à dire auquel il a donné une expression dramatique, voilée et allusive, dans *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* : les éléments du drame intime vécu avec Madeleine, la confession d'une homosexualité résolue cependant par lui sur le plan de la vie pratique depuis sa rencontre, en 1895, avec Oscar Wilde en Algérie. « Je l'avoue, confie Gide à Roger Martin du Gard en juillet 1920, il y a très peu de temps que j'ouvre enfin les yeux sur la vie, sur les êtres... Jusqu'à la quarantaine, je puis dire que je ne me suis jamais soucié d'observer ce qui se passait autour de moi. La question religieuse et la question sexuelle

12. André Gide, *L'Immoraliste*, Paris : Gallimard, « Folio », 1972, p. 12.

13. Saint-John Perse, « Face aux Lettres françaises », dans *Hommage à André Gide*, La NRF, nov. 1951, p. 83.

14. Œuvre paradoxale, « ironique et négative », selon les propres termes de Gide dans son *Journal*, qui inaugurerait ainsi la carrière littéraire d'André Gide, et qui semblait vouer l'activité de l'écrivain à la gratuité.

m'absorbaient exclusivement : elles me semblaient insolubles, mais rien d'autre ne me paraissait digne d'attention. Je vivais comme un aveugle¹⁵. » Un « aveugle » occupé surtout à entretenir ses amitiés au milieu de sa gestion du *loisir cultivé* — visites des villes et de leurs musées, lecture innombrable du lettré —, mais disposé désormais à mettre en accord son œuvre avec ses mœurs, au risque de compromettre les conditions mêmes qui ont permis à celle-ci d'exister. Si la fécondité artistique de l'œuvre gidienne se nourrit en effet d'une essentielle ambiguïté, d'un *secret* que ses amis lui conseillent de conserver de peur que sa divulgation n'entraîne sa propre perte, Gide « brûle » cependant, pour reprendre l'expression de Roger Martin du Gard, de le confesser publiquement, cette confession dût-elle jeter l'opprobre sur lui, détourner de lui un grand nombre de lecteurs. Cette grave question qui l'a absorbé, longtemps obsédé, Gide ne l'a pas encore révélée publiquement au moment de siéger à Rouen, si ce n'est, et clandestinement, à travers l'édition confidentielle du *Corydon* imprimé à douze exemplaires en 1911, tandis que le temps presse, qu'il lui semble que « le sujet flotte dans l'air¹⁶ ». La première édition du *Corydon* — du nom d'un berger des *Bucoliques* du poète Virgile — ne sera mise dans le commerce qu'en 1924. En refusant donc de continuer à avancer masqué, c'est, avec la notion du secret et de la vie intime au centre de son œuvre publiée, le modèle socialement sacralisé de « l'honnête homme » que Gide prétendait également ruiner ; celui d'un individu en quelque sorte dédoublé, partagé entre un esprit, une raison noble, et un corps suspect, livré à l'anarchie des instincts et des désirs. « Pour moi, écrit-il dans son *Journal*, je suis gêné de ne pas soupçonner, à côté du cabinet de travail, la chambre où l'on commet un crime, ni la chambre où l'on fait l'amour¹⁷. » Et ce besoin chez Gide de transparence visait à réconcilier d'abord l'individu avec lui-même en le sortant de l'exclusion, de la marginalité vagabonde. Trop de drames personnels vécus autour de lui, de malentendus nés du silence, du mensonge accrédité, de l'hypocrisie sociale...

Comment assurer le meilleur service dès lors que l'œuvre de fiction est pratiquement achevée, que se profilent à l'horizon *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs*, son autobiographie, *Si le grain ne meurt ?* Le devoir de l'aveu, dont Gide se sent le dépositaire au cours des années 1910, l'incite à œuvrer pour une liberté plus grande, et légalement recon-

15. Roger Martin du Gard, *Notes sur André Gide 1913-1951*, Paris : Gallimard, 1951, p. 29.

16. André Gide, *Journal 1889-1939*, op. cit., p. 306 (12 juillet 1910).

17. *Ibid.*, p. 208.

nue, des mœurs. Perspective certes lointaine encore que celle où les mœurs homosexuelles finiront pas épouser les contours de la loi, mais la publicité faite sur leur réalité s'inscrit pour Gide dans un engagement qui oriente son action et ses responsabilités d'intellectuel dans le combat social. « L'indulgence, excuse d'un possible futur ¹⁸ », écrivait le futur juré des Assises de Rouen dans *Littérature et morale*, anticipant les mutations nécessaires de l'Opinion, les réformes attendues de la loi. Une décision de « justice » commentée par le journal *Le Matin* en date du 7 août 1909, dont Gide donne un large extrait dans une note du *Corydon*, témoigne du chemin qu'il reste à parcourir pour faire reculer les limites de l'incompréhension et de la suspicion. Un dénommé Renard, accusé de meurtre, est condamné par la Cour d'Assises de la Seine, puis après révision de son procès par celle de Versailles, à être envoyé au bagne alors que de nombreux doutes plaident en sa faveur. Le pourvoi a lui-même été rejeté par la Cour de Cassation. « Pourquoi ? s'interroge le journaliste du *Matin*. Parce qu'il a été prouvé que Renard, même en admettant qu'il n'eût pas tué, était un monstre odieux et répugnant. Parce qu'il y avait dans la foule cette impression que Renard, même innocent du meurtre de M. Remi, ne déparerait pas la collection d'individus que la société rejette de son sein pour les envoyer croupir en Guyane. » « À quels dénis de justice peut se laisser entraîner ici l'opinion, rien ne l'éclaire mieux sans doute que cet article du *Matin* à la suite de l'affaire Renard : *Morale d'un procès* ¹⁹... », commente simplement Gide en livrant au lecteur la relation de ce fait-divers. Le texte lui-même de *Corydon* commençait par l'évocation allusive d'un autre fait-divers, d'un autre procès à peine voilé par la datation fantaisiste qui le situe dans les tous premiers âges, et encore obscurantistes, de la civilisation moderne : celui dont Oscar Wilde, l'auteur le plus en vue et jaloué de la société victorienne, devait être la victime tragique : « L'an 190. un scandaleux procès remit sur le tapis une fois encore l'irritante question de l'uranisme. Dans les salons et les cafés, huit jours durant, on ne parla plus de rien d'autre ²⁰. » S'il est important, et huit jours durant, d'en parler au milieu de la controverse des salons, de l'échange et du commerce des points de vue dans les cafés — chaque époque se définit par ce qu'elle a renoncé à cacher, fait remarquer Gide —, c'est à l'intérieur de l'enceinte d'un tribunal, à travers le patient cheminement de la jurisprudence, que cette « irritante » question pourra trouver sa solution

18. André Gide, « Littérature et Morale », dans le *Journal 1889-1939*, *ibid.*, p. 87.

19. André Gide, *Corydon*, Paris : Gallimard, 1968, p. 132, note 1.

20. *Ibid.*, p. 15.

sur le plan pénal. En attendant que soit reconnu, sur le plan de la justice sociale, *droit de cité* aux déviants, à tous ceux que l'étroitesse du cadre, trop tôt fixé et limité des conventions, exclut du champ de « l'honnêteté » sociale... Au milieu du foisonnement des idées, des contradictions et des oppositions partisans nées des déchirements de l'affaire Dreyfus, la séparation de l'Église et de l'État en 1906 — l'année de l'inscription de Gide sur les listes de jurés — semblait également ouvrir de nouvelles perspectives à cette question. Longtemps associée à l'Église dans la surveillance des conduites sexuelles et la sanction des déviances, l'institution civile, en s'émancipant officiellement de la morale chrétienne qui n'autorise l'expression de la sexualité qu'à l'intérieur du mariage, permettait un renouvellement du débat, un élargissement et un accueil plus réceptif des consciences.

L'urgence de l'engagement dans la vie civile cherchait donc à assouvir chez Gide un désir de justice d'autant plus vif qu'il s'enracine dans les contours d'une affectivité socialement réprouvée ; dans le besoin, chez ce « réfractaire » en mal de légitimité, de ne pas se contenter de la tolérance relative pratiquée par la police dans les affaires de mœurs, dès lors que la discrétion les entoure, à l'égard des artistes, grands bourgeois et « esthètes décadents » ; mais désir enraciné aussi dans le sentiment, éprouvé très tôt dans l'adolescence, de l'injustice sociale. Combien nombreux en effet les prévenus dont la responsabilité est atténuée par la misère morale et matérielle, à l'origine très souvent du crime, et pour lesquels le juré Gide entend réclamer l'indulgence. À l'encontre desquels — multitude de « pauvres bougres » vus « coffrés » depuis dix jours, témoigne Gide dans une lettre à François-Paul Alibert le 22 mai ²¹ — le jury populaire décidera l'internement. « Les cultivateurs, de beaucoup les plus nombreux, sont décidés à se montrer très sévères ; les exploits des bandits tragiques, Bonnot, etc..., viennent d'occuper l'opinion : "Surtout pas d'indulgence", c'est le mot d'ordre, soufflé par les journaux ; ces Messieurs les jurés représentent la *Société* et sont bien décidés à la défendre ²² »... La session des Assises visait à mettre à l'épreuve des faits ce désir de justice, et particulièrement pour qui n'a pas cessé d'être obsédé par cet enseignement de l'Évangile : « Ne jugez pas », d'être préoccupé par cet idéal « si évi-

21. *Correspondance André Gide—François-Paul Alibert 1907-1950*, éd. établie, prés. et am. par Claude Martin, Lyon : P.U.L., 1982, p. 69.

22. André Gide, *Souvenirs de la Cour d'Assises*, dans *Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard, Bibl. Pléiade, 1984, p. 620. Les citations qui suivent dans le texte, dont la pagination n'est plus mentionnée, se réfèrent à cette édition.

demment supérieur, mais ruineux, de la charité²³ ». Ce n'est donc pas avec Gide un quelconque juré qui entre en 1912 aux Assises, mais un « intellectuel » ouvert aux progrès de l'humanisme social ; un intellectuel qui est aussi un écrivain occupé à rédiger *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs* ; à travailler, en sortant son œuvre de l'analyse introspective, le *portrait* de l'escroc Protos des *Caves* ou celui du chef de bande Strouvilhou des *Faux-Monnayeurs*. Être utile en rejetant au cours des délibérations les attendus attachés aux préjugés d'une morale sectaire, aux insuffisances d'une connaissance psychologique étroitement conventionnelle, mais tirer aussi, en écrivain, profit de ce théâtre d'observations privilégié que sont les Assises : telle est la double intention qui conduit Gide à Rouen, tandis que le romancier prémédite les circonstances idéales du crime dans *Les Caves du Vatican*, qu'il s'efforce dans ses *Souvenirs* à la reproduction méticuleuse de la réalité en se mettant à l'école de la littérature naturaliste, avec ses petits faits vrais et ses petits dialogues, son petit peuple des campagnes et de la ville habitué du prétoire, et, depuis des générations, à dialoguer avec ses présidents inaccessibles, haut perchés sur leur estrade solennelle.

Encore un attentat à la pudeur. Si la plupart des affaires jugées au cours de la session de Rouen le sont pour vol, atteinte au sacro-saint principe de la propriété sur lequel se fonde la stabilité de l'ordre social, l'expression revient souvent dans le texte des *Souvenirs*. Antienne du prétoire, refrain monotone de la fatalité, elle signale, au-delà de leur retour quotidien devant la cour, la similitude sans originalité des « affaires de mœurs », l'identité obstinée de leurs caractéristiques. Appelées en ouverture des journées des assises, ainsi ritualisées par la programmation des séances, elles exposent acteurs et victimes d'une misère ordinaire, misère du sexe et de la promiscuité, de l'hérédité et de l'inculture. « C'est la première fois qu'il avait des rapports sexuels. Voilà donc tout ce qu'il aura connu de l'"amour" », écrit Gide à propos d'un violeur de fillette condamné à huit ans de prison, que son aspect physique accusait d'emblée dans l'esprit du jury — « laid, chétif, la tête rasée, l'air déjà d'un galérien ». Le cas de deux pères incestueux, jugés l'un et l'autre à huis-clos, suscite cette nouvelle observation — elles sont nombreuses dans les *Souvenirs*, exprimant tantôt des réflexions d'ordre psychologique, tantôt l'indignation, et ici, au sujet de l'insistance inutile avec laquelle le Président du tribunal interroge les jeunes victimes à peine âgées de six, sept ans, ou

23. André Gide, « Justice ou charité », dans *Feuillets d'automne*, Paris : Mercure de France, 1949, p. 234.

appelant surtout à la réforme des questionnaires écrits soumis aux jurés : « je fus assez surpris pour ma part (et déjà je l'avais été dans les précédentes affaires de cette nature) de voir la modération qu'apportaient ici la plupart des jurés ». Femmes et enfants de la Belle Époque livrés à la sujétion masculine ; *personnes mineures* dit le code pénal. Le tribunal condamne l'un des accusés à la prison, malgré de fortes présomptions, non « tant pour l'acte reproché, si douteux, mais bien pour sa conduite générale ; et aussi pour en débarrasser sa famille » ; l'autre à cinq ans d'emprisonnement, mais aussi, et comme le premier déjà, dont l'enfant a été confié à l'Assistance publique, à la déchéance de la puissance paternelle. « En entendant sa déchéance, il poussa une sorte de rugissement étrange comme une protestation d'animal, un cri de révolte, de honte et de douleur. » Et à travers ce cri sauvage, animal, toute la détresse, la nudité simplement révélée par Gide d'un individu brusquement dépossédé de lui-même, et parasite désormais arraché à sa propre descendance ²⁴. Et déjà dans ces « affaires de mœurs », comme dans celles qui se succèdent tout au long de la session, Gide regrette, indirectement, que les interrogatoires se limitent uniquement, avec l'examen des faits, à la recherche des antécédents judiciaires et à l'enquête de moralité sur les prévenus. « Pour ce cas comme pour les autres, je voudrais savoir quelle est la part de l'occasion ; le crime eût-il été commis si l'accusé avait eu le choix ?... et faut-il y voir préférence, ou simplement facilité plus grande, trompeuse promesse d'impunité ? » Curiosité « d'intellectuel », soucieux d'investigation psychologique, dont Gide observe vite qu'elle est déplacée dans le contexte de ces Assises où de telles questions dépassent l'entendement des jurés, où elles compliqueraient en vain et sans succès, sans avantage pour les prévenus, les débats. « Combien il est rare qu'une affaire se présente *par la tête* et simplement. Combien il arrive que soit artificielle la simplification dans la représentation des faits du réquisitoire », consigne Gide dans ses notes, prenant ainsi acte des insuffisances apportées dans ses interrogatoires par un Président de séance pourtant « consciencieux », des carences intellectuelles d'un jury populaire, à peine alphabétisé ²⁵.

Trois autres cas jugés au cours de la session, et encore affaires de mœurs dès lors qu'ils mettaient en évidence l'étrangeté d'un comporte-

24. Les *Souvenirs* témoignent de l'importance grandissante prise, au tournant du siècle, par l'institution judiciaire dans la gestion des familles. Assurant un protectorat généralisé dans sa mission éducative, c'est sur les classes pauvres qu'elle expérimente les premières réglementations de l'autorité paternelle.

25. Un jury qui est encore, et jusqu'en 1935, amené à décider seul de la culpabilité des prévenus, en l'absence de magistrats dans la salle des délibérations.

ment, susciteront de nouveau chez Gide ce besoin de questionnement devant certaines conduites considérées comme aberrantes au regard du sens commun, de la logique ordinaire qui gouverne les actes individuels : celui d'un incendiaire plusieurs fois récidiviste dans sa propre famille, d'un commis principal au bureau des recettes de la poste centrale de Rouen, à la conduite pourtant irréprochable, accusé d'avoir soustrait une enveloppe contenant une importante somme d'argent ; celui enfin qui amène sur le banc des accusés l'auteur d'un crime commis par passion amoureuse. Au Président qui veut absolument que le prévenu ait été ivre ou qu'il y ait eu un mobile à ses crimes, l'incendiaire répond invariablement qu'il a agi à jeun et sans motif. Le médecin assermenté évoquera « l'étrange soulagement, [...] la détente que Bernard lui a dit avoir éprouvés après avoir bouté le feu ». « J'eusse été curieux, conclut Gide sans rapporter le jugement, de savoir si cette étrange satisfaction du boute-feu et cette détente n'avaient aucune relation avec la jouissance sexuelle ; mais bien que je sois du jury je n'ose poser la question, craignant qu'elle ne paraisse saugrenue. » « Motivé » par l'inconscient sexuel, que les recherches de Freud ont fait connaître en France dans le cercle très étroit encore des intellectuels, cet acte rencontrait en Gide un écho tout particulier en venant illustrer ses propres réflexions autour de la notion de *l'acte gratuit* ; notion à laquelle Gide s'apprêtait à donner une expression romanesque dans un épisode célèbre des *Caves du Vatican* qui voit un voyageur âgé jeté sans raison apparente par la portière d'un train en marche. Répondant également chez Gide à une volonté esthétique de parti pris objectif, et, selon ses propres termes dans son *Journal*, à une tentative irréalisée jusqu'alors dans son œuvre de *projection au dehors* des personnages, l'acte gratuit trouvait aussi une illustration nouvelle dans l'affaire du commis des postes indélicat. Une impulsion soudaine, « impérieuse²⁶ », le projetait lui-même au dehors de son bureau, sur le coup des midi et demi, en possession de treize mille francs, mais pour en lester une très faible partie seulement en régaland les pensionnaires d'un bordel voisin ; puis, se réveillant « tout penaud, pour rapporter à la direction le reste de la somme et s'engager à rembourser la différence ». Encore ne s'agit-il pas ici d'un acte gratuit, au sens strict voulu par Gide, puisque profit a été tiré de l'argent dérobé dans cette sorte d'éclipse momentanée

26. Qualifiée encore de « naïve et sommaire » par Gide dans *L'Affaire Redureau, suivi de Faits-Divers*, Paris : Gallimard, coll. « Ne jugez pas », 1930, p. 120. Évoquant « l'acte gratuit » — « étiquette provisoire qui m'a paru commode pour désigner les actes psychologiques qui échappent aux explications ordinaires » —, Gide revient sur le cas de l'incendiaire jugé aux Assises de Rouen.

du sens moral. « Étrange affaire », observe Gide, laissant le lecteur des *Souvenirs* libre de supposer que l'insatisfaction à l'intérieur du ménage ou la frustration du célibataire précipitaient ainsi le commis dans les bras des filles, — la conscience, pour un court laps de temps, oblitérée ; le sexe, longtemps tu dans la froideur des bureaux de l'administration, et, pour une brève saison des amours, finalement affranchi.

Pensionnaires accueillantes des maisons closes, et, avec elles, le souvenir de *La Maison Tellier* de Maupassant de traverser rapidement les propres *Souvenirs* de Gide, maîtresses que l'on a durablement, fatalement, « dans la peau » : c'est au cœur des débats que la femme fait ainsi retour dans cette session des Assises où elle est singulièrement absente du banc des jurés et du box des prévenus, à l'exception de la « fille Rachel », la domestique infanticide engrossée par le fils de sa patronne. Elle est au centre de « l'affaire Charles », l'une des quatre affaires à laquelle Gide consacre un plus long compte rendu. À travers la petite escapade du commis principal, l'évocation des beaux-frères, « Arthur et Alphonse », ou, celle ici d'un « crime passionnel » qui « a fait quelque bruit dans les journaux », sa présence mobilise cependant, chaque fois, l'imagerie si actuelle dans le contexte de la Belle Époque de l'administration postale. Juliette R..., la maîtresse et victime de Charles, a été frappée d'un nombre impressionnant de coups de couteau — « le médecin n'en a pas compté moins de cent dix ! » Alertée par les cris, et seul témoin visuel, leur logeuse est accourue dans la chambre. « Elle vous a vu la frapper, rapporte le Président de la Cour, avec une telle violence et une telle rapidité que cela ressemblait, a-t-elle dit, usant d'une image frappante, au timbrage des lettres dans les bureaux de poste. Vous entendez, messieurs les Jurés, au timbrage des lettres dans les bureaux de poste ! Et, là-dessus, le Président joignant la mimique à la parole, donne quelques grands coups de poing sur son pupitre creux, éveillant un tel tonnerre qu'un rire peu décent secoue l'auditoire. » « Certainement ça ne devait pas faire ce bruit-là », commente Gide qui n'est pas du jury pour cette affaire, mais auditeur vivement intéressé par ce « crime rituel », à l'écoute de l'interrogatoire mené par un Président de séance obtus, à la recherche lui-même, et comme par contagion, de l'effet « sensationnel ». Lorsque la logeuse, « Mme Augustin, veuve Gilet », sera appelée à témoigner, elle évoquera de nouveau la comparaison empruntée à la frénésie d'une gestualité si directement visible du public dans les bureaux de poste : « Il frappait vite, comme on timbre des lettres. » Et comme l'oblitérateur dans la main de l'employé des postes, Charles, cherchant à s'expliquer les circonstances d'un geste commis comme en rêve, dira du couteau pris sur une table, le matin du crime, qu'il lui « *collait dans la main* ». Impossible en effet, ici

et là, derrière le guichet des postes comme dans la chambre des amants, de se dépêtrer de l'instrument, une fois l'opération lancée, soumise à la cadence mécanique de la répétition, au *labeur* de la folie compulsive. Femmes, mères et amantes ; la Glu, la Golue, Juliette : *Cela collait* déjà, surtout, dans la littérature naturaliste du XIX^e siècle : chez Jean Richepin, et sa devise de la Glu : *Qui s'y frotte s'y colle* ; chez Zola, ses *Pot-Bouille* rencontrés au comptoir des bazars ou sur les boulevards ; chez Huysmans et ses célibataires menacés de « "suicide d'intelligence" que l'on nomme : un "collage" » ; chez Octave Mirbeau, dans la passion de Jean Mintié, le héros pitoyable du *Calvaire*, alors « qu'une glu chaque jour plus épaisse [le] retient sur [les] tapis » de la chambre de sa maîtresse, Juliette Roux²⁷. La vie de Charles s'acharnant dans sa chute, c'est sur une nouvelle « *Juliette R...* » que *cela* colle aux Assises de Rouen — comme un souvenir de Mirbeau traversant ceux de Gide, après Maupassant, et l'arrivée, déjà, au tout premier jour, tandis qu'on tirait au sort les noms de ceux qui sont désignés dans la première affaire, et que, manquant à l'appel, soudain « s'amène tout suant le juré défaillant [...], pauvre paysan sorti de *La Cagnotte* de Labiche [...], expliquant qu'il tourne depuis une demi-heure autour du Palais de justice sans parvenir à trouver l'entrée » ; alors qu'au détour encore des affaires et des sessions, Joseph Galmier, journalier de jour et rôdeur de nuit, porteur assidu d'une pince-monseigneur et de fausses clefs, est le fils d'Anaïs Albertine ; qu'une « pauvre femme X..., dans l'affaire Z..., [...] répondait aux noms d'Adélaïde-Héloïse » — tout le pittoresque ainsi révélé, rattrapé par la réalité des Assises, de la littérature naturaliste, ses patronymes, lieux communs d'un luxe ordinaire, épinglés dans le calendrier des postes, les *Souvenirs* de Gide. Et devant ce drame du « collage » que connaissent également les grands héros de la littérature russe, les jurés, en insuffisants lecteurs, manifesteront aveuglement et incompréhension, condamnant sans mesure, s'avisant finalement de leur sévérité en signant, à l'unanimité, un recours en grâce. Là où un seul coup de couteau porté à la victime suffisait pour tuer, leur multiplicité est devenue pour les jurés le signe patent d'une volonté délibérée d'attenter à la vie. Mais précisément à la vie de qui ? La question n'effleure pas la cour. Tout ici — et le rasoir que Charles voulait retourner contre lui, soustrait par Juliette quelques jours avant le drame suggérait pourtant le suicide en différé, la mort donnée par *correspondance*²⁸. *Correspondance* de l'un avec l'autre, destination de l'un à

27. Patrick et Roman Wald Lasowski, préface aux *Romans autobiographiques* d'Octave Mirbeau, Paris : Mercure de France, 1991, p. XIII.

28. Pour une analyse de cette logique postale du désir et de la pulsion, cf.

l'autre : c'est à cette relation mortifère que Charles souhaitait mourir, cherchant tragiquement à s'affranchir²⁹, ne le pouvant qu'en affranchissant simultanément l'autre. Ainsi d'une lettre que l'on oblitère pour en libérer, de part et d'autre, l'envoi, la mise en circulation, — et le retour à la vie, à sa nécessaire mobilité, payé au prix fort de la mort. Logique postale du désir dont l'actualité criminelle du début du siècle à Rouen pose le principe tandis que c'est encore à travers le langage du timbre et le motif plus leste et populaire de la carte postale illustrée que la relation amoureuse s'exprime dans « l'affaire Arthur et Alphonse ».

L'affaire est passablement « embrouillée », avec son principal protagoniste, « aigrefin à fines moustaches », « l'air d'un Daumier », marlou peut-être et, à coup sûr, loustic ; sa pièce à conviction insolite qui charge aussi bien Arthur qu'elle semble pouvoir l'innocenter du vol de fourrures dont il est accusé avec Alphonse, son beau-frère et « représentant de commerce » — « cheveux plaqués, châtain sombre ; teint rouge ; œil liquoreux, grosses moustaches ; air fourbe et arrogant ; trente ans ». Tous deux assurément voleurs et filous, piégeant dans leurs contemporains le « bipède déplumé³⁰ » — mais, « c'est pour ce vol uniquement que nous pouvons les condamner », alors que l'accusation ne comporte rien de précis, que le jury n'écoute bientôt plus les explications avancées par Arthur, qu'il finit par « bredouiller ». Sa défense est ingénieuse, habile ; trop astucieuse aux yeux de la cour pour ne pas trahir la volonté de berner ; complexe et tortueuse comme peut l'être aussi pour l'écrivain l'expression de la vérité. Le vol a été commis au Havre, d'où Arthur prétend avoir été absent. La police a retrouvé cependant chez sa maîtresse des morceaux d'une carte postale de son écriture qui porte sur le timbre le cachet d'un bureau de poste du Havre en date du 30 octobre 1911, jour du vol. Arthur affirme avoir envoyé deux cartes retournées l'une contre l'autre, glissées « image contre image » dans une enveloppe transparente avec double

Jacques Derrida, *La Carte postale de Socrate à Freud et au-delà* (Paris : Aubier-Flammarion, 1980).

29. Le refus d'adhérer, le « détachement » sont au centre de l'éthique gidienne. Fidélités amoureuses, attachements aux idées, ils compromettent aux yeux de Gide l'idée de « justice », c'est-à-dire de dignité, de vérité et de sincérité que l'on se doit à soi-même comme aux autres.

30. Au jeu des prémisses logiques et de la méthode différentielle inaugurée par Platon, c'est la définition « saugrenue » de l'homme donnée par le philosophe grec. Jacques Copeau s'en souvient sans doute en donnant à Gide le sobriquet, bientôt célèbre parmi les amis proches, de « Bypeed d'une espèce rare, capturée en Seine-Inférieure »...

adresse, percée « aux endroits des timbres pour en permettre la double oblitération ». L'un des timbres aurait été oblitéré à Rouen, où selon Arthur la lettre a été envoyée, l'autre, et celui précisément retrouvé chez sa maîtresse, au Havre. La lettre a-t-elle été oblitérée une seule fois, un timbre échappant à l'oblitération ? S'agit-il, avec certitude, d'un timbrage effectué au départ ou à l'arrivée ? Et comment savoir si cet inhabituel, cet insolite objet postal a été suffisamment affranchi ? Surmontant sa « timidité », Gide demande au Président de poser la question à l'employé des postes du Havre présent dans la salle. Celui-ci ajoutera plutôt à la confusion des explications embrouillées déjà d'Arthur. Gide s'obstine, prend au sérieux sa défense, parie sur son habileté — au risque de passer pour la dupe du « subtil » Arthur, tel un Fleurissoire aventuré au prétoire et « crustacé ³¹ » livré aux manœuvres de Protos dans *Les Caves du Vatican*. « De plus, s'il était au Havre lui-même, quel besoin avait-il d'écrire à sa maîtresse, au Havre, quand il pouvait aussi bien aller la trouver. » Dans la précipitation de l'amant à rappeler à l'autre sa présence, à se situer dans le temps et l'espace par rapport à lui, si les raisons du sexe ignorent la prudence, elles sont toutefois fertiles en imagination. Où est Arthur ; que fait-il ? Où étaient les amants ; que feront-ils demain, ce soir, dans quelques heures ? *Souvenirs du Havre*, des nuits passées dans la ville portuaire, les cartes postales glissées dans l'enveloppe par ce véritable obsédé de l'ubiquité qu'est Arthur sont aussi *souvenirs de Rouen* ; elles accouplent les illustrations de l'Adam et de l'Ève qui y figurent sur le célèbre portail de la cathédrale — « image contre image », nudité contre nudité, comme pour signifier peut-être avec malice que le vol a eu lieu, qu'une fourrure recouvrira bientôt le corps de l'Ève havraise. Une supposition ne vaut pas preuve, et supposer ici c'est faire le jeu d'Arthur, accrédi-ter une défense qui n'est pour la cour que pure imagination, affabulation. « L'opinion est faite, et quand bien même on viendrait à découvrir à présent que la carte n'est pas de lui [...]. Les débats sont clos. » La délibération fera apparaître une nouvelle fois la difficulté qu'il y a pour les jurés à se retrouver dans la formulation des questionnaires écrits entre circonstances atténuantes et circonstances aggravantes ; les présumant coupables, le tribunal condamne solidairement les deux aigrefins à la « peine assez forte » de six ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour. Un doute demeure. Gide, qui est surcroît de conscience, d'interrogations tout au long de ces Assises de Rouen, manifeste à l'occasion de cette première af-

31. Version nouvelle, édulcorée, en régime démocratique de l'ancienne distinction « maîtres et esclaves », Gide dans les *Caves* départage l'espèce humaine en « subtils » et « crustacés », rusés et naïfs, filous et gogos.

faire dans laquelle il siège comme juré, qu'il n'est pas de ceux que les convictions rapidement faites contentent facilement. De prison, Arthur, qui pressent dans ce juré consciencieux un possible allié, lui demande de l'aide dans une lettre transmise par son avocat. Le devoir de justice, la responsabilité envers de possibles victimes de l'institution judiciaire conduiront Gide à consulter le dossier d'Arthur, à examiner le petit morceau de carte postale. « J'ai pu voir, après la séance, le dossier : la carte postale porte un timbre de dix centimes. Je renonce. Et pourtant je me dis aujourd'hui que, si chaque timbre avait été de cinq centimes, l'employé de la poste, au départ, les aurait oblitérés tous les deux ; et que c'est, au contraire, dans le cas où l'affranchissement d'un des côtés aurait été déjà par lui-même suffisant, que l'autre timbre aurait pu lui échapper et n'être oblitéré qu'à l'arrivée... » Au-delà du ton de comédie sur le fond duquel elle se développe, l'affaire aura révélé que c'est souvent, en l'absence de charges suffisantes, sur de simples impressions, sur les antécédents judiciaires et le délit de faciès que les jurés se déterminent ; que les jugements rendus sont dictés d'abord par le contexte et les pressions de l'Opinion, la volonté de répression, plutôt que par le souci de justice et la recherche de la vérité. Exigences que « l'affaire Cordier » à son tour met à mal ; elles supposent, avec le sens de l'équité, celui de la critique, l'aptitude si rare chez le juré à faire surtout la part en soi des préjugés, des préventions et des convictions.

Comme Arthur, Cordier a des antécédents judiciaires — voleur déjà à trois reprises ; comme lui, il est condamné à une longue peine de réclusion, une peine disproportionnée au regard du délit commis, et à dix ans d'interdiction de séjour, et non précisément jugé pour ce *cas-ci* : le passage à tabac d'un marin dépouillé de son argent. À la différence d'Arthur, la faiblesse de caractère de Cordier en fait un bouc-émissaire tout désigné de ses complices, Goret et Lepic, le jouet pathétique et sans défense des autres — complices d'un soir et camarades de travail, jurés, codétenus de la colonie pénitentiaire, à qui, s'entêtant dans sa nature, il donnera tout par bonté, « désir d'obliger jusqu'à la sottise ». Si dans *jobard* il y a Job, ironise le narrateur des *Caves du Vatican*, dans Cordier — appelé dans le *Journal* de Gide Lebrun³² - la corde y est : celle que l'on se passe soi-

32. « Une lettre de [Lebrun], il y a quatre jours, me redonnait de ses nouvelles. Il avait été blessé de nouveau, puis renvoyé dans le Sud tunisien où il avait attrapé la fièvre, puis au Kef, puis réexpédié sur le front. Le jour même, j'avais envoyé, à l'adresse qu'il me donnait, une lettre et un mandat. Les recevra-t-il jamais ? Sa lettre d'hier est une lettre d'adieu. Il est désigné pour faire partie d'une attaque partielle — de ces attaques dont on sait qu'on ne doit pas revenir. Rien de

même autour du cou, comme Cordier lui-même dans la lettre absurde adressée par lui depuis la prison au Procureur, après un premier jugement, et dans laquelle, par affolement, intimidation sans doute de ses complices, il s'accuse d'avoir fait le coup tout seul. Victime décidément éternelle, frère pitoyable et proche de ces souffre-douleur qui traversent si souvent, entre farce et amertume, sentiment tragique, l'œuvre littéraire elle-même de Gide : Mouton, le petit compagnon de jeu du jardin du Luxembourg évoqué dans *Si le grain ne meurt*, en train de devenir peu à peu aveugle, bientôt délaissé des autres, réduit à la solitude, l'isolement ; Amédée Fleurissoire à qui, sur le talus d'une voie ferrée italienne, les *rebondissements* de la fiction dans *Les Caves du Vatican* font payer cher son incurable crédulité ; Boris, l'enfant sensible et fragile acculé au suicide dans *Les Faux-Monnayeurs*... L'air « fourbe » de l'un des complices de Cordier impressionne favorablement le jury ; celui presque angélique de Cordier le voue à la condamnation la plus lourde : cinq ans de réclusion que le projet de requête soumis par Gide, après une nuit d'angoisse et d'insomnie, réclamant une diminution de peine signée par l'ensemble des jurés, entraînés une fois encore par les questionnaires à condamner trop, au-delà de leur intention, parviendra à réduire à trois ans. « Mais hélas ! après la prison ce sera le bataillon d'Afrique. Et au sortir de ces trois ans, qui sera-t-il ?... que sera-t-il ? » Bouleversé le soir du jugement — le souvenir de cette affaire est présent encore dans le constat désabusé livré dans un article de 1949 : « pour avoir été juré aux Assises, je ne crois pas beaucoup à la Justice ³³ » — Gide n'est pas rentré directement rue de Crosne où il séjourne pendant la session ³⁴. Un besoin de sympathie avec les plus déshérités, le besoin de dépasser le sentiment de l'amertume, tout de repli intérieur et d'impuissance, au contact de la détresse sociale l'ont dirigé vers les quartiers misérables du port, — quartiers peuplés de « tristes gens pour qui la prison semble une habitation naturelle [...]. Et dans ces rues sordides, rôdaient de petits enfants, hâves et sans sourires, mal vêtus, mal nourris, mal aimés... ». De cette errance dans le port de Rouen, qui précède la résolution de venir en aide, Gide se souviendra dans *Les Faux-Monnayeurs* publiés en 1925 : « Puis l'ange mena Ber-

plus simple que ces lignes ; rien de plus émouvant. » (*Journal 1889-1939, op. cit.*, p. 555, 26 avril 1916.)

33. André Gide, « Justice ou charité », *op. cit.*, p. 232.

34. La maison de la rue de Crosne a été celle du grand-père d'André et de Madeleine Gide, Édouard Rondeaux. Elle est habitée en 1912 par Pierre Le Verdier, veuf de la cousine de Gide, Marguerite Rondeaux.

nard dans de pauvres quartiers dont Bernard ne soupçonnait pas auparavant la misère. Le soir tombait. Ils errèrent longtemps entre de hautes maisons sordides qu'habitaient la maladie, la prostitution, la honte, le crime et la faim. C'est alors seulement que Bernard prit la main de l'ange, et l'ange se détournait de lui pour pleurer [...]. Bernard était grave. Sa lutte avec l'ange l'avait mûri³⁵. » Comme il a mûri déjà dans le roman, la convertissant au cynisme, le personnage de Lilian, rescapée d'un naufrage dans l'adolescence : « j'ai compris que j'avais laissé une partie de moi sombrer avec la *Bourgogne*, qu'à un tas de sentiments délicats, désormais, je couperais les doigts et les poignets pour les empêcher de monter et de faire sombrer mon cœur³⁶ ». Le récit de ce naufrage dans *Les Faux-Monnayeurs* est lui-même évocation indirecte des *Souvenirs de la Cour d'Assises*, d'un souvenir lui-même ancien remonté en Gide à l'occasion de l'affaire Cordier : « Je songe au récit que me fit jadis, au Havre, un rescapé de la *Bourgogne* : Il était, lui, dans une barque avec je ne sais plus combien d'autres ; certains d'entre ceux-ci ramaient ; d'autres étaient très occupés, tout autour de la barque, à flanquer de grands coups d'aviron sur la tête et les mains de ceux, à demi noyés déjà, qui cherchaient à s'accrocher à la barque et imploraient qu'on les reprît ; ou bien, avec une petite hache, leur coupaient les poignets. On les renfonçait dans l'eau, car en cherchant à les sauver on eût fait chavirer la barque pleine... Oui ! le mieux c'est de ne pas tomber à l'eau. Après, si le Ciel ne vous aide, c'est le diable pour s'en tirer ! — Ce soir je prends en honte la barque, et de m'y sentir à l'abri »...

« On a gardé pour la fin l'affaire la plus "conséquate". Celle qui nous occupe ce dernier jour menace d'être si longue qu'on nous convoque dès neuf heures du matin. La séance durera jusqu'à plus de dix heures du soir, coupée à deux reprises aux heures des repas. Il s'agit des vols commis à la gare de dépôt de Sotteville sur les marchandises confiées à la Compagnie de l'État. » L'audience tourne à la farce, avec ses seize voleurs et receleurs, hommes, femmes et enfants mêlés, pressés les uns contre les autres dans le box. Le Ministère public les accuse d'avoir dérobé collectivement, en vrac, à la Compagnie, récemment passée à la gestion de l'État : liqueurs, café, thé, moutarde, chicorée, riz, un pot de peinture ; de vieux employés, fidèles à l'ancienne Compagnie, ont prêté la main au chapardage. Qui a volé quoi, recelé quoi, donné quoi et à qui ? « X...,

35. André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, Paris : Gallimard, « Folio », 1989, p. 335.

36. *Ibid.*, p. 66.

époux de la prévenue, reconnaît s'être approprié "un restant de bouteille de kirsch" ; mais il n'a jamais donné cette paire de chaussettes à Y... ; au contraire, il les a reçues de ce dernier. Quant au service à découper, c'est Z... qui, etc. ; O... fils, âgé de quinze ans, reconnaît avoir reçu de la femme P... un paquet d'étoffe, mais soutient qu'il en ignorait la provenance ; etc., etc... La femme X... porte un petit poupon dans ses bras qui pleure et voudrait déposer lui aussi. » Chacun, dans le box, de se décharger ainsi sur l'autre, faisant solidairement circuler la responsabilité, comme déjà la marchandise à l'intérieur de cette économie généralisée et merveilleusement retrouvée du troc. Interminable *palabre* qui instaure dans le prétoire normand le *tohu-bohu* des procès populaires, avec leurs tactiques dilatoires dictées par le mensonge et la ruse, le *charivari* des premiers temps du Palais de Justice, appelé au XVI^e siècle « Palais du Neuf-Marché » encore, tandis que le marché se tenait directement dans la cour du Palais ; qu'un « grand nombre de tabletiers, mercières, porte-paniers, vendeurs de livres, oranges, châtaignes et telles autres menues denrées, [faisaient] grand bruit et tumulte en la salle du palais, au grand ennuy et déplaisir de tous ceux qui hantent et fréquentent en ladite salle ³⁷ ». Pour l'ennui de « quelques-uns des jurés » de la session des Assises ; le plaisir des autres, et assurément de Gide, observateur amusé de cette confusion qui perturbe le *sens* dans cette enceinte judiciaire chargée de l'organiser à travers la recherche de la vérité, de le décider à travers une parole claire et audible, garante des décisions de justice. Gênant de ses « bruits » les gens de justice, le petit peuple des marchés de la Renaissance aura, *in fine*, réinvesti les lieux d'où il a été chassé au cours de l'histoire, renvoyant la justice à ses difficultés originelles de trancher un *litige*, déroutant pour cette dernière journée des Assises l'angoisse par le rire, alors que déjà, au premier jour, arrivait « tout suant » le juré « défaillant »...

Comme une ultime carte postale, précisément datée, de l'actualité criminelle de la Belle Époque ; un petit air de comédie rappelant Henri Monnier, ses grotesques de *La Cour d'Assises* publiée en 1829 ; un souvenir de Flaubert, et le *charivari* accompagnant l'entrée de Charles Bovary dans la petite salle d'étude d'un collège, les célèbres Comices agricoles, la course tumultueuse du fiacre qui précipite les amants à travers le désordre des noms de rues, des lieux-dits et des édifices officiels de Rouen. Comme un souvenir nouveau de Flaubert et ses *Idées reçues*, des terres « normandes » de *Notteville* retrouvées, trois mois plus tard, dans le sud de la France, dans un train circulant entre Narbonne et Nîmes.

37. Cité dans *Le Palais de Justice de Rouen*, ouvrage collectif publié par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, 1977, p. 16.

Dans le compartiment où est Gide de retour d'une visite à Paul Alibert, quelques voyageurs dont la conversation s'engage à propos des détenus et des criminels « entretenus aux frais de l'État » : « On a raison ; ces gens-là, au bout de quelque temps, recommencent [...] un criminel, c'est un criminel [...] L'alcoolisme [...] et puis l'habitude des femmes [...] Il y a bien des honnêtes gens en France qui sont moins heureux qu'eux. » Dans un coin du compartiment, un enfant, victime d'une agression, appelé à témoigner au tribunal de Montpellier, où il descendra; à qui les co-voyageurs n'auront rien donné pendant toute la longueur du trajet des victuailles qu'ils ont ingurgitées au milieu des « opinions » échangées. Victime déjà, révolté peut-être demain. Et de Rouen à Narbonne, Montpellier, Nîmes, Uzès — comme de nouveaux, de futurs *Souvenirs des Cours d'Assises* revisités dans la France du début du siècle par le « contemporain capital », et *si lucide André Gide*.

**André Gide,
Bernard Groethuysen
et Otto Grautoff**
ou
la définition du politique chez Gide

par

CLAUDE FOUCART

L’ÉTUDE du politique chez André Gide n’est pas chose très courante tout au moins si l’on sort des discussions et recherches sur l’engagement gidien. Il faut remarquer que c’est seulement depuis quelques années que cet aspect de l’action gidienne a pris l’importance qui lui revient ¹. Et il faut bien ainsi partager la remarque de Paul Phocas affirmant que « la pensée politique n’est pas ce qui dans l’œuvre de Gide a été le plus étudié ² ». Encore doit-on dès l’abord préciser qu’il ne s’agit pas de pensée politique au sens où il s’agirait d’une entreprise qui possé-

1. La première étude importante est bien celle de Daniel Durosay, *Attitudes politiques et productions littéraires* (thèse de doctorat de 3^e cycle, Univ. de Nanterre) ainsi que notamment son article sur « La direction politique de Jacques Rivière à *La Nouvelle Revue Française* » (mars et avril 1977). Signalons aussi l’article de Claude Foucart sur « Le Conflit du "spirituel" avec le "psychologique" et le "politique" : André Gide et Ernst Robert Curtius entre 1923 et 1924 » (*Lectures d’André Gide*, Lyon : P.U.L., 1994, pp. 187-204), sans parler d’un examen plus ancien du même auteur sur « Ernst Robert Curtius et André Gide : les débuts d’une amitié (1920-1923) », *Revue de Littérature Comparée*, 1984, n° 3, p. 317-39).

2. Paul Phocas, *Gide et Guéhenno polémiquent*, Rennes : P.U.R., 1987, p. 11.

derait une cohérence permanente par rapport à l'état du pays et à la politique qui est menée par les représentants de l'État. En fait, il est parfois difficile de discerner une constante cohésion dans les attitudes adoptées par l'écrivain.

Mais l'essentiel est ailleurs : il existe des moments dans l'histoire et plus précisément dans celle des rapports franco-allemands où l'écrivain prend une position qui mérite d'être analysée dans tous ses détails. Jusqu'ici les « Réflexions sur l'Allemagne » dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} juin 1919, article recueilli dans *Incidences* (Paris : Gallimard, 1924), n'ont été analysées que pour leur originalité par rapport aux attaques dispensées par Jacques Rivière dans *L'Allemand en 1919*³. Or il existe un contexte culturel et politique qui permet de préciser la nature et les limites de cette intervention d'André Gide dans le cadre d'une définition précise des originalités respectives de l'Allemagne et de la France. Et c'est très heureusement dans ce sens que se sont développées les analyses portant non seulement sur André Gide, mais aussi sur deux autres acteurs de ces réflexions. C'est le cas de Bernard Groethuysen (1880-1946⁴) et d'Otto Grautoff (1876-1937⁵). Le fait de rap-

3. *Ibid.*, p. 13.

4. Sur Bernard Groethuysen il existe de nombreuses études. Retenons ici celle de Hannes Bohringer dans le livre publié en 1978 à l'Agora Verlag. À cela s'ajoute la communication de Tony Bourg /Jean-Claude Muller in *André Gide und Deutschland*, Düsseldorf : Droste Verlag, 1992, pp. 181-93. Dans le *Vermittler* (Syndikat, 1981) se trouve aussi une analyse de Hans-Martin Lohmann, « Geschichten und Geschichte. Zu Bernard Groethuysens ideologiekritischen Frankreich-Studien » (pp. 59-74) et de Jürgen Siess sur « Der Philosoph bei den Dichtern. Bernard Groethuysens Fragmente einer literarischen Anthropologie » (pp. 75-104). Notons l'existence d'un texte d'André Gide sur Groethuysen dans *Éloges*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948, pp. 137-41.

5. Otto Grautoff a fait l'objet d'études dont la plus importante est celle de Hans Manfred Bock, « Transnationale Begegnung im Zeitalter des Nationalismus. Der Lebensweg Otto Grautoffs (1876-1937) zwischen Deutschland und Frankreich » in *Sept Décennies de relations franco-allemandes (1918-1988). Hommage à Joseph Rovin*, Université de la Sorbonne nouvelle, 1989, pp. 57-80. Du même auteur, « La ligue d'Études Germaniques von 1928 bis 1936. Ein unbekannter Aspekt der französisch-deutschen Gesellschaftsbeziehungen der Zwischenkriegszeit » in *Lendemains*, Sonderdruck, n° 53, Marburg : éd. Hitzeroth, 1989. Ce dernier article dépasse la période ici abordée, mais permet de se faire une rapide idée du rôle qu'Otto Grautoff a pu jouer dans l'évolution des relations franco-allemandes. Ajoutons à tout cela l'article de synthèse publié par Manfred Schmelting dans le livre consacré à *Méditations. Vermittlung. Aspect des relations franco-allemandes du XVII^e siècle à nos jours*, Berne : Peter Lang, 1992, vol. 2, pp.

procher ces deux noms n'a rien d'étonnant. Il suffit en effet de rappeler ici une remarque que Heinrich Braun, le père du jeune poète tombé sur le front de la Somme en 1918, fit à André Gide. Dans une lettre adressée à l'écrivain français le 4 mars 1921, Heinrich Braun demande s'il ne serait point possible de faire paraître, dans *La Nouvelle Revue Française*, un compte rendu sur le livre réunissant les œuvres d'Otto Braun ainsi que son journal de guerre, sur l'*Otto Braun. Aus Nachgelassenen Schriften eines Frühvollendeten*. Or la lettre de Heinrich Braun contient une phrase qui peut étonner si l'on ne tient pas compte de l'attitude des différents protagonistes à un moment où chacun tente de se faire une idée des rapports qui peuvent et pourront exister entre la France et l'Allemagne. Heinrich Braun demande à Gide de ne point confier cette tâche à Bernard Groethuysen. Car, en ce cas, « des réflexions hostiles directes ou indirectes s'y immisceraient ⁶ ». Bernard Groethuysen se trouve, à cette époque, en France et il collabore à partir de décembre 1920 à « l'entreprise allemande » de la revue française ⁷. Mais, en même temps, Heinrich Braun signale à André Gide que c'est Otto Grautoff qui lui a conseillé de s'adresser à lui afin d'obtenir la parution d'un tel compte rendu.

Il est donc clair qu'il existe une opposition entre les divers personnages mêlés à ces discussions sur la définition des rapports franco-allemands et plus précisément encore sur la nature même des peuples qui sont à peine sortis de la Grande Guerre. C'est justement dans toute cette réflexion sur la difficile et ambiguë notion de psychologie des peuples que se voient confronter des écrivains qui participent depuis un certain temps à cette entreprise complexe qui consiste à comprendre l'évolution des deux peuples ennemis. Et le choix fait par Paulhan, en 1920, de voir collaborer Bernard Groethuysen à *La Nouvelle Revue Française* est certainement à la source de bien des discussions d'autant plus qu'Otto Grautoff suit, depuis des années, avec attention, l'évolution de la pensée gidienne. En effet celui qui fut l'ami de jeunesse de Thomas Mann à Lübeck, est tout d'abord le « critique artistique et intellectuel de la société

315-41 : « Auf der Suche nach dem undeutschen Deutschen : Die deutsch-französischen Beziehungen im Spiegel der *Nouvelle Revue Française* (1908-1943) ». Ces divers articles donnent déjà une image quelque peu complète de la place prise par Otto Grautoff dans les discussions du temps.

6. Claude Foucart, « André Gide et Otto Braun : la vertu de l'héroïsme guerrier », *Galerie, revue culturelle et pédagogique* éditée par le Centre Culturel de Differdange, 13 (1995), n° 5, p. 255.

7. Tony Bourg /Jean-Claude Muller, *op. cit.*, p. 183.

bourgeoise⁸ ». Et il est curieux, même si cela n'est point étonnant quand on songe aux *Considérations d'un apolitique* composées par Thomas Mann durant la première guerre mondiale, de voir Otto Grautoff, dans son livre sur *L'Évolution de l'art moderne du livre en Allemagne*, parler des relations intellectuelles franco-allemandes sur un ton pour le moins critique : il existe une « immense décadence générale du peuple français » qui conduira peut-être à la « banqueroute » de « la race romane⁹ ». Sauver l'esprit allemand est à l'ordre du jour. Le combat de la « Kultur » germanique contre la « Zivilisation » française devient un sujet obligé dans toute discussion sur l'avenir de l'Europe. Et cependant Otto Grautoff part, en 1903, pour Paris et se lance dans des études d'histoire de l'art. En 1914, il passe à Berne un doctorat sur Nicolas Poussin et devient un critique d'art important¹⁰. Il se tourne alors vers la France, publie, en 1911, une étude sur la poésie française¹¹. Et c'est en 1914 qu'il fait paraître un livre sur Romain Rolland qui va nous intéresser dans la mesure où il soulève le problème des clichés qui troublent, dans les deux sens, l'image des peuples voisins¹². Ainsi prend forme une analyse qui sera développée après la première guerre mondiale, au moment où il va s'agir à la fois de redéfinir la méthode d'approche des deux peuples et de mettre en cause les clichés qui, des deux côtés du Rhin, ont contribué à empêcher une définition claire des deux nations. Pourtant il faut bien souligner, à la suite de Maurice Muret dans le *Journal des Débats* du 16 mars 1923, que la « gallophilie » des années qui précédèrent la première guerre mondiale a fait long feu¹³. Mais Otto Grautoff s'affirme en même temps comme un critique attentif à la littérature française. En dehors de Romain Rolland, il connaît notamment l'œuvre de Gide. Et, en 1919, il publie même un petit compte rendu sur le livre d'Ernst Robert Curtius sur *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich* dans *Das literarische Echo*. Il insiste alors sur l'importance de l'œuvre gidienne dont il découvre, grâce à l'analyse de Curtius, la supériorité sur celle de Thomas Mann¹⁴. Tou-

8. Peter de Mendelssohn, *Thomas Mann. Briefe an Otto Grautoff 1894-1901 und Ida Boyd-Ed 1903-1928*, Francfort s. M., 1975, p. 96. Idée développée dans *l'Hommage à Joseph Rován* (op. cit., p. 59) par Hans Manfred Bock.

9. Otto Grautoff, *Die Entwicklung der modernen Buchkunst in Deutschland*, Leipzig, 1901, p. 1.

10. *Hommage à Joseph Rován*, op. cit., p. 62.

11. Otto Grautoff, *Die lyrische Bewegung im gegenwärtigen Frankreich*, Jena, 1911.

12. Id., *Romain Rolland*, Francfort s. M., 1914.

13. *Hommage à Joseph Rován*, op. cit., p. 65.

14. *Das literarische Echo*, 1^{er} juillet 1919, pp. 1162-8. Voir la rapide ana-

jours dans *Das literarische Echo*, le 15 septembre 1920, Otto Grautoff souligne le rôle de Gide dans les élites européennes. Il voit en lui non seulement un écrivain, mais un chef intellectuel¹⁵. Et la question des rapports franco-allemands se trouve au centre de ces réflexions dans les années qui suivent la première guerre mondiale¹⁶. Il ne manque d'ailleurs pas de faire le point sur les conceptions développées par Gide¹⁷.

L'attitude d'Otto Grautoff sur ce sujet est ambiguë. Il reste proche des tendances idéologiques qui s'imposèrent entre 1870 et la première guerre mondiale en Allemagne, celle de l'écrivain, du « Dichter » qui est en même temps capable d'insuffler au peuple germanique un héroïsme dont il est l'incarnation comme « guide », comme « Führer ». Il n'est alors pas étonnant de découvrir, derrière le vieil antagonisme franco-allemand qui refait surface chez Grautoff après la première guerre mondiale, une certaine définition de l'écrivain André Gide qui rejoint celle du « Dichter ». D'ailleurs Grautoff fait partie des « intellectuels conservateurs » qui écrivent dans les *Preussische Jahrbücher* et se font les défenseurs des « idées de 1914¹⁸ ». Mais il ne va pas hésiter, comme l'indique Hans Manfred Bock¹⁹, à reprendre contact avec les intellectuels français dès 1920. Ayant une place de choix dans la société, il possède donc une vaste connaissance des réalités culturelles du temps. Mais il ne partage pas l'opinion des amis de Gide sur les rapports franco-allemands, lui qui reste le défenseur de l'héroïsme guerrier²⁰.

Ainsi l'un de ses proches de l'écrivain français est Bernard Groethuysen (1880-1946) né à Berlin²¹. Il a fait ses études à Vienne, Munich et Berlin. Il est influencé par Georg Simmel et Wilhelm Dilthey et, en 1904, il rencontre Ernst Robert Curtius. Il séjourne à Paris. Puis, en

lyse dans le livre de George Pistorius, *André Gide und Deutschland. Eine internationale Bibliographie*, Heidelberg : Carl Winter Verlag, 1990, p. 186.

15. *Das literarische Echo*, 15 septembre 1920, pp. 1473-81.

16. *Ibid.*, 1^{er} février 1922, pp. 517-22.

17. *Ibid.*, 1^{er} février 1922, p. 555 (« Gide und die deutsche-französische Verständigung »).

18. Voir à ce sujet l'article de Michel Grunewald, « Das Frankreichbild der Preussischen Jahrbücher », p.373 (*Médiations. Vermittlungen. Aspects des relations franco-allemandes du XVII^e siècle à nos jours*, Peter Lang, 1992).

19. Hans Manfred Bock, *op. cit.*, p. 71.

20. Cl. Foucart, « André Gide et Otto Braun... », *op. cit.*, p. 251.

21. Voir l'article de Tony Bourg et Jean-Claude Muller sur « Un ami allemand d'André Gide : Bernard Groethuysen (1880-1946) » in *André Gide et l'Allemagne*, Düsseldorf : Drost Verlag, 1992, pp. 181-93.

1906, il donne des cours à la Humboldt-Universität. Interné en France de 1914 à 1918, il entre à *La Nouvelle Revue Française* en décembre 1920. Ces faits sont connus²² et Gide parlera d'un personnage « aimable autant qu'aimant²³ ». Mais les remarques de Heinrich Braun amènent tout naturellement à réfléchir sur l'image que Bernard Groethuysen offre des rapports franco-allemands à la suite de la guerre 1914-1918. Il suffit de s'en tenir aux articles qu'il donne à *La Nouvelle Revue Française* à cette époque. La première « Lettre d'Allemagne » paraît dans le numéro de novembre 1920 et elle est consacrée à une redéfinition de « l'Allemagne intellectuelle²⁴ ». En fait Bernard Groethuysen s'efforce de décrire la rupture entre l'Allemagne d'avant 1914 et celle qui apparaît après la défaite de l'Empire. Il existait, à ses yeux, deux mondes indépendants l'un de l'autre. Et la « pensée » était justement un « refuge²⁵ » que l'intellectuel s'était créé « en lui-même » face à un monde hostile, celui de la guerre. Il y a, dans la conception de Groethuysen, une confusion, entre l'intellectuel et l'individu qui sont les représentants d'une partie de la société allemande qui vivait une « vie personnelle » en sauvegardant non seulement son « originalité », mais avant tout son « indépendance ». L'image que Groethuysen nous offre de Goethe est justement là pour mettre en valeur ce rôle de l'esprit face aux drames de son époque : « Goethe, s'il avait vécu de notre temps, n'aurait, je le suppose, trouvé aucune raison de modifier son jugement²⁶. » Cette indépendance de l'individu face à son époque, ce portrait de l'intellectuel idéal, se retrouvera tout naturellement dans les réflexions que fera Groethuysen sur la vie de l'écrivain et plus généralement la possibilité de faire la part des apports extérieurs dans la constitution de la personnalité de l'écrivain. Pour Groethuysen, deux idées sont alors essentielles et il les développera dans sa « Lettre d'Allemagne » du 1^{er} avril 1922, sans que les deux ans qui séparent sa première intervention sur les intellectuels allemands et son analyse de la biographie de Goethe par Gundolf publiée en 1922 chez Georg Bondi, ne permettent de remarquer, sur ce point, une quelconque évolution. En effet, « écrire la vie de Goethe », c'est d'abord « faire la biogra-

22. Voir aussi l'introduction de Philippe Delpuech à Bernard Groethuysen, *Autres Portraits*, Paris : Gallimard, 1995, pp. 7-24.

23. André Gide, *Éloges*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948, p.137.

24. Bernard Groethuysen, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, novembre 1920, p. 793.

25. *Ibid.*, p. 804.

26. *Ibid.*, p. 801.

phie par excellence ²⁷ » et donc cette vie « semble à tous moments rayonner au dehors et absorber tout ce qui se présentera », au lieu de se soumettre aux événements venant de l'extérieur, d'être simplement le reflet d'une société. S'inspirant de la biographie de Gundolf, Groethuysen affirme d'abord qu'il ne peut être question de se placer « en dehors de la vie de Goethe ²⁸ ». L'écrivain n'est point le reflet de la société allemande et de l'âme allemande en général. Bien au contraire, il doit être observé de l'intérieur. La biographie est autobiographie, et ce que Groethuysen appelle « la religion de Goethe ²⁹ », c'est alors « vivre sa vie ». L'expérience goethéenne est organisée non pas autour de la suprématie du monde extérieur sur l'individu, mais bien autour de la capacité de l'individu à « ordonner » ce qui se passe dans la vie par rapport à un « ensemble » qui est la « personnalité ».

Et Groethuysen en arrive donc à mettre en opposition ce qui lui paraît être « vital ³⁰ » et la déshumanisation d'un monde qui a connu la guerre et ainsi perdu « le sens profond » de cette vie telle que l'organise Goethe : « la guerre fut longue, et ils [les disciples de Goethe] finirent par ne plus comprendre [...]. Les paroles de Goethe sonnaient étranges, comme venues d'un autre monde ³¹. » Cette tentative pour faire de l'idéal goethéen un modèle que les vertus guerrières et la conception du rôle de l'écrivain dans la société qui en découle semblent avoir rélégué au second plan et même effacé des consciences, entre en conflit avec la vision du poète germanique désireux de devenir un « guide » dans le monde héroïque dont il apprécie les charmes. Dans son éloge du jeune poète Otto Braun, mort au champ d'honneur, Ernst Robert Curtius ne manque pas de rappeler qu'aux yeux du héros l'État est devenu « symbole de l'infini ³² ». Groethuysen prolonge par son analyse celle de Gide qui, dans le numéro de juin 1919 de *La Nouvelle Revue Française*, publiait ses « Réflexions sur l'Allemagne » en guise de réponse à *L'Allemand* de Jacques Rivière et tentait de définir une double vision de l'Allemagne selon laquelle « Goethe était le

27. Bernard Groethuysen, *Autres Portraits*, Paris : Gallimard, 1995, p. 129.

28. *Ibid.*, p. 131.

29. *Ibid.*, p. 136.

30. *Ibid.*, p. 128.

31. *Ibid.*, p. 136.

32. Ernst Robert Curtius, « Otto Braun » in *Westdeutsche Wochenschrift*, 19 mars 1920, p. 163. Consulter à ce sujet l'article de Cl. Foucart sur « André Gide et Otto Braun : la vertu de l'héroïsme guerrier » in *Galerie* (op. cit., p. 252) et le livre de Stefan Breuer, *Stefan George und der deutsche Antimodernismus*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995.

moins allemand des Allemands³³ ». D'une part il y aurait « la Prusse qui mène l'Allemagne au combat³⁴ » et, d'autre part, Goethe capable, par son individualisme, de résister au « virus prussien ». Pour Groethuysen, il est en fait question de mettre en évidence la rupture qui s'est imposée au sein même de la société allemande à partir de la première guerre mondiale, rupture qui met directement en cause toute la construction idéologique qui trouvait son reflet dans l'éloge par Ernst Robert Curtius d'Otto Braun, pour ne prendre que cet exemple. En effet le portrait que trace Groethuysen de « l'Allemagne intellectuelle » en 1919 est celui d'une pensée « en crise³⁵ » qui s'est enfermée dans une vision apocalyptique du monde et qui s'attache à « vouloir quitter les bornes étroites de notre existence individuelle, pour embrasser du regard le développement universel » en suivant en cela les réflexions de Spengler³⁶. Cette forme de « grandeur » qui prend appui sur des figures tirées de l'histoire antique a appris à « mépriser l'individu ». Ce n'est pas par hasard que Groethuysen s'écrit : « Je trouve qu'on abuse des morts. » Car il s'efforce avant tout de prendre à parti toute une idéologie dont la guerre a favorisé le développement et qui, sur un décor de fin du monde, s'efforçait de considérer l'écrivain comme un meneur d'hommes et le représentant d'idéaux puisés directement dans l'Antiquité considérée comme une société dans laquelle pensée et héroïsme étaient capables de faire de l'homme le « guide » d'une humanité « tragique » par définition. Et Groethuysen de résumer son refus d'une telle idéologie : « les Allemands ne sont pas seulement des historiens, ils sont passés à l'état de personnages historiques³⁷. » On comprend les hésitations de Gide face à l'éloge d'Otto Braun et l'incompréhension qui se dégage de l'article écrit par Alain Desportes, c'est-à-dire Madame Mayrisch, dans le numéro d'août 1921 de *La Nouvelle Revue Française*, article dans lequel il est question du « sérieux un peu trop soutenu » du jeune homme³⁸.

Goethe est alors représenté comme l'intellectuel capable de servir à l'Allemagne moderne de modèle. C'est l'écrivain qui garde son originalité et surtout qui n'a pas « volontairement abdiqué sa personnalité³⁹ ». Les

33. André Gide, *Incidences*, Paris : Gallimard, 1924, p. 20.

34. *Ibid.*, p. 12.

35. Bernard Groethuysen, *op. cit.*, p. 793.

36. *Ibid.*, p. 799.

37. *Ibid.*, p. 797.

38. Alain Desportes, « Un jeune intellectuel allemand », *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} août 1921, p. 249.

39. *Ibid.*, p. 804.

rapports entre Goethe et les membres de la N.R.F. n'ont jamais été simples, cela pas seulement en ce qui concerne Gide ⁴⁰. Et la prise de position adoptée par Groethuysen n'est pas sans importance si l'on tient compte de l'intention qui guide justement cette démonstration. Ce que le philosophe tente, dans le sillage des « réflexions » de Gide sur l'Allemagne, c'est de faire un portrait de l'intellectuel allemand tel qu'il apparaît après la première guerre mondiale et cela en rupture avec la définition du « guide » à l'image de cet Otto Braun admiré par les disciples de George ⁴¹. L'essentiel est bien de renoncer à l'histoire, de ne plus s'intégrer dans ce retour au passé qui témoigne de l'incapacité des jeunes générations à « savoir agir » sans « s'être retracé le plan de l'histoire ⁴² », alors que Goethe incarne « l'abandon à la vie » et donc « la confiance dans le moment présent ». Toute la volonté du philosophe est tournée vers une vision de l'avenir qui s'efforcera d'effacer ce retour à l'histoire qui est fuite devant la vie : « La grande victime de la guerre ici, c'est l'individu ⁴³. » À la méfiance devant les « systèmes » et les abstractions ⁴⁴ vient s'ajouter la volonté de découvrir dans la pensée allemande un courant susceptible de rompre avec l'idéologie développée à partir de Spengler.

Et la « Lettre d'Allemagne » publiée dans *La N.R.F.*, en octobre 1921, ne fait que renforcer cette description de la « crise » telle que la conçoit Groethuysen, c'est-à-dire comme une « rupture entre l'individuel et le général ⁴⁵ ». Partant d'une analyse d'une œuvre de Werfel, *Spiegelmensch. Mythische Trilogie* (1920), Groethuysen précise sa définition de l'intellectuel au milieu de la « crise ». D'une part, il est, à ses yeux, évident que l'écrivain allemand est issu du « symbolisme, disciple de George », et donc enfermé dans « le royaume des symboles » : « Il faut donc se garder de pénétrer dans les secrets d'une âme, car on retrouverait fatalement l'individu, au lieu de la chose en soi ⁴⁶. » Entre le « poète naïf », attaché lui

40. Manfred Schmeling, *op. cit.*, p. 329.

41. Jurgen Siess, « Der Philosoph bei den Dichtern Bernhard Groethuysens Fragmente einer literarischen Anthropologie », in *Vermittler*, Francfort s. M. : Syndikat, 1981, p. 78.

42. B. Groethuysen, *op. cit.*, p. 797.

43. *Ibid.*, p. 805.

44. Hans-Martin Lohmann, « Geschichten und Geschichte. Zu Bernhard Groethuysens ideologehistorischen Frankreich-Studien », in *Syndikat, op. cit.*, p. 67.

45. B. Groethuysen, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, octobre 1921, p. 485.

46. *Ibid.*, p. 490.

à la vie, et l'« homme miroir ⁴⁷ », il y a toute la différence entre deux époques de l'histoire allemande. Le symbolisme a mis fin à la représentation de « l'homme tel qu'il est » au profit de « l'homme tel qu'il se voit au moyen d'un miroir » qui est celui des symboles. Le retour au passé et à l'histoire condamné par Groethuysen est ici présent. Car le « moi littéraire » est « riche de toutes les imaginations du passé ⁴⁸ ».

Il est évident que le philosophe ne veut pas se contenter de cette attitude, qu'il prône une tout autre solution qui est en même temps un projet pour l'Allemagne nouvelle, moderne : « Être soi-même, renaître dans un monde que jamais regard d'homme n'ait effleuré, pour être le premier homme, et le premier poète dans un univers qui vient de sortir du néant, n'est-ce pas leur rêve à tous ⁴⁹ ? » Groethuysen ne propose pas en fait une solution à la situation de crise qu'il découvre en Allemagne. Il se contente de mettre en valeur les faiblesses d'un symbolisme qui, à son avis, a quitté le monde réel pour s'enfermer dans une vision du passé qui ne peut le rendre heureux. L'image de Goethe est alors celle de la vie et de l'avenir. Ces idées débouchent, qu'il le veuille ou non, sur une condamnation de la littérature enfermée dans un mythe de l'Antiquité héroïque incapable d'offrir à l'homme moderne autre chose qu'une vision du passé et non de la vie.

Ce refus sans ambiguïté de l'idéologie allemande va se retrouver dans la « Lettre d'Allemagne » d'avril 1922 dans laquelle Groethuysen analyse, à propos de l'autobiographie, l'exemple de Goethe chez qui « tout est en fonction d'une vie, tout s'y rapporte, tout est vital pour ainsi dire ⁵⁰ ». Et il n'est point simplement question de découvrir un modèle de biographie, mais bien de fournir une image de l'écrivain comme représentant d'une « religion », c'est-à-dire le maître d'une « école » dont Bernard Groethuysen nous dit qu'elle consiste à « vivre sa vie ». Au désespoir d'une Allemagne qui a mené un « face à face avec la mort », « au fond des tranchées », s'oppose cette croyance en « l'épanouissement d'une personnalité », en « la vie comme une œuvre d'art ⁵¹ ». Le moi n'a plus de place dans un monde qui vient de traverser la guerre ⁵². Mais l'analyse de

47. *Ibid.*, p. 493.

48. *Ibid.*, p. 493.

49. *Ibid.*, p. 494.

50. *Id.*, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, avril 1922, p. 505.

51. *Ibid.*, p. 512.

52. Jürgen Siess, « Der Philosoph bei den Dichtern. Bernhard Groethuysens Fragmente einer literarischen Anthropologie », in *Vermittler*, Francfort :

Groethuysen gagne en originalité si l'on souligne le point de vue adopté par rapport à cette « école » goethéenne. À ses yeux, le présent ne permet plus à cet idéal de se développer. Bien au contraire, parlant des contemporains allemands, le critique est amené à préciser sa propre pensée : « Reviendront-ils à Goethe ? Pas maintenant, pas tout de suite. Ce qui pour Goethe semblait une réalité, est devenu un idéal lointain, un rêve. Vivre sa vie : il n'y a plus que des utopistes, pour y croire. » Groethuysen avait eu Wilhelm Dilthey comme directeur de thèse en 1904⁵³ et sa conception même du rôle historique de Goethe n'est pas sans lien avec l'importance accordé par Wilhelm Dilthey à l'homme dans l'histoire. Dans l'étude qu'il fera sur Raymond Aron et qui sera publiée dans *La Nouvelle Revue Française* du 1^{er} octobre 1939, Groethuysen ne manque pas de souligner que justement que, pour Dilthey, « il s'agissait moins de l'événement que de l'homme ». Car « c'était l'homme qui était historique⁵⁴ ». Mais la caractéristique nouvelle dans l'après-guerre, c'est que l'homme et l'histoire « ne se rejoignent plus ». L'analyse de 1922 accordait justement à Goethe une place de choix dans la réflexion sur l'histoire qui est, suivant l'interprétation de la philosophie de Dilthey par Groethuysen, « un souvenir ou un acquis dont on disposait⁵⁵ ». Ainsi le point de vue adopté par Groethuysen ne fait que renforcer la distinction faite, en 1919, par Gide entre la Prusse guerrière, celle qui est le présent de l'Allemagne, et ce passé intellectuel dont Goethe est l'un des modèles qui ne se laissent emprisonner dans la réalité quotidienne d'un peuple encore tourné vers la guerre. Gide lui-même ne manque pas de mettre l'accent sur l'importance que Groethuysen accorde justement à l'homme par rapport aux faits : « La pensée avait pour lui plus de réalité que les objets, et le monde extérieur moins de réalité, semblait-il, que le monde spirituel⁵⁶. » Et lorsqu'en novembre 1922 Groethuysen compose une nouvelle « Lettre d'Allemagne » qui sera publiée dans le numéro de février 1923 de *La Nouvelle Revue Française*, il est alors question du livre d'Ernst Bertram

Syndicat, 1981, p. 78.

53. Bernard Groethuysen, *Autres Portraits*, Paris : Gallimard, 1995 (Le Professeur Karl Stumpf était l'autre directeur de cette thèse sur *La Sympathie*), p. 8. Voir aussi l'article d'André Berne-Joffroy dans les *Cahiers du Sud*, n° 290, juillet-décembre 1949, p. 11.

54. *Ibid.*, p. 243.

55. *Ibid.*, p. 244. Voir l'article de Tony Bourg / Jean-Claude Muller, « Un ami allemand d'André Gide : Bernard Groethuysen », in *André Gide und Deutschland* (Düsseldorf : Droste Verlag, 1992, p. 185)...

56. André Gide, *Éloges*, Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948, p. 140.

Nietzsche. Versuch einer Mythologie paru en 1921 chez Georg Bondi (Berlin) et surtout d'une définition certaine de l'Allemand. Ce qui avait préoccupé tant Jacques Rivière qu'André Gide à la fin de la première guerre mondiale se trouve ici à nouveau au premier plan de réflexions qui partent de l'idée simple suivant laquelle l'Allemand est « l'homme du devenir ⁵⁷ ». Et Groethuysen de condamner toute tentative pour s'en tenir à une interprétation qui lui paraît non seulement dépassée, mais fondamentalement erronée : « La vie d'un individu et d'une nation ne pouvant se régler d'après une seule des catégories, il faudra que chaque peuple fasse des emprunts chez les autres ⁵⁸ »... Poussant sa logique jusqu'au bout, Groethuysen prend appui sur Nietzsche pour affirmer qu'en fin de compte « l'Allemand doit être plus qu'un Allemand ⁵⁹ ». Ainsi l'idée de complémentarité, déjà présente en 1919 chez Gide, est devenue une pro-vocation dans la bouche de Groethuysen.

Le sujet de toutes ces réflexions ne peut être isolé par rapport au texte de Gide publié dans les *Morceaux choisis* en 1921 et intitulé « Réflexion sur l'Allemagne », repris de *La Nouvelle Revue Française* de juin 1919 et accompagné dans les *Morceaux choisis* de la courte « réponse à une enquête (Influence allemande) ». En fait plusieurs penseurs se penchent sur le même sujet et les divergences se font jour. Heinrich Braun, le 4 mars 1921, avait précisé qu'il ne désirait pas, après en avoir parlé avec « le Docteur Grautoff », voir confier le compte rendu de cette œuvre à Bernard Groethuysen ⁶⁰. Et, le 23 janvier 1922, Otto Grautoff s'adresse à Gide ⁶¹ :

Berlin W. 30, den 23.1.1922
Haberlandstr. 2

Monsieur,

en vous remerciant de votre lettre du 21.1 je suis très surpris que vous n'ayez pas reçu la mienne que j'ai envoyée le 30.XII. 1921 à Auteuil, pour vous remercier des *Morceaux choisis*. Il me faut craindre que cette lettre s'est perdue.

Je vous ai écrit que j'ai traduit une partie de votre éditorial de

57. Bernard Groethuysen, « Lettre d'Allemagne », *La Nouvelle Revue Française*, février 1923, p. 457.

58. *Ibid.*, p. 459.

59. *Ibid.*, p. 468.

60. Claude Foucart, « André Gide et Otto Braun : la vertu de l'héroïsme guerrier », *Galerie*, 13 (1995), n° 2, p. 261.

61. Lettre conservée à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (γ 1187.1, 1 p. 1/2, 225 x 283 mm), et reproduite avec l'autorisation des ayants-droit.

novembre pour le *Literarisches Echo* que votre éditeur reçoit régulièrement comme service de presse, que j'ai écrit un article « Pensées sur André Gide » qui paraîtra au mois de février dans la même revue, enfin que je vais publier au mois de février une étude assez étendue *Zur Psychologie Frankreichs* aux « Preussische Jahrbücher » que je manquerai pas vous faire envoyer. Préparant un livre sur la France contemporaine je serais heureux d'apprendre si vous avez des objections à faire à mes écrits.

Tout cela doit vous dire que j'ai lu et relu votre beau volume. Il m'a rappelé des heures inoubliables quand j'ai lu vos œuvres complètes dans les éditions originales que je ne possède plus. Je ne sais pas si vous savez que depuis 1918 j'ai parlé souvent de vous non pas seulement avec d'estime, mais avec une profonde admiration. J'ai pris la liberté de vous faire dans ma lettre du 30.XII l'objection suivante : il sera bien possible que quelques bibliothèques ainsi que quelques particuliers en Allemagne qui ont encore les moyens vont acheter votre volume. Ils liront d'ailleurs comme moi, page 48/49 et je crains, qu'ils vont être étonnés que cette page a été écrite par le même auteur qui a écrit l'éditorial de novembre.

Diviser l'Allemagne, morceler sa masse énorme dans le sens que vous indiquez, cela veut dire, Monsieur Gide, travailler pour son unité. Et si les Français vont prendre Goethe et Nietzsche, Heine et Schopenhauer, les Allemands de leur côté prendront les Français comme otages qui ont dit du mal de leur pays — et il y en a. Et voilà une nouvelle guerre des intellectuels, que ni vous ni moi désireront. Justement c'est votre éditorial de novembre qui me donne le courage de vous faire en toute franchise cette objection. N'en ayant pas parlé dans mes articles je vous ai adressé une lettre en vous disant en même temps que je vous avez très bien compris l'Allemagne pour plusieurs regards (pp. 57, 179 etc., 50).

Je vous ai demandé de me répondre par lettre ou d'occasion dans cette revue pour me mettre en état de répondre aux Allemands quand il vont se référer à cette phrase (p. 48/49). Si vous ne me répondez pas, il faut me faire quand un de mes compatriotes me montre cette page et me fera des reproches.

Si vous admettez que les relations entre nos deux pays puissent être reprises, il faut soutenir les quelques Allemands qui ont la meilleur volonté de se vouer à cette tâche si importante. La tâche est très difficile parce que les Allemands sont hors d'état de suivre de près la littérature française à cause des prix énormes pour les livres français en Allemagne et les éditeurs français sont assez fer-

més pour faire un service de presse aux quelques auteurs qui s'occupent chez nous de renseigner les Allemands sur la littérature contemporaine de France. Tout de même je fais de mon mieux pour retrouver les routes qui font communiquer les pensées individuelles et nationales.

Quant à la traduction des odes de M. Claudel j'attendrai la réponse que M. Claudel va vous faire communiquer à votre objection.

Dans l'espoir que cette fois ma lettre vous parviendra je vous prie, Monsieur, de croire à mes sentiments très distingués.

Otto Grautoff

Tout commence, dans cette lettre, avec l'article qu'Otto Grautoff a publié dans *Das literarische Echo* du 1^{er} février 1922 et intitulé « Gedanken über André Gide ⁶² ». Mais surtout l'écrivain allemand consacre dans son ouvrage *Zur Psychologie Frankreichs*, publié en 1922, un long passage à André Gide. Le ton adopté est quelque peu étonnant. Tentant de situer Gide sur le plan politique, Otto Grautoff s'attache à démontrer que Gide ne doit pas être rangé parmi les nationalistes français, qu'on ne peut méconnaître sa « pureté éthique » (« Verknennung seiner ethischen Reinheit ⁶³ »), bien qu'il ait été, à son avis, le chef des néo-classiques. Il est évident que cette explication de l'attitude gidienne ne pouvait que provoquer, en 1922, un malaise chez l'écrivain français qui s'efforçait, par un jeu d'équilibre parfait, de garder ses distances tant avec la droite nationaliste qu'avec le groupe *Clarté* que d'ailleurs Otto Grautoff attaquera, dans le même livre, avec virulence en parlant de « rêveurs idéalistes » (« ideal gesinnte Schwarmer ⁶⁴ »), d'une « poignée » (« ein kleines Hauflein ») « de bolcheviques, de communistes, d'extrémistes de gauche ». Le ton agressif d'Otto Grautoff devait gêner Gide. Mais le fait d'ajouter que Gide rejoignait Barrès et Seillière dans leur admiration de Goethe, Schopenhauer ne faisait qu'aggraver le malaise.

C'est alors qu'Otto Grautoff s'en prend directement à l'analyse publiée dans les *Morceaux choisis* sous le titre de « Réflexions sur l'Allemagne » et qualifiée d'« étrange radioscopie de l'Allemagne » (« eine seltsame

62. George Pistorius, *André Gide und Deutschland*, Heidelberg : Carl Winter Universitätsverlag, 1990, p. 299 (l'article paraît dans le cahier 9, pp. 517-22).

63. Otto Grautoff, *Zur Psychologie Frankreichs*, Berlin : Georg Stilke, 1922, p. 23.

64. *Ibid.*, p. 24.

Durchleuchtung Deutschlands⁶⁵ »). Et deux citations semblent avoir choqué le critique allemand. D'une part, il apprécie peu la remarque de Gide sur la « secrète faiblesse » des Allemands qui est « de ne pouvoir nous détester⁶⁶ » et celle sur le fait que « rejeter tout de l'Allemagne », c'est travailler à son unité⁶⁷. Dans sa lettre à Gide du 22 janvier 1922, Otto Grautoff félicite à la fois Gide pour ses remarques sur l'asservissement de l'Allemagne par la Prusse⁶⁸ et il approuve de même l'éloge de Nietzsche⁶⁹. Mais il demande bien à Gide de s'expliquer sur l'idée de « diviser l'Allemagne ».

La réponse de Gide sera brève :

Vous me demandez ce que vous devez répondre à ceux qui s'étonnent ou s'irritent des quelques phrases de mon livre que vous signalez. Mais Monsieur G. — faites comme moi : ne répondez rien. Si je ne m'étais fait une règle de ne jamais me laisser entraîner sur le terrain des explications, il ne me resterait plus un instant pour continuer à écrire. La phrase à laquelle certains risqueraient de s'achopper — si elle n'est pas suffisamment éclairée par le contexte, le sera je l'espère par la suite de nos écrits — et en particulier par ce que vous pourrez lire dans les prochains numéros de *La N.R.F.* qui ne sera pas pour vous déplaire je l'espère⁷⁰.

Le texte de Gide fut-il envoyé, nous n'en savons rien. Mais il est évident que l'écrivain français se refuse à se laisser engager dans une discussion qui risquerait bien de l'amener à prendre position sur un sujet qu'il n'aborde qu'avec beaucoup de prudence. Quant à Otto Grautoff, il reprendra, dans son livre sur *Die Maske und das Gesicht Frankreichs in Denken, Kunst und Dichtung*, les remarques précédentes. Mais il en atténuera la portée en disant que Gide à mieux compris les Allemands que la moyenne des Français et en ajoutant, dans une paraphrase de son premier texte, que Gide possède un « instinct européen » : « Il nous comprend, nous reconnaît et nous saisit lorsqu'il écrit : "La secrète faiblesse de l'Allemagne c'est de ne pas pouvoir nous détester⁷¹" ». » Ainsi s'achève un échange de

65. *Ibid.*, p. 23.

66. André Gide, *Morceaux choisis*, Paris : Gallimard, 1921, p. 50.

67. *Ibid.*, p. 46.

68. *Ibid.*, p. 57.

69. *Ibid.*, p. 179.

70. Texte publié avec l'autorisation des ayants-droit.

71. Otto Grautoff, *Die Maske und das gesicht Frankreichs in Denken, Kunst und Dichtung*, Stuttgart-Gotha : Verlag Friedrich Andreas Perthed A.-G., 1923, p. 103.

vue qui se situe à un moment de l'histoire où Gide prend bien soin, comme l'indique sa correspondance avec Curtius, de ne point s'attirer les foudres de la droite française déjà peu favorable à son attitude vis à vis de l'Allemagne et de ne point se lancer dans une diatribe contre Romain Rolland et ses amis. Les maladresses d'Otto Grautoff provoquent un sentiment de gêne. Et les analyses de Bernard Groethuysen semblent de toute évidence mieux respecter l'attitude de l'écrivain.

André Gide et l'Allemagne

II

Nous publions ici la suite des communications présentées au colloque organisé à Düsseldorf en avril 1991 par le Prof. Raimund Theis. Les cinq premières ont paru dans le n° 112 du *BAAG*, en octobre dernier.

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

Affinités électives
**Le voyage d'André Gide
en Allemagne**
(été 1903)

par

CORNEL MEDER

In memoriam Tony Bourg (1912-1991)

TRÈS tôt, Gide note dans son journal : « Je vois presque à la fois les deux faces de chaque idée et l'émotion toujours chez moi se polarise ¹. » Cette pensée, qui nous servira de référence pour décrire « l'autre face » du voyage qu'il fit à Weimar en 1903, a été formulée par Gide le 12 mai 1892 à Munich.

Nous devons la description d'une des deux faces de ce voyage à Claude Foucart, qui avec beaucoup de compétence et d'une façon très nuancée met l'accent sur la conférence que Gide a tenue lors de son second séjour en Allemagne ². Toutefois, ce voyage est teinté d'autres nuances que Foucart n'évoque pas : l'atmosphère, l'expérience du bonheur de voyager

1. Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard (Pléiade), 1951, p. 31.

2. Claude Foucart, *D'un monde à l'autre. La Correspondance André Gide-Harry Kessler (1903-1933)*, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1985.

en compagnie d'amis dont chacun contribue à sa façon à ancrer ce voyage de façon inoubliable dans le souvenir des participants.

*

Le voyage, comme on le sait, se fait sur invitation du comte Harry Kessler³. Cet homme du monde, né à Paris en 1868⁴, vient tout juste d'atteindre ses 34 ans quand en 1902 il devient directeur du Musée de Weimar⁵. Au lieu de se confiner dans son bureau, il fait, d'une façon qui ne manque pas de surprendre aujourd'hui, la navette entre Berlin, Weimar, Londres et Paris. Dans ces trois hauts lieux de la création, les œuvres de tous les peintres lui sont familières. Un projet qui lui tient à cœur est d'organiser dans « son Weimar » une grande exposition néo-impressionniste. Le 7 décembre 1902 il note dans son journal : « Petit déjeuner chez les Van Rysselberghe. Parlé sur Weimar. Ai réussi à y inviter Gide par l'entremise de Van Rysselberghe⁶. » L'exposition se fait et le vernissage a lieu le 1^{er} août 1903⁷. Le 5 août, Gide y fait une confé-

3. Cela ressort de l'exposé de Foucart, *op. cit.*, p. 40. Une documentation exhaustive s'en trouve également dans le journal non encore publié de Kessler (v. *infra* note 6), comme dans les notes non encore publiées de Maria Van Rysselberghe (v. note 35).

4. Comte Harry Kessler (né le 23 mai 1868 à Paris, décédé le 30 novembre 1937 à Lyon). Dans le contexte qui nous préoccupe, il importe de signaler au sujet de Kessler les ouvrages suivants : *Tagebücher 1918-1937*, éd. par Wolfgang Pfeiffer-Belli, Francfort/Main : Insel, 1961 ; *Gesammelte Schriften*, éd. par Cornelia Blasberg et Gerhard Schuster, Francfort/Main : Fischer, 1988. Indispensables sur Kessler : Gerhard Schuster et Margot Pehle, *Harry Graf Kessler. Tagebuch eines Weltmannes* [Journal d'un homme du monde], Exposition des Archives Littéraires Allemandes au Musée National Schiller, Marbach/Neckar, 1933 ; Hildegard Nabbe, *Mäzenatentum und elitäre Kunst. Harry Graf Kessler als Schlüsselfigur für eine kulturelle Erneuerung um die Jahrhundertwende* [Le mécénat et un art d'élite. Le comte Harry Kessler comme personnage-clé d'un renouveau culturel au tournant du siècle], dans *Deutsche Vierteljahresschrift für Literatur und Geisteswissen*, 1990, pp. 652-79.

5. Au sujet du *Museum der Moderne* de Weimar comme au sujet de l'affectation de Kessler, v. Schuster et Pehle, *op. cit.*, pp. 7 sqq.

6. Cette citation, comme d'autres, provient des journaux manuscrits inédits du comte Harry Kessler, conservés aux Archives Littéraires Allemandes à Marbach/Neckar. Ici, cahier 1902-1904, p. 50.

7. La presse locale ne fit aucun reportage sur le vernissage (communication de Volker Wahl du 25 avril 1991). Le contenu de l'exposition est documenté chez G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 139. Le relevé des objets exposés qui y est publié n'a pas pu être consulté.

rence⁸. À cette période, des personnalités intéressantes se trouvent à Weimar.

D'abord les Van Rysselberghe, Théo, le peintre, son épouse Maria et leur fille Élisabeth. Théo⁹ a 40 ans, Maria, née Monnom¹⁰, est âgée de 37 ans. Marié depuis 14 ans, le couple belge habite Paris, où il est très populaire et où sa maison est fréquentée¹¹ par de nombreux artistes importants de l'époque. Leur fille Élisabeth¹², qui est née à Bruxelles, est dans sa treizième année.

Théo van Rysselberghe est depuis longtemps un peintre connu. Claude Martin écrit de lui : « Il est alors en pleine possession de ses moyens, séduit en 1886-88 par les audaces du néo-impressionnisme, il a concentré ses recherches dans l'application divisionniste au *portrait* et est devenu le *maître incontesté* du genre¹³. » En juin 1899 il fait la connaissance de Gide quand, dans la maison des Vielé-Griffin, devant un cer-

8. Gide, *De l'importance du public. Conférence prononcée à la Cour de Weimar le 5 août 1903*. Le texte a paru en pré-publication dans *L'Ermitage*, octobre 1903, pp. 81-95, puis la même année dans la « Petite Collection de l'Ermitage », 23 pp., et en 1911 dans le recueil *Nouveaux Prétexes*. Une version allemande traduite par Olga Sigall parut en 1930 dans *Die Horen* sous le titre *Über die Bedeutung des Publikums*.

9. Théo Van Rysselberghe, né le 23 novembre 1862 à Gand, décédé le 13 décembre 1926 à Saint-Clair. Quoique Van Rysselberghe soit un artiste de grande renommée, il existe peu de documentation biographique à son sujet. Quant à ses premières années de création, v. l'ouvrage important de Guy Pogu, *Théo Van Rysselberghe, sa vie, premiers éléments*, s.l.n.d. [1963]. V. aussi le catalogue de l'exposition *Rétrospective Théo Van Rysselberghe, 1.7-19.6.1962* (Paul Eckhoud), Musée des Beaux-Arts, Gand ; Robert Hooge, Helke Lauwaert, Jean Block, Adrienne et Luc Fontaines, *Théo Van Rysselberghe, néo-impressionniste*, catalogue de l'exposition organisée par le Musée des Beaux-Arts de Gand, 20.3-16.6.1993, Pandora, Gand, 1993.

10. Maria Van Rysselberghe, née le 9 février 1866 à Bruxelles, décédée le 24 novembre 1959 à Cabris. En dehors des *Cahiers de la petite Dame*, consulter l'ouvrage révélateur : M. Saint-Clair (i.e. Maria van Rysselberghe), *Il y a quarante ans, suivi de Strophes pour un rossignol et de Galerie privée*, Paris : Gallimard, 1968.

11. V. à ce sujet surtout Claude Martin, *La Maturité d'André Gide, de "Pauludes" à "L'Immoraliste" (1895-1902)*, Paris : Klincksieck, 1977, *passim*.

12. Élisabeth Van Rysselberghe, née le 15 octobre 1890 à Bruxelles, décédée le 29 juillet 1980 à Neuilly. Sur elle, « La mort d'Élisabeth Van Rysselberghe », *BAAG* n° 48, oct. 1980, pp. 611-3.

13. Claude Martin, *op. cit.*, p. 385.

cle restreint d'élus, l'écrivain lit des extraits de son *Saül*¹⁴. Et Maria se souvient : « Théo eut tout de suite le désir de dessiner sa tête, et c'est Ghéon, rencontré aussi chez Griffin [...], et qui fréquentait déjà chez nous, qui entraîna Gide à l'atelier¹⁵. »

Dans sa lettre à Gide, Griffin avait appelé Théo « mon bon et intelligent ami Van Rysselberghe¹⁶ » et il avait souligné que le peintre était un de « vos admirateurs », « d'une grande rectitude d'esprit, d'un sens esthétique très sûr » et que sa critique serait « précieuse¹⁷ » pour Gide. Maria se souvient d'une façon très précise de cette première rencontre : « On n'imagine pas séduction plus rare, chacun plus enveloppant¹⁸ ». Et de s'interroger encore après la mort de Gide : « Par quel prodige, dont je reste encore éblouie, sommes-nous devenus amis tout de suite, sautant par-dessus le stade de la relation¹⁹ ? » Gide fait évidemment aussi la connaissance d'Élisabeth : « Elle serre tendrement entre ses bras Mirabelle, sa poupée, qui vient de subir une manière... d'opération chirurgicale. Gide, compatissant, prend Mirabelle... » Et une conversation s'ensuit, le début d'une relation amicale entre la fillette de neuf ans et l'homme âgé de trente ans, « à l'aspect romantique et poète²⁰ ».

Les Van Rysselberghe n'ont aucune peine à convaincre Gide, qui est dans une profonde crise créatrice, qu'il serait pour lui un bienfait d'accepter l'invitation de Kessler et de les accompagner à Weimar. Deux autres personnes font partie du voyage : Marcel Drouin et Aline Mayrisch, un compagnon pour Gide donc et une compagne pour les Van Rysselberghe.

Marcel Drouin²¹, âgé alors de trente-trois ans, marié à Jeanne Ron-

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. André Gide, *Correspondance avec Francis Vielé-Griffin 1891-1931*, éd. Henry de Paysac, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1986, p. 22. La lettre de Vielé-Griffin date de juin 1899.

17. *Ibid.* Passage intégral : « Van Rysselberghe, qui est de vos admirateurs, est d'une rectitude d'esprit, d'un sens esthétique très sûr, et sa critique sera précieuse. » Réponse de Gide : « Croyez que je serai très heureux de connaître votre ami Van Rysselberghe » (*ibid.*). Quelque temps plus tard, le peintre créera la toile célèbre *La Lecture*, où figurent Félix Le Dantec, Émile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Henri-Edmond Cross, Félix Fénéon, André Gide, Henri Ghéon et Maurice Maeterlinck.

18. Maria Van Rysselberghe, « Depuis que vous n'êtes plus », *La Nouvelle Revue Française*, « Hommage à André Gide », nov. 1951, pp. 161-2.

19. *Ibid.*, p. 162.

20. Claude Martin, op. cit., p. 428.

21. Marcel Drouin (1871-1942) avait épousé Jeanne Rondeaux, la belle-

deaux²², sœur de Madeleine, entretient des relations amicales avec Gide qui ne sont pas toujours dépourvues de tensions ; toutefois, l'écrivain considère le professeur comme un « abîme de science », Drouin étant pour lui le spécialiste par excellence de Goethe. Les essais publiés après la mort de l'auteur sous le titre *La Sagesse de Goethe* et préfacés par André Gide viennent de paraître dans *L'Ermitage*²³ et n'ont pas manqué de susciter un vif intérêt. En se faisant accompagner par son beau-frère érudit, qui l'a sans doute aidé lors de la rédaction de sa conférence, Gide s'est adjoint un garant, un expert, pour ainsi dire un « interprète » dans le sens luthérien du terme.

Le cas d'Aline Mayrisch²⁴ est quelque peu différent : née de Saint-Hubert, la jeune Luxembourgeoise âgée de vingt-sept ans est depuis neuf ans l'épouse d'un des hommes les plus ambitieux des milieux industriels. Elle a eu deux enfants²⁵ : son fils aîné ne vécut que deux jours, sa fille Andrée²⁶, qui va être élevée comme un garçon, a deux ans au moment du

sœur d'André Gide (v. note suivante). Son nom de plume était Dominique Arnaud. Son principal ouvrage, *La Sagesse de Goethe*, fut publié à titre posthume. V. note 23.

22. Jeanne Rondeaux (1868-1952) était la sœur de Madeleine Rondeaux (1867-1938), l'épouse d'André Gide et la femme de Marcel Drouin (v. note précédente).

23. Marcel Drouin, *La Sagesse de Goethe*, Paris : Gallimard, 1949. La préface, « Marcel Drouin », a été rédigée par André Gide.

24. Aline Mayrisch (née le 22 août 1874 à Luxembourg, décédée le 20 janvier 1947 à Cabris). Avec son mari Émile Mayrisch (né le 12 novembre 1862 à Eich, décédé le 5 mars 1928 près de Châlons-sur-Marne), elle formait un couple exceptionnel, qui longtemps jouait le rôle de médiateur entre la France et l'Allemagne. Sur le couple et le cercle de Colpach, v. surtout : *Colpach*, Luxembourg : Croix-Rouge Luxembourgeoise, 1978 ; *Les Mayrisch, l'apport et le rayonnement européen d'une famille luxembourgeoise*, Luxembourg : Musée d'Histoire et d'Art, 1981. Depuis plusieurs années, la revue culturelle *Galerie* (Differdange, 1982 sqq.) publie régulièrement les résultats des recherches sur les Mayrisch et Colpach.

25. Le 22 décembre 1899 et le 7 juin 1901. V. note suivante.

26. Andrée Mayrisch (1901-1976). En 1929 elle épousa Pierre Viénot (1897-1944) qui fut longtemps secrétaire du Comité Franco-Allemand d'Information. En 1931, il publia le livre *Incertitudes allemandes* (Paris : Libr. Valois). Député depuis 1932, il fit partie du gouvernement français de 1936 à 1937 et rejoignit le camp de De Gaulle en 1943. Après la guerre, Andrée Mayrisch assumait elle-même des fonctions politiques, représentait les Ardennes à l'Assemblée Générale, fit partie de deux gouvernements et, de 1953 à sa mort, elle était maire

voyage à Weimar. Aline Mayrisch est issue de la haute bourgeoisie, mais a toujours estimé que sa formation était insuffisante. Elle publie néanmoins depuis cinq ans dans le périodique renommé bruxellois *L'Art Moderne* : sur les peintres allemands (Arnold Böcklin, Franz Stuck, Franz Lenbach, Hans Thoma, puis aussi sur Max Klinger, Eberhard von Gebhardt et sur le Salon des Sécessionnistes de 1900), mais aussi sur l'épilogue *Quand les morts se réveillent* de Hendrik Ibsen, sur la politique artistique de Guillaume II, sur *Iphigénie en Tauride* de Goethe, sur le *Mercur* de France et, le 1^{er} février 1903, sur *L'Immoraliste* d'André Gide²⁷.

Mme Mayrisch et Mme Van Rysselberghe se sont rencontrées au domicile du médecin luxembourgeois Auguste Weber²⁸.

L'article d'Aline Mayrisch sur *L'Immoraliste* est signé « M. de Saint-Hubert²⁹ ». Gide, à qui cette contribution plaît beaucoup, écrit à Maria Van Rysselberghe : « Oh ! Très bon ! Très bon ce dernier article — à ce point qu'il m'apaise et calme la démangeaison de ma plume. [...] Qui est ce "M. de Saint-Hubert" ? — Quelqu'un de vos amis sans doute, pour que ce qu'il dit me plaise tant. J'interviewerai Théo sur son compte, car je voudrais qu'il sache que je lui suis reconnaissant d'avoir si bien su me comprendre³⁰. » Le destinataire de la lettre s'empresse de satisfaire la curiosité de l'écrivain en l'informant que « M. de Saint-Hubert » n'est pas

de Rocroi.

27. M. de Saint-Hubert, « Immoraliste et Surhomme », *L'Art Moderne*, 5, 1^{er} février 1903, pp. 33-4. Réimpression dans le BAAG n° 20, oct. 1973, pp. 17-21, et dans *Colpach, op. cit.*, pp. 253-5. Depuis 1898, Aline Mayrisch collaborait au périodique artistique bruxellois et y publiait (jusqu'en 1910) dix-huit contributions. Jusqu'en 1900, elle n'y traitait que des artistes allemands (Böcklin, Stuck, Lenbach, Thoma, Klinger, von Gebhart). V. aussi : Germaine Goetzinger, « Die Münchner Moedrne als Referenzhorizont der jungen Aline Mayrisch », *Galerie*, revue culturelle et pédagogique, Differdange, 1993, n° 1, pp. 31-5 ; Gast Mannes, « Aline Mayrisch und die deutsche Kunstkritik unter besonderer Berücksichtigung von Karl Scheffler », *ibid.*, pp. 26-32 ; Christoph Droege, « Die unsichtbare Autorin. Aline Mayrischs Beiträge in der *Nouvelle Revue Française* », *ibid.*, pp. 63-78.

28. V. *Les Mayrisch, l'apport et le rayonnement européen d'une famille luxembourgeoise, op. cit.*, p. 10.

29. « M. de Saint-Hubert » n'était qu'un des noms de plume d'Aline Mayrisch. Particulièrement connu est celui d'Alain Desportes (A. D.). Pendant une certaine période, cette dissimulation derrière un nom masculin était pour elle d'avantage qu'un jeu (elle avait l'habitude d'appeler sa fille « Mon cher André »).

30. Lettre (non datée ?) d'André Gide à Maria Van Rysselberghe, publié dans *Colpach, op. cit.*, p. 69 (reproduction en fac-similé, p. 70).

un homme, mais son amie Aline Mayrisch de Saint-Hubert, et elle propose d'organiser une rencontre dans les meilleurs délais ³¹. Il n'est guère étonnant que l'on suggère de façon plus ou moins directe à la Luxembourgeoise aisée et large d'esprit de prendre part au voyage à Weimar, prolongé par d'autres excursions. Aline saisit volontiers cette occasion de faire la connaissance de Gide et de visiter les hauts lieux goethéens de Weimar en une compagnie si choisie.

*

À ce jour, il n'est pas possible de faire une chronique sans lacunes de ce voyage, même si le journal de Kessler, que Claude Foucart ne pouvait pas encore connaître, donne des informations supplémentaires ³². On sait que les Van Rysselberghe sont les premiers à arriver à Weimar, quelques jours, sinon quelques semaines avant le vernissage de l'exposition. Théo qui y expose sept toiles ³³ et qui a sans doute de nombreuses charges de coordination à assumer, doit en surveiller les préparatifs. Le directeur Kessler en effet est souvent absent ; à la même époque, Théo doit peindre le portrait de Madame Van de Velde ³⁴. On loge chez les Van de Velde, « dûment équipés pour un séjour à la fois de campagne et de mondanités, très amusés par toutes ces perspectives », « la fameuse poupée Mirabelle » étant naturellement de la partie. Gide, qui est encore à Paris, occupé sans doute à la rédaction de son exposé, et qui s'y ennuie, « comptait sur nous pour lui décrire l'atmosphère de là-bas, le genre et ce qu'elle comportait ³⁵ ».

31. Il ne semble pas y avoir de preuve pour l'affirmation que Gide et Aline Mayrisch se soient déjà rencontrés avant le voyage à Weimar chez les Van Rysselberghe. V. Claude Martin, *op. cit.*, p. 530 ; Tony Bourg, « André Gide und Madame Mayrisch », *Colpach, op. cit.*, p. 71. Toutefois, l'éventualité d'une telle rencontre ne peut pas être exclue.

32. Sur la découverte des journaux longtemps disparus de Kessler, v. Bernhard Zeller, « Aus unbekanntem Tagebüchern Harry Graf Kesslers », *Jahrbuch der Deutschen Schillergesellschaft*, Stuttgart : Alfred Kröner Verlag, 1987, pp. 3-13.

33. V. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 139. V. *supra* note 7.

34. Maria Van de Velde, née Sèthe (1867-1942), a épousé Henry Van de Velde (1863-1957) en 1893. Van de Velde et Van Rysselberghe se connaissent depuis 1884. Une des premières toiles de Van Rysselberghe (1891) représente Maria Sèthe. Van de Velde travaillait à Weimar de 1901 à 1914. (Aucune information précise n'existe sur le travail mentionné ici.) Sur toutes ces relations, v. Henry Van de Velde, *Geschichte meines Lebens*, publié et traduit par Hans Curjel, Munich : Piper Verlag, 1962.

35. Cette citation, comme d'autres, provient du « Cahier III bis » de Maria

Gide arrive le 30 juillet et prend logis chez Kessler : le maître de maison n'est pas encore présent, mais revient le même soir de Berlin, sans que les deux hommes se voient ce jour-là. Leur première rencontre n'a lieu que le lendemain 31 juillet, un vendredi. Kessler note brièvement : « Ai fait la connaissance de Gide, qui est arrivé hier, tôt le matin. Le soir, Gide, les Rysselberghe et Van de Velde chez moi ³⁶. » Drouin et Mme Mayrisch doivent les rejoindre plus tard, mais on ne connaît pas la date exacte de leur arrivée. Il est un fait que le vernissage de l'exposition a lieu le samedi 1^{er} août en leur absence. Cet événement est également relaté de façon très succincte par Kessler : « Vernissage [...] au Musée du Karlsplatz. Le matin, présence de la grande-duchesse héritière. Présentation de Gide. Visite préliminaire. Un succès, ce qui m'étonne ³⁷. » Cette exposition constitue — après l'exposition Max Klinger en juin — un événement extraordinaire. Elle ne réunit pas moins de 85 peintures à l'huile ainsi que des aquarelles des meilleurs représentants de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme ³⁸ : un véritable coup de maître du nouveau directeur du musée. Toutefois, après avoir livré en mars une joute littéraire à Wolfgang von Oettingen en répondant de façon fouillée à son essai « Sur la valeur artistique du néo-impressionnisme ³⁹ », après avoir prouvé avec cette exposition d'une façon brillante la justesse de ses théories, Kessler semble avoir clos le dossier et ne le commente plus. Ce laconisme paraît avoir été un de ses traits caractéristiques.

Et Gide ? Nous ne connaissons aucune réaction de sa plume. En ces jours, il ne note que ce qui peut être interprété comme un remerciement indirect pour l'invitation de Kessler : « Je suis toujours reconnaissant aux

Van Rysselberghe, inédit à cette date et dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale, à Paris. Claude Martin en a fait une version dactylographiée qui nous sert de référence et dont nous publions des extraits avec la permission de Catherine Gide. Ici : p. 79.

36. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 130.

37. *Ibid.*

38. V. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 139.

39. Wolfgang von Oettingen (1859-1943) avait publié son essai « Über den Kunstwert des Neoimpressionismus » dans *Der Tag*, n° 93 du 25 février 1903. La réponse de Kessler parut dans la même publication (n° 119, 12 mars 1903) et quelque temps plus tard comme tiré-à-part. Les deux contributions ont été réimprimées dans le recueil édité par Cornelia Blasberg et Gerhard Schuster *Gesammelte Schriften in drei Bänden*, Francfort/Main : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1988 : v. tome II : *Künstler und Nationen. Aufsätze und Reden 1899-1933* (Von Oettingen, pp. 304-8 ; Kessler, pp. 54-9).

circonstances, lorsqu'elles exigent de moi quelque geste que je n'eusse point fait de moi-même ⁴⁰. »

Les journées entre le vernissage et l'exposé de Gide sont consacrées à la visite des lieux classiques, des excursions dont nous parle Madame Van Rysselberghe ⁴¹. Elles incluent évidemment aussi une rencontre avec Elisabeth Förster-Nietzsche ⁴² qui à cette époque a encore pour beaucoup la renommée sans tache de la curatrice d'un grand héritage spirituel. L'épouse du peintre écrit avec franchise : « Théo peignait, Van de Velde avait de multiples affaires et Kessler était souvent appelé à Berlin. Gide et moi, nous étions les oisifs de la bande, nous passions ensemble tout notre temps ⁴³. » Van de Velde se souvient : « [Gide] était à l'époque élancé, d'une taille supérieure à la moyenne, d'un maintien élégant ; ses membres bien proportionnés dans un costume noir d'une coupe sévère, comme le portent habituellement les pasteurs anglicans. Le bel ovale de sa tête, le regard clair, les joues lisses étaient accentués par une moustache noire, assez longue retombant sur ses lèvres ⁴⁴. » On se promène, on savoure la vie. Gide lit le texte de son exposé à sa compagne : « Il l'essayait sur moi et introduisait de petites allusions au public de choix qui fut celui de Goethe, rectifiait, supprimait là ⁴⁵. » Le texte n'a donc pas encore sa forme définitive et est, sur le moment et selon les circonstances, complété par diverses formulations.

Ces jours heureux ne sont sans doute pas propices à une profonde expérience de Goethe ou de Nietzsche : Gide laisse bien planer son regard partout, apprécie le parc, « ce parc dessiné par Goethe », rend visite à la maison de Madame von Stein, mais ses impressions ressemblent à ce que les autres pèlerins de Weimar ressentent depuis toujours : « Le décor de toute cette belle époque est resté si intact, son intimité la rend si abordable qu'il nous semblait que la grande figure se laissait approcher ⁴⁶. »

Drouin et Madame Mayrisch, sont-ils arrivés avant le 5 août ? On peut le supposer, même s'ils n'étaient pas admis à la conférence de Gide. La liste des invités à la cour était en effet soigneusement triée. Les Van Rysselberghe avaient été invités avant l'arrivée de Gide, avec les Van de Velde. Cette fois-ci, le cercle est quelque peu élargi. De nouveau, le

40. André Gide, *Journal*, *op. cit.*, p. 136 (texte non daté).

41. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, pp. 85-8.

42. *Ibid.*, pp. 81-2. V. les notes 55 et 82.

43. *Ibid.*, p. 85.

44. Henry Van de Velde, *op. cit.*, pp. 229-30.

45. Maria Van Rysselberghe, *op. cit.*, p. 85.

46. *Ibid.*, p. 86.

commentaire de Kessler est des plus succincts : « Dîner avec exposé de Gide chez la grande-duchesse héritière au Belvédère. D'abord le dîner. Petites tables. Moi à la table de la grande-duchesse héritière au Belvédère entre l'ambassadeur de Prusse, Muller, et Gide ; à notre table également Madame Van Rysselberghe, Van de Velde, Madame von Wildenbruch et Isenburg. La conférence dans la salle ronde de style Empire. Quelque 30 personnes. À part nous, encore Seuphor, Wildenbruch, Mademoiselle von Welck etc. Gide lit plutôt lentement, avec une forte accentuation, de sorte qu'il se fait bien comprendre. À ce qu'il paraît, il a eu un grand succès ⁴⁷. » Le lendemain, il écrit à sa sœur : « My dear sweet child, [...] André Gide is staying with me here now and, last night, made a conference at the Erbgroßherzogin's, a very interesting lecture on the part the public ought to play in every vital development of art. Before there was a supper *par petites tables* [...]. It was very *animé* and amusing, and Gide is a very charming, spiritual and intelligent young Frenchman ⁴⁸. »

Quelles ont été les impressions de Gide et de Maria Van Rysselberghe sur le déroulement de la soirée ? De la plume de Gide nous n'avons que cette lettre bizarre, fictive peut-être, qu'il est censé avoir écrite à sa femme ⁴⁹ le jour suivant. Il aurait eu un peu de trac, mais tout se serait bien passé — sans doute parce qu'on n'aurait pas tout compris ; ce n'est que le « passage sur le christianisme » qui aurait causé quelque émoi auprès des dames. Pour le reste, la lettre est anecdotique et fait ressortir un certain soulagement, mais aussi la distance ironique d'un homme qui n'a accordé à tous ces événements qu'une importance restreinte. La même touche se retrouve dans le rapport de la « petite Dame », texte écrit un quart de siècle plus tard, et donc avec une grande distance : « La première chose que la maîtresse de la maison dit à Gide fut : "Est-ce la première fois, Monsieur, que vous venez dans notre ville de Weimar ?" Il répondit par un monosyllabe [...], puis s'embarqua dans une phrase d'un invraisemblable contournement, pour retomber dans la troisième person-

47. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 130.

48. Lettre inédite du comte Kessler à sa sœur Wilma, en date du 6 août 1903 (Archives Littéraires Allemandes, Marbach/Neckar).

49. André Gide, « Lettre à Madeleine », *La NRF*, n° 205, janv. 1970, pp. 72-4. La rédaction de la revue ne publie aucun commentaire explicatif sur la nature de cette lettre. La lettre est aussi suspecte parce que par endroits elle semble être une copie du compte rendu de Mme Van Rysselberghe. Il se peut que le texte, camouflé en lettre fictive, n'ait été conçu que beaucoup plus tard, sans avoir été achevé. Son concept a peut-être fait partie de l'héritage de Gide ou de Mme Van Rysselberghe.

ne, et que je surveillais peu charitablement ⁵⁰. » Et dans la même teneur : « En sortant de table, le grand valet qui se trouvait derrière moi retira si brusquement mon siège, que je roulai sous la table, mais je rebondis avec une telle rapidité que Gide prétendait avoir été le seul à s'en apercevoir ⁵¹. » Et puis la scène dramatique de la veille :

En face de l'entrée, contre les parois arrondies, on avait disposé la chaise du conférencier et, devant elle, un minuscule guéridon éclairé par deux candélabres d'argent et sur lequel était aussi l'inévitable verre d'eau. À quelque distance, un vaste canapé flanqué de fauteuils formait demi-cercle et les dames y prirent place, les Messieurs se tenaient derrière. Pourquoi pensai-je aussitôt à une gravure qui se trouvait chez ma grand-mère : Talma jouant devant un parterre de rois ? Mince, gracieux dans son habit bien taillé, Gide faisait vraiment jolie figure entre ses deux flambeaux, à la fois un peu confus et amusé, il avait une attitude charmante. Il commença de sa belle voix ondoyante. Je crois bien qu'à part Kessler et Van de Velde qui écoutaient légèrement inquiets, cette délicate conférence n'atteignit personne et passa par-dessus son auditoire. J'en excepte encore une jeune demoiselle de compagnie, au visage sensible et intelligent, qui semblait écouter de toute son âme. Gide l'avait remarquée aussi et trouva le moyen d'échanger quelques paroles avec elle. Mais je crois que tout le monde fut sensible à la grâce du discours.

Sitôt que Gide se tut, il y eut de chaleureux applaudissements et une sorte de brouhaha enthousiaste. Madame von Wildenbruch susurrant son admiration en disant : « Es war ja wie Filigran » mais, se tournant sitôt après vers son mari, je l'entendis lui dire d'un ton pincé : « Gar nicht am Platz, gar nicht am Platz ». Après avoir pris conscience de certains souvenirs sacrés dont on nous fit les honneurs : voici le siège, voici le portrait, etc., nous retraversâmes la filière des salons, puis, la grande-duchesse s'étant retirée, nous primes congé ⁵².

Voilà la soirée délicieuse — et l'on ne peut vraiment pas prétendre qu'elle ait été pour un André Gide d'une importance majeure.

*

Les jours suivants, Kessler semble avoir assumé le rôle de guide touristique à Weimar et dans les environs. Entre temps, Aline Mayrisch et Drouin sont arrivés. « Ni l'un ni l'autre ne connaissaient Weimar. Nous refîmes avec eux la tournée classique ⁵³. » L'atmosphère est décontractée : « Comme votre sourire vous trahissait, transparent Bipède, quand vous vous arrêtiez devant une délicieuse ombre chinoise, découpée par Goethe, je crois, du petit Fritz von Stein ! Drouin, spécialiste en Goethe,

50. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 90.

51. *Ibid.*, p. 91.

52. *Ibid.*, pp. 92-3.

53. *Ibid.*, p. 87.

était curieux de tout et rattachait le moindre détail aux grandes lignes de l'Histoire ; tout de suite, du reste, les propos étaient devenus abondants et intéressants ⁵⁴. »

Les amis qui les ont rejoints ne peuvent évidemment pas espérer être invités à la cour, « mais il était aisé et d'un plus grand intérêt de les introduire chez Madame Förster ⁵⁵ » — on aime lui rendre visite, tout en restant vigilant et incorruptible : « Le grand coffre-fort fut ouvert qui contient les manuscrits du maître. Gide y lançait des regards extraordinaires. À tort ou à raison, nous avions l'impression qu'il y avait là des choses brûlantes sur lesquelles on veillait trop jalousement et je revois très bien un jeu de scène qui fut inouï : notre groupe était seul autour de Madame Förster et du jeune baron (von Münchhausen, secrétaire de Mme F.), tous les deux pliés en deux en cherchant des choses dans un énorme tiroir. Quelqu'un fit en riant le simulacre de les y pousser et de refermer le coffre-fort. Quand ils se relevèrent tout congestionnés, nous avons beaucoup de peine à nous bien tenir ⁵⁶. »

Bientôt, après avoir visité tous les sites de Weimar, les amis aimeraient s'évader de la ville et voir les alentours. Gide mentionne la station balnéaire bavaroise Bad Kissingen (où le 7 août il prend quelques notes), il évoque également Oberhof, où il s'est peut-être rendu seul, dans le désir de prendre quelque distance ⁵⁷. Mme Van Rysselberghe parle de « Domburg, si charmant, [de] Iéna, où j'avais une amie, et [de] tant d'autres ⁵⁸ »... On parle même d'un petit voyage et l'on décide de visiter Leipzig, puis Dresde et finalement Berlin.

*

Une excellente dynamique se développe au sein de ce groupe. À Leipzig, elle ne semble toutefois pas encore atteindre son plein développement, peut-être parce que Kessler avec son genre sec prend trop au sérieux son rôle de cicérone. On ne peut que regretter qu'en ces jours il n'ait rien noté dans son journal, mais Maria Van Rysselberghe se souvient : « Du passage à Leipzig, il ne me reste que bien peu de chose. Combien vague est le souvenir de la célèbre Auerbachskeller et de la ville en général, mais je me souviens encore d'une certaine gêne que nous éprouvions devant le *Beethoven* de Klingler, dans une salle du musée, à cause de la présence de Kessler qui essayait, sans grande conviction d'ail-

54. *Ibid.*

55. *Ibid.*, p. 88.

56. *Ibid.*, p.

57. André Gide, *Journal*, op. cit., p. 136.

58. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 95.

leurs, de le faire valoir⁵⁹. »

Kessler doit quitter le groupe et la « petite Dame » est soulagée : « Il me semble que notre libération ne commença qu'après, quand nous partîmes pour Dresde⁶⁰. » Suit alors dans ses notes un passage-clef qui mérite d'être relevé : « Le climat de ce petit voyage est une chose que je ne pourrais pas rendre. Il ne s'y passe rien de bien particulier, nous vîmes fort mal ce que nous regardions. Ce qui fut extraordinaire, c'était nous, notre diapason. Nous nous découvrons, nous le sentions, chacun donnait son maximum ; il s'y ajoutait le plaisir croisé de faire valoir, de faire briller ses amis (Gide à cet égard est prodigieux). Je montrais Gide à Loup, Loup à Gide et lui regardait naïtre notre amitié et nous montrait toutes les deux à ses amis⁶¹. »

Une personne rejoint le groupe, l'orientaliste russe Fjedor Rosenberg⁶², dont Gide avait fait la connaissance en 1895 à Florence. Dans le temps, Rosenberg s'est compté parmi les « sauvages de bonne humeur⁶³ » et Gide l'a qualifié de « l'ami le plus délicat, le plus sûr et le plus fidèle⁶⁴ ».

L'ambiance est excellente, et à Dresde du moins, on parle peu des sites touristiques. Des remarques générales : « Beaux tableaux du musée, monuments en style baroque, grand parc fleuri⁶⁵... », et tout cela n'appar-

59. *Ibid.*, p. 96.

60. *Ibid.*

61. *Ibid.*

62. Fjedor Alewandrowitsch Rosenberg (1867-1934). André Gide avait fait la connaissance du Russe en 1895 à Florence. Depuis lors, une amitié profonde liait les deux hommes. Drouin le connaissait également depuis longtemps. Nous n'avons que peu d'informations sur Rosenberg. Orientaliste, il aurait accompagné Gide lors de ses premiers voyages en Afrique du Nord. Après un séjour de trois ans dans les environs de Marseille, il serait rentré en Russie (v. Claude Martin, dans André Gide—François-Paul Alibert, *Correspondance 1907-1950*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 300).

63. André Gide, *Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard (Pléiade), 1954, p. 79 (inscription du 16 mai 1941). Claude Martin, *op. cit.*, p. 101, cite Gide de façon incorrecte, en créant l'impression que Gide a appelé Rosenberg « ce sauvage de bonne humeur ».

64. André Gide, dans un texte probablement écrit sur Rosenberg, publié en extraits chez Claude Martin, *op. cit.*, pp. 100 et 101. V. l'annotation de Claude Martin (p. 100) : « Bref texte (2 ff.) apparemment écrit par Gide en hommage à Rosenberg au lendemain de sa mort. Nous en avons trouvé la copie dans ses archives, mais n'avons pu savoir s'il a été publié — en France ou en Union Soviétique [...] ».

65. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 97.

rait que comme « un décor où nous causions ⁶⁶ ». Des conversations, donc, interminables : « Quel groupe animé nous faisons ! Que d'anecdotes, que de discussions : à Loup qui avouait n'avoir rien lu de Mallarmé, Gide disait : "Oh, on peut très bien être des nôtres sans connaître Mallarmé ; je ne dirais pas la même chose s'il s'agissait de Dostoïevski ⁶⁷. » (Notá bene : Dostoïevski — et pas Goethe ni Nietzsche). On n'a pas le temps de se vouer à l'art épistolaire ; on a mieux à faire : on se détend, on rigole — on compare « Weimar » à « Gerolstein ⁶⁸ », on s'offre une baignade riche en anecdotes ⁶⁹.

Le 16 août, on est à Berlin. Drouin, le seul à ne pas se comporter toujours de façon appropriée, met tout le monde en émoi : il constate qu'il a égaré le manuscrit de *La Sagesse* de Goethe. « Gide se désolait, répétait : c'est affreux, il n'en a qu'un exemplaire. Drouin avait l'air égaré. Loup, prompt comme l'éclair, connaissant la langue et la ville, poussant Drouin dans une voiture pour aller faire les déclarations et les démarches nécessaires. Ils rentrèrent triomphalement avec le précieux rouleau ⁷⁰. »

À partir de ce moment, Kessler reprend son journal, nous donnant des informations sans lacunes sur les journées passées à Berlin.

Le 18 et le 19 août, on visite le « Alte Museum ». Le 20, c'est le tour de Potsdam, Sanssouci et Wannsee. « Tous sont enthousiastes », écrit Kessler. « Ils ne se seraient pas attendus à quelque chose de pareil. Gide est surtout sensible à l'*ambiance* créée par Frédéric le Grand à Sanssouci ⁷¹. »

Encore et toujours, on prend les repas chez « Kons ». Le 21 août, le chroniqueur note : « À table, toujours des conversations et des discussions animées. En dépit de la fluidité de l'esprit de Gide, on n'en retient rien de concret. Une remarque : la caractéristique de l'âme française serait toujours "quelque chose de sensuel subordonné à l'intelligence" [...]. Des livres que Gide apprécie particulièrement, j'ai retenu en première ligne Claudel, puis de Barrès *Mort de Venise*, Jules Renard ⁷². »

Le même soir, on voit *Asile de nuit* de Gorki, avec Gertrud. Eysoldt, « qui était liée avec Loup ⁷³ ». Le lendemain (22 août), Théo, qui les

66. *Ibid.*

67. *Ibid.*

68. *Ibid.*, p. 98.

69. *Ibid.*, p. 90.

70. *Ibid.*, pp. 98-9.

71. *Ibid.*, pp. 99-100.

72. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 131.

73. *Ibid.*

avait rejoints plus tard, doit rentrer à Weimar. Les autres assistent à une représentation des *Tisserands* de Hauptmann ⁷⁴. Le 23 août, Kessler note dans son journal :

Repas avec Gide et Madame Van Rysselberghe au « Palast Hotel ». Avant le dîner, ils étaient chez moi pour voir le Seurat. Gide amena le sujet sur la religion. Il est d'avis que dans le christianisme pur, non paulinien, réside encore une très grande force potentielle, une « énorme puissance d'anarchie ». Il ne sait pas du tout ce que ça peut encore donner. « Tandis que toutes les autres religions se sont réalisées, celle-ci, après deux mille ans, ne s'est encore jamais réalisée. » Il souligne la différence entre Dostoïevski et Tolstoï, qu'il appelle « grand païen », et il est d'avis que dans *L'Idiot* Dostoïevski a exposé une vision du christianisme authentique. Gide pense qu'il pourrait encore y avoir des guerres de religion. « Ce serait admirable si ces guerres de religion n'avaient pas lieu entre le Positivisme scientifique et le Catholicisme, mais entre le Catholicisme et le Christianisme pur ».

En parlant de la conscience, Gide affirme n'avoir jamais eu des remords pour ce qu'il avait fait, mais très souvent pour ce qu'il n'avait pas fait, d'être, pour quelque raison que ce soit, passé à côté d'une occasion.

Un genre de sensualité quelque peu en dehors du normal, qu'il n'a pas le courage d'assumer, semble percer à travers tout son être. Cela lui confère quelque chose de fragile, presque craintif, qui va de pair avec un intérêt bizarrement éveillé quand on mentionne des assassinats hors du commun. Cette impression de fragilité est encore renforcée par le fait qu'il est extrêmement sensible au froid et aux courants d'air et qu'il ne sort jamais sans manteau ni écharpe. À certains moments, sa nervosité est également très grande. Il parle d'une voix haute en étirant les mots, ce qui donne à ses paroles quelque chose de tendre, d'envoûtant. Des remarques justes, de beaux objets, points de vue, ambiances provoquent chez lui une joie débordante et bruyante, « comme un enfant ». Quand rien ne le touche, il reste longtemps enfermé dans un mutisme morose. Dans les deux humeurs, il a quelque chose d'un enfant gâté, aux réactions sensibles et rapides ⁷⁵.

Le séjour à Berlin touche à sa fin. Kessler ne parle pas du spectacle *Pelléas et Mélisande* que ses amis ont vu, mais Maria Van Rysselberghe le mentionne ⁷⁶. Dans son style inimitable, elle évoque une déclaration que Drouin aurait faite à Aline Mayrisch :

Nous ne savions pas alors qu'il nourrissait pour Loup une admiration amoureuse qui valut à Loup une si belle lettre de déclaration, où il l'appelait « Diane, chasserresse d'idées ! » [...] C'est tout à fait à la fin de notre séjour à Berlin qu'un matin, dans sa chambre, on remit à Loup la missive enflammée de Drouin ; cette lettre un peu ridicule fut égarée tout de suite, par la faute

74. *Ibid.*

75. *Ibid.*, pp. 131-2.

76. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 100.

d'une femme de chambre, ce qui souligne assez le côté avorté de cette tentative sentimentale. Nous étions un peu consternés, mais la plus consternée c'était Loup. Ça nous semblait si intempestif, si peu dans la note de ce petit voyage. Je me revois, comme l'incident avec Gide, un soir de lune dans cette prétentieuse « Siegesallee ». Gide disait : cette désinvolture n'est pas du tout naturelle chez lui ; c'est la lecture de Stendhal qui lui vaut cela, il pense qu'il se doit de faire cela ⁷⁷.

Le 23 août, le jour où Kessler fait le portrait littéraire de Gide, la tournée joyeuse prend fin. « Nous nous séparâmes des autres à Berlin », note Mme Van Rysselberghe, « Gide revient encore à Weimar avec moi, mais ce fut juste pour boucler ses malles ⁷⁸. » Pendant toutes ces semaines, c'est à peine s'il a écrit à ses amis. Nous ne connaissons qu'un petit mot envoyé le 19 août de Berlin à Copeau : « Qu'on est mal à Berlin pour écrire ! Si j'avais eu quelques loisirs, quelle lettre vous auriez reçue ⁷⁹ ! » Peu avant son départ, en faisant ses bagages à Weimar, il écrit d'un ton contrit à Ghéon :

Mon brave cher vieux,

Je pleure de n'avoir pas un instant pour t'écrire — j'ai tant de choses à te raconter... dont de folles... Les premiers jours j'essayais de noter pour toi — cette vie en société ne m'a plus laissé un instant. Il a fallu s'abandonner à vivre, se réservant de ruminer plus tard ⁸⁰.

La « petite Dame » devine que ce message est trop succinct pour Ghéon et elle s'empresse à le compléter de sa plume, d'une teneur plus compréhensible, concrète et joyeuse :

Mon cher Ghéon,

Nous venons de faire un merveilleux voyage (Dresde, Berlin, 10 jours) pendant lequel le « Ah, si Ghéon était ici » fut presque toujours l'expression la

77. *Ibid.*, pp. 97 et 102.

78. *Ibid.*, p. 102.

79. Lettre d'André Gide à Jacques Copeau, 10 août 1903 (publiée dans *Correspondance* André Gide—Jacques Copeau, t. I, décembre 1902-mars 1913, éd. Jean Claude, *Cahiers André Gide* 12 (1987), p. 82). Plus loin : « Je n'ai pas un instant et, de la société qui m'accompagne, je ne puis m'isoler que pour dormir. Depuis les 15 jours que je suis en Allemagne, j'ai dû renoncer à toute espèce de correspondance. Je rentre en Normandie vers la fin du mois. »

80. V. Henri Ghéon—André Gide, *Correspondance*, t. I, 1897-1903, éd. Jean Tipy, Paris : Gallimard, 1976, p. 537. Le 2 septembre 1903, Gide déclare dans une lettre à Jean Schlumberger qui vient d'être publiée : « Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir, je l'ai reçue en voyage, et si je n'y ai pas déjà répondu, c'est que des compagnons très loquaces ne m'ont, trois semaines durant, laissé que bien peu de loisirs. » (Publiée dans *La NRF*, n° 465, oct. 1991, p. 52).

plus forte et la plus spontanée de nos joies — que de belles choses nous vîmes ! Que de joyeux repas ! Que de boissons extraordinaires (et pas dans de grossiers verres d'auberge !) et surtout, surtout que de bonnes causeries. Figurez-vous, tâchez, le sympathique groupe que pouvait former Gide, Drouin, Rosenberg, une de mes amies dont on ne manquera pas de vous parler, et moi-même, voilà pour Dresde. Puis à Berlin, nous retrouvâmes Théo — tout, tout nous fut joie, exaltation, émotion, — je me souviens de telles heures d'entente parfaite où c'est avec les larmes aux yeux que Gide vous évoquait — comment parler bien des nourritures sans vous !

Cette aimable société s'est dispersée ce matin — seuls Gide et moi revenons ensemble — Berlin, Weimar — le soir tombe, nous filons rapidement — nous pensons à vous le cœur gros de ce que personne n'ait trouvé le temps de vous écrire, et vite, vite, je griffonne ceci — comme nous en reparlerons ! Je serai un peu jalouse si je ne suis pas là quand Gide racontera, car que de choses ! Le dîner chez la grande-duchesse, la conférence ! etc. etc. Je voudrais trouver des choses drôles à vous dire, car vous sentez que nous fûmes « gosses à souhait » — mais je suis vraiment trop bousculée. Adieu, cher ami, en toute bonne amitié⁸¹.

La date exacte du départ de Gide n'est pas connue, tout comme on ne sait pas quand il a rédigé ses notes sur Weimar. On ne sait pas non plus si l'épisode chez Madame Förster⁸² correspond à la réalité ou non. Il est pourtant certain que Gide est déjà parti le soir du 25 août⁸³ quand à Weimar Hugo von Hoffmannsthal rend visite à Kessler, également de retour de Berlin. Gide est parti en dépit des efforts soutenus entrepris par le maître de maison d'organiser une rencontre entre les deux écrivains⁸⁴.

81. V. Henri Ghéon—André Gide, *op. cit.*, p. 538.

82. André Gide, *Journal*, *op. cit.*, p. 137.

83. Hofmannsthal arrive encore au cours du 25 août 1903. V. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 133 : « Parti pour Weimar. Le soir, arrivée de Nostitz ; plus tard Hofmannsthal. »

84. V. Hugo von Hofmannsthal—Comte Harry Kessler, *Briefwechsel 1898-1929*, éd. Hilde Burger, Francfort : Insel, 1969. Dans sa lettre du 3 août 1903, Kessler écrit : « Si vous croyez pouvoir arriver dans la deuxième moitié du mois d'août, je vous prie de me le faire savoir par télégramme mercredi prochain, comme le soir, je suis invité chez la grande-duchesse héritière à une conférence d'André Gide qui est actuellement chez moi. Je peux alors annoncer votre arrivée et peut-être fixer une date plus ou moins définitive. » (*Op. cit.*, p. 50). Le 11 août, il écrit : « Je vous attends donc pour le 26. Je ne sais pas si Gide a l'intention de rester aussi longtemps. Je suis sûr que la perspective de faire votre connaissance le motiverait de rester. » (*Op. cit.*, p. 52). Gide et Hofmannsthal se voient pour la première fois à Paris en mai 1905. V. à ce sujet Claude Foucart, « André Gide et Hugo von Hofmannsthal ou la Rencontre d'un grand enfant », *BAAAG* n° 43, juillet 1979, pp. 3-18.

Les Van Rysselberghe rencontrent Hofmannsthal⁸⁵ et restent à Weimar jusqu'à la mi-septembre. Le soir du 2 septembre, Madame Maria se trouve à Eisenach en compagnie des Van de Velde ; Kessler note une longue conversation qu'il a le jour même avec Théo qui lui parle du temps passé à Knokke et de ses premiers contacts avec Verhaeren⁸⁶.

*

Maria Van Rysselberghe clôt ses notes avec la remarque suivante :

J'aurai bien mal parlé de tout cela qui nous a laissé de si bons souvenirs ; il aurait fallu pouvoir rapporter les conversations, tant de saillies, de propos hardis ; chacun de nous entrouvrirait pour les autres des mondes qui ne s'étaient pas encore mêlés et cette atmosphère grisante du voyage favorisait un jaillissement, une liberté impossibles à rendre⁸⁷.

Le voyage a donc été un succès, aussi si l'on en considère l'« autre face » (pour revenir à l'introduction). Le petit trac à la cour et quelques signes de fatigue mis à part, tout fut donc parfait et nullement « sans lendemain »... Comme la « petite Dame » le paraphrase, quelque chose d'essentiel devait pouvoir en émaner, « ces mondes allaient se mêler... ».

Ce mélange des mondes n'aura pas lieu en Allemagne, même si Kessler, Gide et Loup se revoient occasionnellement à Berlin, mais dans la métropole parisienne et dans la maison des Mayrisch à Colpach.

Mme Van Rysselberghe et Mme Mayrisch développeront une relation amicale intime et chaleureuse. La Luxembourgeoise incitera son amie belge à coucher les fameuses notes sur Gide dans ses cahiers qui entreront dans l'histoire sous le titre de *Cahiers de la petite Dame*⁸⁸. Aline Mayrisch commentera aussi *La Porte étroite* dans *L'Art Moderne*⁸⁹ et publiera

85. V. Comte Harry Kessler, *Tagebuch*, cahier 1902-1904, p. 133 : « Petit déjeuner des Vandevelde et Rysselberghe avec Hofmannsthal chez moi » (note du 26 août 1903).

86. V. *Ibid.*, pp. 139-41.

87. Maria Van Rysselberghe, *Cahier III bis*, p. 102.

88. *Les Cahiers de la petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, vol. I (1918-1929), 1973 ; vol. II (1929-1937), 1974 ; vol. III (1937-1945), 1975 ; vol. IV (1945-1951), 1977. Cette édition est relativement complète, mais ne contient pas le *Cahier III bis*, inédit à ce jour (v. note 35). Une édition allemande de deux volumes, dans une traduction de Hanns Grössel, a été publiée en 1984 par la Nymphenburger Verlagsanstalt, Munich (une édition de poche a paru en 1989 dans le Deutsche Taschenbuchverlag, Munich).

89. V. « À propos de *La Porte étroite* », *L'Art Moderne*, n° 42, 17 oct. 1909, pp. 327-8. L'article est signé « L. St-H. » (i.e. Loup de Saint-Hubert). Réimpression dans le *BAAG* n° 45, janv. 1980, pp. 91-3.

ra dans *La NRF* plusieurs articles sur les auteurs allemands⁹⁰. Elle y relatera surtout les rencontres Gide-Curtius et Gide-Rathenau à Colpach⁹¹. Gide séjournera plusieurs fois à Luxembourg⁹² et fera sans aucune hésitation appel à l'hospitalité d'une femme dont l'occupation préférée est de se mettre au service de ceux qui aiment vivre comme elle-même voudrait pouvoir vivre.

C'est ainsi qu'après la première guerre mondiale, elle sert de médiatrice entre Gide et Rivière qui, dans son livre *L'Allemand*, prend une position décidée que Gide ne peut partager⁹³. Elle réussit même à gagner Gide et Rivière pour les buts politiques de son mari, qui œuvre avec énergie pour un rapprochement des deux ennemis jurés que sont la France et l'Allemagne⁹⁴. Après la mort d'Émile Mayrisch (1928), elle construit une maison⁹⁵ à Cabris dans le sud de la France, où la « petite Dame »

90. Entre 1910 et 1921, Aline Mayrisch a publié sept contributions dans *La NRF*. Parmi les sujets allemands figurent : « Rilke und sein Malte Laurids Brigge », « Deutschland im Jahre 1919, die deutsche Kunstkritik », « E. R. Curtius und seine Wegbereiter », « Der Fall Otto Braun ». À ce sujet, v. *Galerie, revue culturelle et pédagogique*, Differdange : dans le n° 2 de 1987, indication précise des références ; dans le n° 1 de 1988, les quatre contributions qui avaient été publiées après la première guerre mondiale ont été réimprimées.

91. La rencontre entre Gide et Rathenau eut lieu en septembre 1920 (v. Tony Bourg, « André Gide et Madame Mayrisch », *Colpach, op. cit.*, pp. 84-5). Curtius et Gide séjournaient ensemble à Colpach en juin 1921 (v. Tony Bourg, *ibid.*, p. 86).

92. Nous savons qu'André Gide a séjourné à huit reprises au Luxembourg. En janvier, avril et en été 1919, ainsi qu'en janvier 1920 à Dudelange, où les Mayrisch avaient déménagé leur premier domicile. Quand ses amis avaient déménagé à Colpach, Gide y passait l'automne de l'année 1920. Il y séjournait également en juin et en août 1921, en été 1922 et une dernière fois en 1929 (v. Tony Bourg, *op. cit.*, pp. 66-100).

93. André Gide, « Lettre ouverte à Jacques Rivière », *La NRF*, n° 69, juin 1919, pp. 121-5. Le texte a été inclus dans le recueil *Incidences* édité en 1917 par la NRF.

94. À ce sujet, v. surtout Ekkehard Blattmann, « Colpach », *Heinrich Mann und Paul Desjardins*, Francfort/Main, Berne, New York : Peter Lang, 1985, pp. 129-44.

95. En ce qui concerne cette maison appelée « La Messugière », v. Charles Vildrac, « La Messugière », *Colpach, op. cit.*, pp. 236-8. V ; aussi Léon Loschetter, « La Messugière, un foyer intellectuel luxembourgeois », *Nos Cahiers*, Luxembourg, n° 3, 1992, pp. 61-75. Après la mort d'Aline Mayrisch (1947) et jusqu'au décès de sa fille Andrée Viénot (1977), cette demeure était un refuge pour de nombreux intellectuels. Aujourd'hui, elle n'est plus propriété de la

aura également une résidence estivale ⁹⁶. Gide y séjourne à de multiples reprises. Ainsi, quand pendant les premiers mois de la guerre, Paris est devenu trop dangereux pour lui, il se retire à Cabris ⁹⁷, avant de se réfugier en Afrique du Nord. Quand, après une agonie interminable, Mme Mayrisch meurt en 1947, il n'assiste pas aux funérailles, comme il « hait ⁹⁸ » ce genre de manifestations, tandis que la « petite Dame », âgée de 81 ans, s'incline à Colpach devant la dépouille de sa chère amie ⁹⁹.

Et les autres ? Théo par exemple, et sa fille Élisabeth ?

Il semble que la relation entre sa femme et son amie luxembourgeoise eût paru suspecte au peintre dépourvu d'une certaine tolérance morale. Il se peut qu'il y ait même été franchement hostile. Au début des années vingt, quand les deux femmes approuvent le désir d'Élisabeth d'avoir un enfant hors mariage et quand elles sont convaincues que personne d'autre qu'André Gide ne pouvait en être le père, la compréhension de Théo atteint ses limites et un conflit ouvert éclate ¹⁰⁰. Il se retire et meurt en 1926 quand Catherine Gide a tout juste trois ans ¹⁰¹.

Et Rosenberg, le Russe ? L'auteur français le voit souvent et avec

famille.

96. Cette maison, « Les Audides », située à proximité de « La Messuguière », est aujourd'hui habitée par Catherine Gide.

97. De l'été 1940 à l'été 1942, quand il partit pour Tunis, André Gide a logé dans la maison des Mayrisch à Cabris et dans des hôtels à Nice.

98. Le 16 janvier, Gide quitte le lit de mort d'Aline Mayrisch à Cabris et se rend à Genève « pour avoir plus de paix » (Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, vol. IV, p. 54). Aline Mayrisch meurt le 19 et est incinérée à Paris (date inconnue). Les funérailles ont lieu à Colpach le 1^{er} février. Le 2 février, Maria Van Rysselberghe retrouve son domicile parisien, rejointe trois jours plus tard par Gide « heureux de rentrer » (*ibid.*, p. 56).

99. « Colpach où s'étaient réunis des amis intimes, et le matin du 1^{er} février nous escortions ses cendres à travers le parc glacé et on les déposait dans la grande tombe solitaire du patron. Cela ne manquait pas de grandeur. » Dans le livre d'hôtes de Colpach figurent sous la date du 1^{er} février 1947 les signatures de 12 « intimes », qui ne peuvent pas tous être identifiés : Maria Van Rysselberghe, Élisabeth Herbart-Van Rysselberghe, Antoinette Cerutti Morin-Pons, Jean Lambert, (?) Viénot, Gilles Viénot, Michka Lvoff, Alix Guillain, (?), Andrée Viénot-Mayrisch, (?), Ethel Whitehorn.

100. Il existe de nombreuses traces de ce conflit et de la rancune tenace de Théo, mais aucune description cohérente de cette affaire ne nous est connue. V., avec des réserves, le chapitre « Paternité » dans Éric Deschodt, *Gide, le contemporain capital*, Paris : Perrin, 1991, pp. 181-99.

101. Catherine Gide naquit le 18 avril 1923 à Annecy.

plaisir, et quand en 1921 il en reçoit un signe de vie, la « petite Dame » écrit : « Le voilà tout distrait, tout attendri par une carte qu'il reçoit de Rosenberg qui est en Russie et qu'il croyait mort ; ses dernières nouvelles dataient d'avant la Révolution ¹⁰². » Rosenberg revient et sous la date du 18 septembre 1927, on peut lire dans les *Cahiers* : « Je dîne avec lui et mon ami Rosenberg que je n'ai plus revu depuis tant d'années ! Je suis très émue de le revoir et de retrouver en face de lui cette confiance et cette entière sympathie dont je gardais un si fidèle souvenir. Nous évoquons tant de choses lointaines qui ont en nous ce halo des commencements ¹⁰³... Le 2 mai 1933 : « Il entre chez moi tout bouleversé : il vient de recevoir de son ami Rosenberg qui est à l'hôpital à Léninegrad une lettre à la fois pathétique et un peu incohérente, comme de quelqu'un qui a la fièvre, à la fois une demande urgente de secours et aussi comme un adieu suprême. » Et, enfin, le 7 juillet 1934, très brièvement : « Il reçoit un télégramme lui annonçant la mort de son ami Rosenberg ¹⁰⁴. »

Et Marcel Drouin ? Entre lui et Gide, des tensions croissantes, des réconciliations régulières. Gide apprécie en lui cet esprit encyclopédique, qui lui prodigue souvent d'excellents conseils ; toutefois, il ne peut (ou ne veut) pas comprendre que Drouin est au fond un esprit stérile qui se comporte souvent comme un éléphant dans un magasin de porcelaine : la « petite Dame » ne l'aime guère, et elle prend un certain plaisir à noter les reproches que Gide lui adresse ¹⁰⁵. Toutefois, elle concède à plusieurs reprises que Drouin est un bon expert et qu'il sait être un excellent ami ¹⁰⁶. Et quand, le 20 juillet 1943, elle apprend la mort de Drouin, elle écrit avec une certaine tendresse : « Nous pensons [...] que cette mort impressionnera beaucoup Gide ; il me semble qu'entre Drouin et lui, tout n'était pas dit : leur si vieille amitié aurait sans doute retrouvé un mode plus apaisé ¹⁰⁷. »

102. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, vol. I, p. 92 (note du 9 août 1921).

103. *Ibid.*, p. 335.

104. *Ibid.*, vol. II, pp. 302 et 390.

105. Particulièrement franc, par exemple : « Nous avons Drouin à déjeuner, ce fut bien morne, il ne vaut que dans le domaine de l'intelligence, du raisonnement ; dans celui de la vie il est assommant, voire grotesque. Beaucoup de déchet dans sa présence, et nulle saveur. » (*Ibid.*, vol. III, p. 115, note du 15 novembre 1938).

106. À titre d'exemple : « il parle aussi de Fourier et de Saint-Simon dont Drouin, dit-il, un jour à Cuverville [...] lui avait magistralement parlé. » (*Ibid.*, vol. II, p. 526).

107. *Ibid.*, vol. III, p. 311.

Kessler, enfin ! Sa période weimaroise sera de courte durée. La « médiocrité menacée noue ses intrigues ¹⁰⁸ » et les machinations contre Kessler sont si infâmes qu'au milieu de l'année 1906, il jette l'éponge ¹⁰⁹. Il aura tiré quelque satisfaction du fait que Gide lui avait dédié son exposé de Weimar ¹¹⁰, et qu'il pouvait toujours compter sur l'appui de Gide quand il s'agissait de défendre sa lutte pour l'acceptation de l'art moderne ou la sauvegarde de l'héritage de Nietzsche ¹¹¹. Ils échangent une correspondance régulière et se revoient à plusieurs reprises : en 1928 à Paris et en 1932 à Berlin. Toutefois, l'harmonie entre ces deux caractères fondamentalement différents ne semble pas avoir dépassé un certain degré de politesse et d'intérêt. À partir de 1933, Kessler vit à Paris comme émigré ¹¹² et Gide lit son livre sur Rathenau qu'il trouve « ma foi fort bon ¹¹³ ». Le 15 juillet 1933, Mme Van Rysselberghe note : « Kessler fit tous les frais de la conversation ; non seulement il avait beaucoup de nouvelles d'Allemagne, mais il était en verve et plein d'histoires anciennes fort drôles. Il paraît qu'il écrit ses Mémoires ; certes, ils seront copieux et intéressants ; il a vraiment connu tout le monde et dans tous les mondes, et depuis son livre sur Rathenau on a le sentiment qu'il sait regarder ¹¹⁴. » Le 2 décembre 1937, on apprend son décès. « Il est mort à Lyon, on le ramène à Paris où il sera enterré le 7 ; service au temple protestant de la rue Cortembert. J'insiste pour que Gide y aille. Il me

108. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 132.

109. Au sujet des intrigues qui ont provoqué la « chute » de Kessler, v. Bodenhausen—Kessler, *Ein Briefwechsel 1984-1918*, éd. Hans Ulrich Simon, Marbach/Neckar, 1978, p. 176. Le 13 juillet 1906, Kessler écrit à Alfred Walter Heymel : « En ce qui me concerne, je suis heureux d'avoir échappé à cette mare de frustration ; depuis trois ans, j'étais intérieurement complètement paralysé à cause de ces geignements permanents. Je *resterai* évidemment à Weimar et je ne crois pas que la dissolution de mes relations officielles avec la cour ait quelque influence que ce soit sur le cercle que nous y avons formé. Au contraire, on n'a plus à prendre des égards embarrassants envers tout un tas de gens ennuyeux. » Reproduit dans G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, p. 198.

110. La dédicace est la suivante : « Au Comte Harry de Kessler ».

111. V. G. Schuster et M. Pehle, *op. cit.*, pp. 101 et 205. Dans le *Nietzsch e-Archiv*, il y a une correspondance inconnue à cette date entre André Gide et Elisabeth Förster-Nietzsche, dont Volker Wahl nous a informé le 2 janvier 1991 (3 lettres de Gide à El. Förster et trois lettres de celle-ci à Gide). Cette correspondance sera publiée ultérieurement.

112. Kessler quitte l'Allemagne le 8 mars 1933.

113. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite-Dame*, vol. II, p. 288 (note du 4 mars 1933).

114. *Ibid.*, p. 320.

répond : "Je n'assiste jamais aux enterrements". Mais je pense qu'en sa qualité d'étranger qui a tant fait pour les artistes de France, Kessler a le droit à une exception. Il cède [...] à mes raisons ¹¹⁵. »

*

Gide à Weimar : quelle pérégrination ! L'« autre face » s'est révélée être un vaste domaine dont n'a pas fini de découvrir tous les aspects.

Des écrivains en voyage sont aussi des êtres humains également après leurs voyages. Leur esprit n'est pas exclusivement tourné vers les sujets d'une grande élévation. Souvent ils vivent des affinités électives avant de les reconnaître comme telles.

(Traduit par Simone BECK.)

115. *Ibid.*, vol. III, p. 58. Le 7 décembre elle note (*ibid.*, p. 59) : « Ce matin, obsèques de Kessler. Schifffrin vient nous prendre ; à l'arrivée nous rencontrons Drouin et faisons groupe avec lui. Musique exquise, discrète, le *Requiem* de Mozart, croyons-nous. Le pasteur fait un discours intelligent, très approprié, mais sans chaleur, trop orateur. Reconnu Jacques-Émile Blanche, combien vieilli, Julien Green, Lichtenberger, en somme aucun de ceux que je m'attendais à voir : ni Maillol, ni Van de Velde, aucun peintre de cette époque. Jean [Schlumberger] est absent, il serait certainement venu. Que de souvenirs tourment en moi. » Où est Aline Mayrisch ce jour-là ?

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE

Colloque de Düsseldorf (1991)

André Gide et Stefan George

par

BERNARD BÖSCHENSTEIN

LA seule rencontre qui ait eu lieu entre Gide et George nous est attestée par le Journal de Gide, le 7 avril 1908¹. Je ne m'y arrêterai pas longtemps. Le médiateur qui organisa cette invitation, Albert Mockel, était depuis longtemps un ami des deux poètes². Les autres invités furent Albert Saint-Paul, qui avait amené George en 1889 chez Mallarmé³, et un jeune homme nommé Olivier qui n'était autre qu'Ernst Morwitz, un ami de George âgé alors de vingt-et-un ans, le futur commentateur de l'ensemble de l'œuvre⁴. Gide, fasciné par la tête du

1. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1951, p. 265.

2. Albert Mockel décrit la rencontre des deux poètes dans son appartement. Cf. « Quelques souvenirs sur Stefan George », *Revue d'Allemagne*, n^{os} 13-14 (novembre-décembre 1928), pp. 395 sqq. Il cite aussi la lettre qu'André Gide publia le 13 juillet 1928 (à l'occasion du 60^e anniversaire de George) dans la *Literarische Welt*. Cette lettre est reprise dans le même numéro de la *Revue d'Allemagne*, p. 406.

3. George a dédié son recueil *Algabal* (Paris, 1892) à Albert Saint-Paul : « dem dichter und dem freund in langen erlebnissen und geniessendem künstlerum ». Ce dernier a publié ses souvenirs de cette période parisienne de George, de 1889 à 1892, dans le même numéro de la revue (« Stefan George et le Symbolisme français », pp. 397-405).

4. Ernst Morwitz n'a pas laissé de témoignage de cette rencontre, mais il a rendu compte de la visite de George chez Rodin lors du même séjour parisien, dans un poème intitulé *Der Abend von Meudon*. La position esthétique de George, opposée à celle de Rodin, y est fixée (*Blätter für die Kunst*, vol. 11 et 12,

poète, se contenta de décrire presque exclusivement ses traits et son habillement. Je ne m'attarderai pas non plus au jugement négatif émis par George sur Gide, dans une lettre adressée à Gundolf, le 26 octobre 1916, dans laquelle George se plaint de ce que Gundolf lui avait recommandé le recueil d'essais d'Ernst Robert Curtius, *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*. Gide n'était pour George qu'un épigone d'Oscar Wilde⁵. Même une remarque de George sur le *Prométhée mal enchaîné*, adressée à Edith Landmann au printemps 1927, ne retiendra pas mon attention⁶. Que la tentative de Charles du Bos de réunir George et Gide à Pontigny, en 1924, n'eût aucun succès, on pouvait s'y attendre. La lettre de Du Bos à George du 28 mai 1924 est conservée aux Archives George à Stuttgart. Elle atteste l'admiration de Gide pour l'œuvre de George⁷.

Mon projet est tout autre : ce qui m'intéresse, ce sont d'abord des éléments thématiques de première importance qui appartiennent aussi bien aux *Nourritures terrestres* de Gide qu'aux recueils de la maturité de George, du *Teppich des Lebens* aux derniers volumes. Ensuite je me tournerai aussi vers la thématique, commune aux deux auteurs, des rapports entre Saül et David, dans le poème *König und Harfner* de George et le drame *Saül* de Gide⁸.

Berlin, 1919, pp. 281-4 [reprint Düsseldorf-Munich, 1967]).

5. Stefan George — Friedrich Gundolf, *Correspondance*, éd. Robert Boehringer, avec le concours de Georg-Peter Landmann, Munich et Düsseldorf, 1952, pp. 286-8. George reprochait à Curtius de surestimer les auteurs français contemporains présentés dans cet ouvrage.

6. Edith Landmann, *Gespräche mit Stefan George*, Düsseldorf et Munich, 1953, p. 171.

7. Cette lettre dactylographiée, qui se trouve aux Archives George, Württembergische Landesbibliothek, Stuttgart, mentionne, parmi les invités prévus, Valéry, Yeats, Rilke, Bergson, Gundolf. Du Bos se réclame de sa rencontre avec George à Berlin, il y a 19 ans. Cf. Robert Boehringer, *Mein Bild von Stefan George*, Düsseldorf et Munich, 1967 (2^e éd.), pp. 301 sqq. Je remercie Mme Ute Oelmann, la responsable des Archives George, de m'avoir communiqué cette lettre.

8. Une comparaison entre les deux auteurs contemporains George et Gide a parfois déjà été esquissée, mais seulement en passant, par exemple par E. M. Forster, « Humanist and Authoritarian », *The Listener*, 30, 763 (26 août 1943), pp. 242 sqq. Que ces quelques tentatives restreintes fassent parfois une place exceptionnelle aux *Nourritures terrestres* n'est pas surprenant, surtout lors de la parution de la traduction en allemand de cette œuvre par Hans Prinzhorn que Gide a lui-même supervisée et remaniée (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, Berlin et Leipzig, 1930). Claude David s'efforce de jeter quelques ponts entre *Les Nour-*

Les deux poètes abandonnent ce qu'ils éprouvent comme un héritage négatif, la préciosité des symbolistes tardifs, la lassitude d'une génération d'artistes morbides. (Tous les deux faisaient partie, dans les mêmes années — George en 1889 et, moins fréquemment, entre 1890 et 1892, et Gide à partir de 1891 — du cercle de Mallarmé et de ses disciples⁹.) *Les Nourritures terrestres* représentent un tournant, la proclamation d'un nouvel évangile. Un changement comparable à cette césure dans l'évolution de l'œuvre de Gide apparaît dans le prélude au *Teppich des Lebens*, dans la visite de l'ange nu porteur d'un message que résume la devise : « das schöne leben¹⁰ ». Dans les deux œuvres, on s'adresse souvent à un *tu* qu'il s'agit de convaincre de nouvelles valeurs, d'un nouveau dieu, d'une nouvelle forme de l'amour. Il faut rompre avec la religion traditionnelle, avec les conceptions surannées de « sünde oder sitte¹¹ », avec les habitudes d'une vie familiale. La rupture avec la vie menée jusqu'ici est annoncée avec une grande force de suggestion érotique. Le locuteur s'adresse à son lecteur aimé sur un ton évangéliste et pédagogique.

Quelque importantes que soient les différences dans la formulation de cette thématique, les particularités communes aux deux poètes sont frappantes, comme d'ailleurs la coïncidence de la chronologie : 1894-1897 pour *Les Nourritures terrestres*, 1896-1898 pour *Der Teppich des Lebens*.

ritures terrestres et *Das Jahr der Seele*, qui ont paru en même temps, Stefan George. *Son œuvre poétique*, Lyon et Paris, 1952, pp. 147 sqq. La relation thématique entre *Les Nourritures terrestres* et *Der Teppich des Lebens* n'est en revanche jamais discutée par lui. La seule étude détaillée qui confronte les deux poètes ne s'attarde jamais aux relations que les œuvres poétiques respectives entretiennent entre elles. Elle se contente de caractérisations générales bien connues qui ne visent que l'opposition : Anton Vloemans, « Beeld en tegenbeeld. George en Gide », *Nieuw vlaams tijdschrift*, 23 (1970), pp. 684-708. Je remercie Mme Lore Frank, des Archives George, et M. le Professeur George Pistorius, l'auteur de la bibliographie internationale *André Gide und Deutschland*, Heidelberg, 1990, de m'avoir fait connaître cette étude. Dans la bibliographie commentée de Pistorius, un bref chapitre donne des renseignements exhaustifs sur la recherche très limitée qui s'est occupée à comparer les deux auteurs et à souligner bien plus leur opposition que leur parenté.

9. Sur les séjours parisiens de George, cf. H.-J. Seekamp, R. Ockenden, M. Keilson Stefan George, *Leben und Werk. Eine Zeittafel*, Amsterdam, 1972 (index des lieux p. 397).

10. Stefan George, *Werke*, éd. en 2 vol., Munich et Düsseldorf, 1958, I, p. 172. Je citerai désormais George selon cette édition, en me limitant à l'indication des pages concernées. Il s'agira exclusivement du vol. I.

11. George, 176.

La comparaison s'impose.

Gide introduit son œuvre en se référant, dans une phrase absolue et paradoxale, à la présence totale et exclusive de Dieu : « Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout ¹². » Cette consigne se combine avec le programme d'une éducation *ex negativo* qui fait suite à une « désinstruction ¹³ », une délivrance de tout le fatras d'une science qui n'est que scolaire. Le but de cet effort est de s'approcher de la source qui n'est autre que la *vie*, comme dans le poème inaugural de George. Et la vie est menée de façon à conduire le disciple vers la lumière qui lui est propre. Elle est visible à travers le regard qui rehausse les choses. Ce regard est fondé sur l'ardeur du don de soi qui va jusqu'à l'annihilation de soi-même. L'âme ardente ainsi élue devient pour le locuteur le lieu d'une entente exclusive et secrète qui se transforme en engagement amoureux. L'aimé se situe, par sa ferveur, au-dessus des autres. Désormais il ne pourra plus vivre ni avec les sages ni avec sa famille. Son mentor méprise la faiblesse ; il s'agit de se mettre au service de la plus grande énergie vitale, d'élever ses désirs puissants en approchant la divinité de manière aimante, ce qui s'accomplit dans un instant suprême. Que ses actes ne manquent jamais de jouissance sensuelle ! Le péché a quitté la conscience de celui qui parle. Un nouvel être s'éveille en lui (selon le récit que Ménalque, une autre voix représentative, fait de sa vie). Un enfant partage la vie de ce dernier qui quitte tout pour lui. Et il savoure avec véhémence son orgueil. Que le locuteur témoigne de lui-même, qu'il s'adresse à Nathanaël, son disciple préféré, qu'il laisse Ménalque évoquer sa vie à sa place, la doctrine de la vie et de l'amour est toujours convergente et annonce chaque fois l'évangile de la ferveur et du désir, d'entente avec l'exigence religieuse d'un choix qui se substitue à des valeurs et des promesses plus anciennes.

Tous ces traits se trouvent avant tout dans le recueil *Der Teppich des Lebens* ainsi que dans *Der siebente Ring* de Stefan George.

Dans le prélude qui précède le *Teppich des Lebens*, l'ange s'adresse au néophyte :

[...]seit du mir eigen bleibst
Und nur durch mich der gluten kelch empfängst
Der dich berauschen wird solang du leibst ¹⁴.

12. André Gide, *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1958, p. 154. Pour *Les Nourritures terrestres*, je me contenterai désormais d'indiquer les pages de cette édition.

13. Gide, 154.

14. George, 175.

Le même cycle contient un dialogue :

Du sprichst mir nie von sünde oder sitte.
 > Ihr meine schüler, sprossen von geblüt,
 Erkennt und kürt das edle unbemüht.
 Auch heimlich bin ich richte eurer tritte.
 So lieb ich dich: wie früher lehren spruch
 Als märchen ehrend du in mittäglicher
 Umgebung vor dich hinschaust, weges-sicher
 Nicht weisst von scham von reue oder fluch ¹⁵.

Et l'application de cet enseignement à la vie publique et au rapport avec la nature se concrétise ainsi :

Zu neuer form und farbe wird gedeihn
 Der streit von mensch mit mensch und tier und erde
 Der knaben sprung der mädchen ringelreihn
 Und gang und tanz und zierliche geberde. [...]
 Das wort von neuer lust und pein [... ¹⁶].

À cela s'ajoute une nouvelle forme de culte qui se distingue du passé :

Ihr kündigtet dem Gott von einst die liebe — [...]
 Ja wie wir einst voll demut und verlangen
 Uns zu des Heilands blutigen füssen bückten
 So knien wir huldigend dem neuen Gott
 Und zittern und verzückung wie zuvor
 Erhöhen uns doch andere mitgeföhle
 Verzehrender und weniger verzichtend [... ¹⁷].

Plus programmatique, le poème *Hehre Harfe* (dans *Der siebente Ring*) reprend les mêmes thèmes :

Sucht ihr neben noch das übel
 Greift ihr aussen nach dem heile :
 Giesst ihr noch in lecke kübel,
 Müht ihr euch noch um das feile.
 Alles seid ihr selbst und drinne :
 Des gebets entzückter laut
 Schmilzt in eins mit jeder minne,
 Nennt sie Gott und freund und braut ! [...]

15. George, 176.

16. George, 182.

17. George, *Ein Knabe der mir von Herbst und Abend sang II, Der Teppich des Lebens*, 210.

et se termine ainsi :

Hegt den wahn nicht : mehr zu lernen
Als aus staunen überschwang
Holden blumen hohen sternern
EINEN sonnigen lobgesang ¹⁸.

Ces passages, détachés de leur contexte, servent à illustrer ce qui détermine le nouvel évangile.

Or, après avoir établi ces comparaisons, il s'agit de comprendre pourquoi deux tempéraments totalement opposés l'un à l'autre, poètes et penseurs, s'accordent sur les points essentiels d'une éducation qui conduit vers une nouvelle forme religieuse de vie et d'amour qui diffère radicalement de la tradition.

L'un et l'autre ne proposent pas de doctrine qui puisse être précisée, l'un et l'autre s'adressent avec insistance à un disciple inconnu qu'ils souhaitent éduquer selon le nouvel esprit qui émane d'eux, moins pour lui enseigner un comportement que pour exalter sa ferveur et ses désirs qui reflètent son état d'élection qui engendre l'incomparable. Il ne s'agit pas de document, de témoignage, mais d'une exhortation qui vise l'avenir. Si cette poésie mérite le nom de poésie d'amour, ce n'est pas en raison d'une expérience vécue, mais comme projet de possibilités nouvelles, encore inexploitées, dont l'annonce sera accompagnée d'une ferveur sensuelle exaltée. Et si, dans ces directives et révélations, des citations et évocations de puissances attestées ou concentrées dans des témoignages d'un passé lointain émergent, elles ont subi une métamorphose selon les lois d'une actualité transformatrice. Là se révèle une orientation guidée par une tradition ancestrale et par une exigence qui discrètement conduit le renouveau. Deux exemples à la fois parents et distincts l'un de l'autre servent à illustrer cette constellation.

Nathanaël est appelé à renaître à une nouvelle vie. Afin de doter cet événement d'un fondement solennel, le narrateur utilise le récit d'Élisée et de la Sunamite (Second Livre des Rois 4, 32-37). Son fils renaît grâce au prophète de la mort à la vie : le prophète « se coucha sur l'enfant; il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, et il s'étendit sur lui. Et la chair de l'enfant se réchauffa. » Cette citation de la Bible est reprise et assujettie à une nouvelle mise en scène :

[...] mon grand cœur rayonnant contre ton âme encore ténébreuse, m'étendre sur toi tout entier, ma bouche sur ta bouche, et mon front sur ton front, tes mains froides dans mes mains brûlantes, et mon cœur palpitant... [...] afin que

18. George, 307.

dans la volupté tu t'éveilles — *puis me laisses* — pour une vie palpitante et dérégulée.

Nathanaël, voici toute la chaleur de mon âme — emporte-la.
Nathanaël, je veux t'apprendre la ferveur¹⁹.

L'usurpation blasphématoire de la fonction de l'homme saint atteint son point culminant dans la métamorphose d'un sauvetage en une scène érotique qui s'accomplit en ouvrant la voie à une vie excitante, mais aussi débauchée. Cette issue dépasse de loin la révolution pédagogique instaurée par George qui introduit une rigueur et autorité plus grandes encore que celles propres à la tradition qu'il combat. Il n'a jamais adhéré à une libération irresponsable de l'autorité contraignante. Gide, l'adepte du plaisir instantané, ne pouvait admettre une forme de direction conséquente et restrictive pour la liberté du disciple. La pédagogie gidienne tend à se libérer de l'éducateur : « Jette ce livre » — « Oublie-moi²⁰ ».

Ce moment fervent d'un éveil érotique sur le fond d'une autorité bibli-que renversée rencontre un pendant chez George dans le sixième des poèmes intitulés *Standbilder*, dans *Der Teppich des Lebens*. Là, des œuvres antiques, médiévales et renaissantes redeviennent présentes grâce à une médiation érotique. Au lieu d'un être vivant, c'est une œuvre d'art qui permet de ressusciter ce qui transperce de l'amour du créateur pour sa création qui se transforme en acte d'engendrement amoureux qui précède la naissance de l'œuvre d'art : le contemplateur posthume s'unit avec le modèle vivant dans une scène amoureuse imaginaire. Ici aussi, le désir sexuel déclenche l'action de jeter un pont par-dessus les époques et les traditions, à cette différence près qu'il s'agit d'une œuvre d'art et non d'un passage tiré de la Bible qui se voit transformé en un présent actualisé.

Dreh ich in meinen händen die rötlichen urnen
Dann spähe ich durch den rest der verwitterten krust
Glieder der stattlichen die in kämpfen turnen
Spiele der badenden und ihre lust.

An den engeln mit quälendem glanze verglast
Such ich die pochenden adern und drängenden rippen
Brenne von gluten die in ihren bildnern gerast
Heiligen marmor befeuchten die frevelnden lippen.

Angst und verlangen erwecken die klingenden namen
Prächtiger fürsten und führer in gold und rubin —
Ihre köpfe beschaun mich aus rissigem rahmen

19. Gide, 171.

20. Gide, 153. Cf. aussi *Envoi* (248) et *Préface de l'édition de 1927*, 5° (250).

In ihrem silbrigen dunkel und blassen karmin.

Und ich frage : wie hat dieser haare zier

Und dieses blickes die früheren wesen umzingelt !

Wie dieser mund hier geküsst zu dem die begier

Sinnlos hinan als rauch ohne flamme sich ringelt ²¹ !

Le blasphème sacré consiste ici aussi en ce baiser interdit qui s'intègre de même dans un contexte religieux, celui des anges chrétiens, des messagers du « schönes leben », non du Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament ²². Nous l'avons déjà souligné : à la différence de Gide, une représentation artistique déclenche ici le moment amoureux, alors que Gide érotise la parole biblique. La conscience de leur blasphème intensifie pour l'un et pour l'autre leur plaisir, mais atteste aussi la perte de sens. La finalité de Gide, « une vie palpitante et dérégulée » et « la ferveur », et le désir de George, qui, vaine fumée sans feu, monte en spirales, témoignent de l'absence d'une orientation productive et sensée. Ainsi le ton évangéliste qui prétend éveiller par usurpation de vieilles traditions vénérables s'accompagne d'un moment de désespoir qui résulte de l'impossibilité de pouvoir jamais retrouver une identification avec un passé sacralisé.

Non loin d'une petite ville de la Riviera italienne, le poète rencontre, au bord de la mer, un couple de danseurs nus. Ici encore, il croit voir renaître des statues antiques. C'est une fois de plus le modèle antique, hellénique, qui garantit la plus grande présence vitale :

Von welcher urne oder welchem friese

Stiegt ihr ins leben ab zum fest gerüstet

Die ihr euch leicht verneigtet und euch küsstet

Und tanzend schwangt auf weiss-gestemter wiese ²³ !

L'enseignement de George vise l'incarnation de la présence antique. Gide, lui, aimerait dissoudre tout état figé. Tous les deux connaissent la divinisation de l'instant de ferveur. Ce mot revient comme un leitmotiv chez Gide, George donne comme consigne « Du musst zu innerst glühn — gleichviel für wen ²⁴ ! » et « Dies geheimnis ist das schwerste : / Augenblick als höchster Gott ²⁵. » Leur religiosité qu'ils éprouvent comme une innovation peut se résumer à travers la formule : « Glaube / Ist

21. George, 204 sqq.

22. Ernst Morwitz voit dans les « anges de marbre » des œuvres de Donatello ou du Bernin que George aurait vues pendant ses voyages en Italie (*Kommentar zu dem Werk Stefan Georges*, Munich et Düsseldorf, 1960, pp. 195 sqq.).

23. George, *Südlicher Strand : Tänzer, Der siebente Ring*, 314.

24. George, *Belehrung (Sprüche an die Lebenden)*, *Das neue Reich*, 453.

25. George, L. II (*Sprüche an die Lebenden*), 448.

kraft von blut ist kraft des schönen lebens²⁶. »

Alors que Gide laisse apparaître l'abandon de soi-même, le dénuement créateur, comme une conséquence du protestantisme sécularisé, George écrira plus rarement des vers tels que :

Und so ihr euch verzehrt seid ihr voll lichts²⁷

ou :

Ich war noch arm als ich noch wahr und wehrte
Seitdem ich ganz mich gab hab ich mich ganz²⁸.

À cela correspond, chez Gide :

(Et d'ailleurs, ce que nous souhaitons, Nathanaël, ce n'est point tant la possession que l'amour²⁹.)

et :

Âmes jamais suffisamment dénuées pour être enfin suffisamment emplies d'amour — d'amour, d'attente et d'espérance qui sont nos seules vraies possessions³⁰.

Alors que Gide s'achemine vers la dissolution de toute stabilité, George craint les terribles ravages de son époque auxquels il s'efforce d'opposer sa loi, sa fermeté, « dans la destruction indicible qui se prépare³¹ ». Gide deviendra de plus en plus un expérimentateur critique et un commentateur de soi-même, George un maître qui apporte un évangile à la fois nouveau et archaïque : « Zauber des Dings — und des Leibes, der göttlichen norm³². » Si l'un décrira ses expériences orientales, africaines, l'autre restera fidèle aux fondements helléniques de la tradition occidentale. Les voies se sépareront. Ici, dans *Les Nourritures terrestres*, elles se rapprochent le plus, même si Gide détient des positions antagonistes, toujours prêt à jeter par-dessus bord ce qu'il était en train d'enseigner hier encore.

L'exemple d'un thème cher aux deux poètes, la relation entre Saül et David, se prête à une démonstration de ce qu'ils partagent et de ce qui les distingue radicalement.

Pour George, le poème *König und Harfner* (de 1901 probablement, inclus dans *Der siebente Ring*) répartit les rôles de manière à ce que Saül incarne l'autorité absolue, David la légèreté, l'irresponsabilité ludique.

26. George, *Der Stern des Bundes*, 385.

27. George, *Flammen, Der siebente Ring*, 275.

28. George, *Der Stern des Bundes*, 375.

29. Gide, 165.

30. Gide, 205.

31. George, *Victor, Adalbert, Das neue Reich*, 459.

32. George, *Goethes letzte Nacht in Italien, Das neue Reich*, 403.

Ces deux figures représentent des moments différents de l'existence. Saül combine la dignité sublime avec le rôle de la royauté. David n'est que le harpiste qui divertit le mélancolique. Le poète condamne le poète, s'identifie avec celui qui règne.

KÖNIG UND HARFNER

HARFNER

Wie vor das antlitz du den mantel zogst
Gewahrt ich dass du eine träne bargest
Und einen, Herr, mir nicht gewognen wink.
Wenn du auch heut zu deinem knecht nicht redest :
Um ihn kannst du nicht zürnen den du hiessest
Mit seinem sang nicht mehr von dir zu weichen...
So murrte wieder undankbares volk ?
Bedrohn die stolzen priester dich ? Nun weiss ichs :
Den sieg missgönnt der eifersüchtige gott.

KÖNIG

Da du in meiner schande mich belauert —
So hör was dir nicht frommt : mehr als die feinde
Die du genarnt und die ich all bestehe
Vernichtet mich der lieben will: du selbst.
Nun trag auch du dein teil das keiner ändert :
Den ich nicht missen mag und den ich hasse
Und der nicht weiss wie er mit gift mich füllt.
Mein schwert mein schild, von fürchterlichem saft
Noch klebrig, klopfst du an dass es dir klirre.
Ins wasser wirfst du dass es tanzt und ringelt
Geschoss wie ich es zum verhängnis wähle.
Die früchte meiner felder — siedend mühsal
Der langen sommer — gehst du achtlos schütteln
Und kühlst mit einer dir den satten mund.
Dir dienen fieberqualen meiner nächte
Um sie in ton und lispeln zu verwehn.
Mein heilig simen drob ich mich verzehre
Zerschellst du in der luft zu bunten blasen
Und schmilzest mein erhabnes königsleid
In eitlen klang durch dein verworfen spiel³³.

Une fois de plus, ce n'est pas tant la Bible qu'une œuvre d'art qui a déclenché le poème, le tableau de Rembrandt *Saül et David* au Mauritshuis,

33. George, 252.

à La Haye, que George a visité avec Gundolf fin mai 1901³⁴. Gide, en revanche, s'en tient au premier livre de Samuel. Comme pour George, le centre de son drame *Saül*, écrit en 1897-98, donc à peu près en même temps, est la relation amoureuse entre Saül et David. Par rapport à la scène 7 du troisième acte où l'ombre de Samuel dit à Saül : « Il est d'autres ennemis que les Philistins à soumettre ; mais ce qui te meurtrit est accueilli par toi³⁵ », et où Saül déclare à la fin du même acte : « Tout ce qui m'est délicieux m'est hostile³⁶ », les vers de George : « mehr als die feinde / Die du genannt und die ich all bestehe / Vernichtet mich der lieben will : du selbst » forment une parfaite analogie. Le Saül de George reste d'abord muet : « Wenn du auch heut zu deinem knecht nicht redest », celui de Gide est martyrisé, ne pouvant trahir son secret : « mais, de peur de parler, mes lèvres à présent sur mon secret se sont closes, et mon secret, vivant en moi, crie en moi de toutes ses forces. [...] Je m'use à demeurer silencieux. Depuis que je me tais, mon âme se consume³⁷ »... Le chant de David est pour le vieux roi Saül « eitler klang », « verworfen spiel ». Gide laisse David se produire devant Saül :

...Paroles pleines de charme, ruissellez, débordez de mon cœur.
Je chante. Mon chant est pour le roi.
Qu'il soit comme celui d'un habile écrivain³⁸.

George reprend la même constellation dans un poème du cycle *Gezeiten* :

Leichte seele — so sagt ich dir — was ist dir lieben !
Ein schatten kaum von dem was ich dir bot³⁹.

En comparant ces deux constellations, on constate l'opposition que voici : le Saül de Gide est sans dignité, il est montré dans un état qui va

34. Cf. la lettre de Friedrich Gundolf à Karl Wolfskehl après le retour de Hollande, datée de Berlin, 1^{er} juin 1901 : « Laissez-moi vous dire que Rembrandt ne commence que maintenant à devenir une figure pour moi. J'ai vu à La Haye son *Anatomie* et *Saül et David*, le tableau le plus bouleversant que je connaisse [...]. L'effet de ce tableau sur nous, les trois contemplateurs : le Maître, Toorop et moi-même, était totalement bouleversant comme jamais encore une œuvre picturale n'avait agi sur moi. » (Karl et Hanna Wolfskehl, *Correspondance avec Friedrich Gundolf 1899-1931*, éd. Karlhans Kluncker, vol. I, p. 110).

35. Gide, *Saül*, drame en cinq actes, *Théâtre complet* d'André Gide, t. I, Neuchâtel et Paris, 1947, p. 87. Toutes les citations de *Saül* se rapporteront à cette édition.

36. Gide, *Saül*, 97.

37. Gide, *Saül*, 96.

38. Gide, *Saül*, 93.

39. George, 268.

jusqu'à la « déchéance ». À la fin de l'avant-dernière scène, il dit : « Je suis complètement supprimé ⁴⁰. » Rien de tel pour le roi de George. Il n'affiche aucune défaite, ni face au destin, ni face à l'évolution de l'histoire, ni devant le jeune aimé victorieux. Lorsqu'il souffre et se sait affligé, son amour se transforme en haine, son penchant en condamnation. Le moraliste a raison de l'amant. L'être royal se sait sans vrai successeur. Gide suit le récit biblique, accorde à David qui pleure la mort de Saül le dernier mot. Son Saül se défait devant la force de David.

Devant Jean Amrouche, Gide déclare que son *Saül* est un antidote contre *Les Nourritures terrestres*, puisque le penchant de Saül pour David entraîne sa déchéance ⁴¹. Cela est encore bien plus valable pour le poème *König und Harfner*, mais dans un tout autre sens, tant il est vrai que la rigueur patriarcale du roi signifie un tournant dans le rapport du poète à sa propre poésie et prépare le conflit de génération qui fait de George encore aujourd'hui un poète solitaire, voire en exil, alors que Gide est resté au moins jusqu'à sa mort pour les plus jeunes un partenaire présent, comme en témoigne le numéro de *La Nouvelle Revue Française* qui lui a été offert en hommage ⁴².

En faisant le bilan du rapport des deux poètes, contemporains l'un de l'autre, je constate que tous les deux ont accentué leur particularité face aux normes traditionnelles avec une insistance inhabituelle, en mettant leur différence au service d'un renouveau exemplaire qu'ils ont poursuivi avec courage, détermination et conséquence. Après une période de doutes et de souffrances égocentriques, tous les deux se sont adonnés à une éthique du changement qui s'inspira pourtant fortement de grandes figures de la tradition incarnant l'ordre, de Goethe dans le cas de Gide, de Dante dans celui de George. Tous les deux ont connu une période dominée par Nietzsche. Mais comme George n'a jamais quitté la poésie, bien qu'elle se soit de plus en plus acheminée vers un genre laconique et didactique, alors que Gide n'a cessé de se mouvoir dans de nouvelles sphères, parfois expérimentales, de la prose, tout en continuant son journal intime, les critiques ont surtout retenu cette différence fondamentale, ce qui les a empêchés de s'adonner à une comparaison comme celle que je viens d'établir.

40. Gide, *Saül*, 138.

41. « Entretiens André Gide—Jean Amrouche (1949) », in Éric Marty, *André Gide, qui êtes-vous ?*, Lyon, 1987, pp. 184-7.

42. *Hommage à André Gide*, novembre 1951.

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

Pierre Viénot,
un médiateur entre la France et l'Allemagne
dans le cercle d'amis d'André Gide

par

HANS MANFRED BOCK

« **IL** était de cœur ardent et de cervelle froide. Je veux dire que jamais la passion n'inclinait et ne faussait son jugement très sûr : sa grande intelligence ne se contentait point d'incertaines raisons, et sa résolution se maintenait d'autant plus ferme qu'étayée de motifs qu'il n'avait reconnus pour valables qu'après un patient et scrupuleux examen. — Il ne se prononçait qu'en pleine connaissance de cause, de sorte que, ensuite, aucune objection ne le pouvait désarçonner. S'il discutait volontiers c'est avec d'autres, car entre lui et moi la communion d'idées était parfaite ¹. » C'est en ces termes autant

1. André Gide, « Un serviteur de la France nouvelle », in *Pierre Viénot : Ses discours et messages à Londres de mai 1943 au 14 juillet 1944*, Londres, s.d., p. 3. Dans une lettre du 27 juillet 1945 adressée à Stephen Spender, Gide écrit sur la mort de Viénot : « C'est une grosse perte pour ses amis et pour la France à laquelle il a rendu le plus grand service dans ses rapports cordiaux avec l'Angleterre, également aimé, je crois, par les deux pays. » Cf. *Deutsch-französische Gespräche 1920-1950 : La Correspondance de Ernst Robert Curtius avec André Gide, Charles Du Bos et Valéry Larbaud*, éd. Herbert et Jane M. Dieckmann, Frankfurt/Main, 1980, p. 182.

chaleureux que précis qu'André Gide caractérisait dans une nécrologie Pierre Viénot, mort prématurément en 1944. André Gide y évoquait également le Maréchal Hubert Lyautey (1854-1934) qui comptait Viénot parmi ses amis intimes et dont il fit la connaissance au début des années 1920, au Maroc. Ainsi, durant plus de vingt ans, une étroite amitié lia André Gide et Pierre Viénot, sans que la différence d'âge d'une génération la trouble. Gide fut le témoin de sa vie brève mais riche en entreprises. Cette amitié persista d'autant plus que, de part et d'autre, ils entretenaient une relation suivie avec la famille du grand industriel luxembourgeois Émile Mayrisch (1862-1928). L'épouse de ce dernier, Aline Mayrisch de Saint-Hubert, entretint, sa vie durant, un échange spirituel avec Gide, et sa fille, Andrée Mayrisch, épousa Pierre Viénot en 1929. Sous la IV^e République, le souvenir de Pierre Viénot resta vivant en raison de ses activités politiques lors des années 1930 et de son rôle dans la résistance ². Plus récemment, au cours des années 1980 et 1990, on a évoqué, à plusieurs reprises, son rôle remarquable dans les relations socio-culturelles entre la France et l'Allemagne des années 1920 ³. Cependant, il n'existe, à ce jour, aucune présentation cohérente de sa biographie intellectuelle et politique ⁴. Dans cette trajectoire biographique, on trouve la lutte armée

2. C'est ainsi que Pierre Mendès France, son ami et compagnon politique, lui rendit hommage dans un chapitre de son livre intitulé *La Vérité guidait leurs pas*, Paris, 1976, pp. 151-8, qui s'appuyait sur un projet de discours commémoratif à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Viénot en 1954.

3. Hans Manfred Bock, « "Connaître l'Allemagne et la reconnaître". Zu Entstehung und Zusammenhang der Deutschland-Analyse von Pierre Viénot 1922 bis 1932 », *Lendemains, Vergleichende Frankreichforschung*, n° 66 (1992), pp. 27-48. Christoph Droge, « Pierre Viénots "deutsche Ungewiðheiten". Aktuelle Lektüre eines Buches, das Geschichte wurde », *Dokumente, Zeitschrift für den deutsch-französischen Dialog*, 1 (1990), pp. 40-6. Hans Manfred Bock, « Friedrich Sieburg et Pierre Viénot ou la fin du "Locarno intellectuel" », *Allemagne d'aujourd'hui, Revue française d'information sur les deux Allemagnes*, n° 105 (1988), pp. 84-99. Alois Schumacher, « Annäherung durch Verstehen. Pierre Viénot : Pierre Viénot und die deutsch-französischen Beziehungen in den zwanziger Jahren », *Médiations ou le métier de germaniste, Mélanges offerts à Pierre Bertaux*, Asnières, 1977, pp. 271-7.

4. La biographie la plus fiable et riche en informations sur Viénot (dont on n'a pas tenu compte jusqu'à présent dans les études sur lui) a été écrite par son frère André. André Viénot, juriste conservateur et qui se décrit lui-même comme un homme de droite, est par bien des aspects un chroniqueur fidèle. Il faut, par contre, à beaucoup d'autres égards, lire sa présentation de façon critique en raison de ses orientations opposées à celles de Pierre Viénot ; par exemple, il ne mentionne ni l'influence qu'a eue sur sa vie la famille Mayrisch, ni celle qu'a exercée

contre l'Allemagne tout au début (1914-1918) et tout à la fin (1939-1944). Mais, entre ces deux périodes, Pierre Viénot tenta l'ébauche d'un des projets pratiques et intellectuels des plus originaux pour le rapprochement entre la France et l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. Nous nous proposons ici de tracer les contours de cette biographie et de faire apparaître les personnalités et les idées qui ont influencé Viénot tout au long de sa vie. André Gide était l'un de ses modèles.

I. La Première Guerre mondiale et les influences intellectuelles décisives

Pierre Viénot naquit le 5 août 1897 à Clermont-sur-Oise, ville du nord de la France, dans une famille qui le destinait, à tous égards, à la carrière d'avocat, profession qu'exerçait son père. Son frère et lui grandirent en effet dans un milieu familial conservateur et strictement catholique. Un de leurs grand-pères fit grande impression sur les deux enfants en les avertissant de ne jamais oublier l'annexion de l'Alsace-Lorraine : « Vous ne devez pas oublier, mes enfants ⁵ ! » Alors que le fils aîné de la famille Viénot, André, suivit ce chemin tout tracé, Pierre Viénot manifesta très tôt, semble-t-il, une forte volonté d'indépendance accompagnée d'un esprit critique qui l'opposait à son milieu d'origine. Il fit sa classe terminale au lycée Janson-de-Sailly à Paris et compléta son instruction par un enseignement religieux, reçu hors de l'école. En 1914, il se porta volontaire, dès le début de la guerre, alors qu'il n'avait pas encore l'âge minimum requis de 18 ans. Il effectua un emploi au front et une formation militaire à Fontainebleau avant d'être grièvement blessé lors d'une contre-attaque près de Villiers-Cotterêts en juillet 1918, alors qu'il était aspirant. Il reçut la haute distinction de « chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire ». Mais il était physiquement et moralement traumatisé. Pour lui commença, après la fin de la guerre, une période difficile d'interrogations et de recherche de son identité. Il entama des études de droit, milita encore en 1919 pour un candidat du « Bloc National » dans sa ville d'origine, il lut et voyagea beaucoup et il envisagea de se porter candidat au concours d'entrée au service diplomatique. En 1920, lors d'un de ses voyages au Maroc, il fut présenté au résident général français sur place,

le cercle autour d'André Gide et de *La Nouvelle Revue Française*. Cf. André Viénot, *Pierre Viénot (1897-1944)*, Paris, 1949.

5. Cf. *ibid.*, p. 5.

Hubert Lyautey. Il resta à ses côtés les trois années suivantes. Viénot se fit remarquer à la fois par son intelligence et par sa volonté d'indépendance. C'est ainsi qu'il avança dans l'entourage de Lyautey de la fonction d'assistant au rôle d'ami intime du Maréchal. C'est grâce à l'influence intellectuelle de Lyautey que Viénot progressa dans la recherche de son identité personnelle et dans la recherche de sa voie propre qui le conduisit bien loin de ses origines. Rétrospectivement, Pierre Viénot rendit hommage à plusieurs reprises au cercle d'intellectuels très animé autour du maréchal Lyautey envers lequel il se sentait redevable⁶. Lyautey reçut en 1921 le titre de « Maréchal de France » et resta dans l'histoire comme l'un des représentants d'une politique coloniale éclairée et respectueuse des autochtones⁷. Il avait fait partie en 1892 des membres fondateurs de l'« Union pour l'Action morale ». Celle-ci, dont le représentant principal était le philosophe Paul Desjardins⁸, se proposa de discuter et de propager l'enseignement du devoir républicain au sens large du mot. Cette déontologie républicaine était fondée sur la défense publique et désintéressée de tout ce qui était reconnu comme juste, bien et vrai. En 1905, lors de l'Affaire Dreyfus, l'Union, soutenant de façon conséquente le camp des révisionnistes, fut rebaptisée « Union pour la Vérité ». C'est sous cette dénomination qu'elle exista dans l'entre-deux-guerres. Elle devint alors l'un des lieux de rencontre des intellectuels républicains de la III^e République et servit également de base pour les célèbres Décades internationales de Pontigny⁹. On ne peut le prouver dans le détail, mais

6. Cf. sa nécrologie dans *L'Europe Nouvelle*, 1934, pp. 778 sqq. Je n'ai pas eu accès à l'article où Viénot rend hommage à son mentor, dans *La Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, 1925.

7. Parmi les nombreuses monographies présentant la vie et l'œuvre du maréchal Lyautey, nous n'avons retenu ici que D. Rivet, *Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc*, Paris, 1988, 3 vol., A. Le Révérend, *Lyautey*, Paris, 1983, André Maurois, *Lyautey*, Paris, 1931, Jacques Benoist-Méchin, *Le Maréchal Lyautey*, Paris, 1976.

8. À propos de Desjardins, cf. surtout Ekkehart Blattmann, *Heinrich Mann und Paul Desjardins. Heinrich Manns Reise nach Pontigny anno 1923*, Frankfurt/Main, 1985, pp. 177 sqq.

9. Cf., en complément de l'étude de Blattmann, la documentation : Anne Heurgon-Desjardins (éd.), *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny. Études, témoignages et documents inédits*, Paris, 1964. Ainsi que, tout récemment, les articles réunis dans François Beilecke et Hans Manfred Bock, « Vermunftethik als gesellschaftliche Begründung der Republik : Die Intellektuellen-Vereinigung Union pour la Vérité in der Dritten Republik », *Lendemain, Vergleichende Frankreichforschung*, n° 78/79 (1995), pp. 79-171.

il est fort probable que Viénot ait été initié à cette philosophie politique par le maréchal Lyautey et qu'il ait ainsi acquis, du fait de sa conscience de responsabilité très développée¹⁰, de nouvelles orientations.

À partir de 1910, dès les premières années d'existence de *La Nouvelle Revue Française*, Paul Desjardins fit appel au cercle dominé par la personnalité d'André Gide pour organiser les Décades estivales à Pontigny¹¹. Gide assista à la première réunion d'après-guerre à Pontigny en 1922 et devint, pendant toute la période de l'entre-deux-guerres, l'une des principales personnalités de ces rencontres intellectuelles internationales. Au début de l'année 1923, Paul Desjardins et André Gide acceptèrent une invitation du Maréchal Lyautey à se rendre au Maroc et ils partirent à la fin mars 1923. C'est au plus tard lors de ce séjour au Maroc que Viénot eut l'occasion de mieux connaître André Gide et de rencontrer¹², en même temps, le spiritus rector de l'« Union pour la Vérité » dont l'éthique politique lui était devenue familière grâce au Maréchal. Durant les trois années de son séjour au Maroc, Viénot acquit un enseignement pratique sur le maniement efficace des problèmes sociaux et des structures administratives et politiques. Il reçut ces leçons du Maréchal Lyautey, cet homme qui vivait dans une perpétuelle tension intellectuelle et qui haïssait toute routine dans l'exercice de ses fonctions. Viénot en était fortement impressionné et il lui rendit hommage : « Peut-être ainsi la plus grande leçon qu'il aura donnée à la France n'est pas celle de ses idées, mais celle de sa personne. L'efficacité de l'individu, la valeur dans le monde des forces "personnelles", voilà ce qu'enseigne, en effet, l'existence même de Lyautey¹³. » Viénot était prêt à suivre cet exemple. Il put d'autant plus facilement se lancer sur cette voie que les cercles intellectuels autour de l'« Union pour la Vérité » et de *La Nouvelle Revue Française*, véritables points de rencontres, lui étaient ouverts. Sa première apparition dans le cercle d'amis d'André Gide remonte à mai-juin 1923¹⁴. En août-septembre 1923, il participa à une Décade de Pontigny¹⁵ et il compta parmi les représentants de la jeune génération auxquels Desjar-

10. Cf. à ce propos spécialement André Viénot, *op. cit.*, pp. 6 sqq.

11. Cf. à ce sujet Jean Schlumberger, « Pontigny et *La Nouvelle Revue Française* » in Anne Heurgon-Desjardins (éd), *op. cit.*, pp. 158 sqq.

12. Cf. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, 1951, pp. 755 sqq. Les notices du *Journal* ne contiennent pas d'informations sur les rencontres au Maroc.

13. Pierre Viénot, « Lyautey », *L'Europe Nouvelle*, 1934, p. 779.

14. Cf. à ce sujet les *Cahiers André Gide 4 : Les Cahiers de la petite Dame. 1918-1929*, Paris, 1973, p. 196.

15. Anne Heurgon-Desjardins (éd), *op. cit.*, p. 158, confirme sa participation aux Décades qui eurent lieu du 23 août au 2 septembre 1923.

dins délégua une partie des tâches d'organisation liées à l'« Union pour la Vérité », à partir de 1924¹⁶. Cette appartenance au réseau des responsables et des initiateurs des rencontres de Pontigny mettait Viénot en contact direct avec les participants au groupe de discussion de Colpach au Luxembourg. Au château de Colpach, la famille de l'industriel Mayrisch avait créé un foyer de rencontres franco-allemandes¹⁷. Il était dans ces circonstances, impossible que Pierre Viénot ignore les premiers échanges de vue entre André Gide et l'éminent romaniste allemand, Ernst Robert Curtius¹⁸, dans le cadre du cercle de Colpach, en 1921, ou les réflexions engagées en 1922, à Paris, par l'« Union pour la Vérité » au sujet des perspectives de renouvellement des relations culturelles entre la France et l'Allemagne¹⁹. Outre ces éléments le poussant à se préoccuper des relations franco-allemandes, Viénot reçut, à son retour en France, deux incitations directes : en 1923, les conflits de l'après-guerre entre les deux pays voisins connurent leur point culminant avec l'occupation franco-belge du bassin de la Ruhr. Viénot condamna, en la qualifiant de fatale et incohérente, la politique rigoureuse du « gage productif » que Poincaré soutenait face au Reich allemand²⁰. Dans le même temps, il voyagea, pour la première fois après la guerre et pour un séjour de longue durée, en Allemagne afin d'acquérir les connaissances linguistiques exigées pour se présenter au concours d'entrée au service diplomatique.

Il entama ce séjour dans le pays voisin, considéré généralement les années précédentes comme « le pays ennemi » par excellence, avec une attitude remarquablement libre de préjugés qu'il avait acquise durant son séjour auprès du Maréchal Lyautey et dans le milieu très ouvert des rencontres de Pontigny. Il écrivit à son frère à ce propos : « Je suis toujours très sensible à la nouveauté d'un pays, à sa différence par rapport aux autres, à son caractère propre à tous les points de vue, politique, intellectuel, artistique, social, et j'entre dans cette particularité de chaque pays

16. Cf. à ce propos la *Correspondance de l'Union*, janvier-février 1924.

17. Cf. Daniel Durosay, « Paris-Berlin via Luxembourg. Un relais dans les relations franco-allemandes de la NRF : la maison des Mayrisch », *BAAG*, 1986, pp. 33-56.

18. Cf. entre autres Claude Foucart, « Ernst Robert Curtius et André Gide. Les débuts d'une amitié (1920-1923) », *Revue de Littérature Comparée*, 1984, pp. 314-39.

19. Le compte rendu des débats ne fut publié que plus tard dans la *Correspondance de l'Union* (1925). Le numéro entier de janvier à mars contient le résumé des entretiens auxquels Gide participa activement.

20. Cf. à ce sujet André Viénot, *op. cit.*, p. 16, un résumé de la critique de Pierre Viénot adressée à Poincaré.

avec beaucoup d'avidité, avec le plaisir de m'enrichir de quelque chose de nouveau, de comprendre quelque chose de plus ²¹. » Cette ouverture d'esprit et cette sensibilité vis-à-vis de la culture d'une nation étrangère, exprimées ici très tôt, devinrent pour Viénot la base durable de son comportement personnel et le point de départ de sa conception pour le rapprochement franco-allemand. En France, la faculté à déployer de l'empathie envers les autres nations, en général, et envers l'Allemagne, en particulier, lui semblait insuffisamment développée. Il résuma plus tard avec la formule « sortir de soi ²² » sa conception d'une nouvelle « psychologie internationale » devant servir de base pour une politique étrangère réaliste de la France. Il voulait dire par là que c'était la connaissance de l'Allemagne, telle qu'elle se définissait elle-même, et non, comme c'était le cas jusqu'alors, la perception de l'Allemagne façonnée selon les intérêts de la politique intérieure française, qui devait servir de principe pour la politique allemande de la France.

II. Une conception de rapprochement franco-allemand de 1923 à 1934

En 1925, Viénot avait suffisamment de connaissances sur l'Allemagne pour publier ses premiers articles sur les relations franco-allemandes. Parallèlement, il participa, dès le départ, à la préparation d'un organisme pour l'entente entre les deux nations. Mais il ne put maintenir l'équilibre entre les deux activités, et très vite il concentra ses efforts sur le projet d'organisation. Les publications de Viénot de 1925 ²³ attestent de ses connaissances approfondies et de son intérêt très vivant pour les tendances et les forces intellectuelles en Allemagne à partir de la Révolution de novembre 1918. Par l'intermédiaire de Colpach et de Pontigny, il fit la connaissance des auteurs représentatifs comme Walter Rathenau, Thomas Mann, Ernst Troeltsch et Ernst Robert Curtius, auxquels il se référait dans ses écrits sur l'Allemagne post-révolutionnaire. Il fut aussi fortement im-

21. Dans une lettre de Pierre Viénot adressée à son frère et citée dans André Viénot, *op. cit.*, p. 14.

22. Cf. Pierre Viénot, *Enquête sur l'Allemagne. La Sécurité par la compréhension d'autrui*, Dijon, s. d. (env. 1925).

23. Pierre Viénot, « Enquête sur l'Allemagne. La Sécurité par la compréhension d'autrui », *Revue européenne*, juillet 1925, pp. 55-69, et « République allemande et Allemagne nationale », *Bibliothèque universelle et Revue de Genève*, 1 (1925), pp. 405-25.

pressionné par le mouvement de la jeunesse (*Jugendbewegung*) en Allemagne. Dans sa critique de l'image de l'Allemagne dominante en France et de la politique allemande de la France, résonnait parfois la rhétorique du mouvement de la jeunesse. Par exemple, lorsque Viénot accusait les « professeurs âgés » et les « écrivains sédentaires » d'être responsables de la continuation de la propagande de guerre, bien après la fin de celle-ci²⁴. Les idées aussi diverses qu'en partie confuses, jaillissant, après la guerre, du milieu des différents courants du mouvement de la jeunesse et tournant autour du mot-clé de la rénovation nationale, se trouvaient au centre de son interprétation de l'Allemagne après 1918 : « Quelle jeunesse subite de l'Allemagne ! Tout est remis en question, problème, recherches et si plus d'une puérité ou d'une extravagance, si la surabondance des *Weltanschauungen*, les généralisations hâtives, les résumés en vingt pages et trois idées de l'histoire du monde ou du sens de la civilisation font sourire parfois l'observateur, tant de passion et de vitalité, tant de désirs et d'espoirs et leur confusion même, donnent à cette Allemagne une chaotique grandeur²⁵. » Viénot vit dans ces velléités tumultueuses du mouvement de la jeunesse le ferment d'un processus d'effervescence d'où naîtrait une nouvelle culture politique après l'effondrement de l'empire allemand. Celle-ci devait être plus sûre de sa particularité nationale que ne l'avait été la pensée matérialiste de l'Allemagne impériale. Viénot se pencha surtout sur les manifestations représentatives de la pensée collective de la nation voisine. Selon lui, elles déterminaient de façon décisive, avec les intérêts matériels, les finalités de politique intérieure et extérieure d'une nation. Le jeune observateur français de l'Allemagne voyait dans la disponibilité et le dynamisme les caractères principaux de cette identité nationale allemande régie par la loi du « *Stirb und Werde !* ». Viénot nota comme transformations des valeurs issues de la jeune République de Weimar : un penchant pour la spontanéité plutôt que pour la réflexion, pour la communauté plutôt que pour la société ; un sens de la réalité et de l'organisation à la place de constructions dictées par la raison abstraite ; une inimitié émotionnelle contre le système du « grand capital », contre « la philosophie du progrès » venant des pays de l'Ouest, contre le mode de vie à l'américaine ; et enfin la conviction d'une différence profonde entre l'Allemagne et les pays occidentaux, le « sentiment de la singularité de l'Allemagne²⁶ ». Dans le domaine des transformations poli-

24. Pierre Viénot, « République allemande et Allemagne nationale », *loc. cit.*, p. 405.

25. *Ibid.*, p. 414.

26. *Ibid.*, p. 417.

tiques, le témoin français avait l'impression qu'il y avait encore vers le milieu des années 1920 une tension (éventuellement productive) entre une conscience politique en effervescence (« l'Allemagne nationale ») et le système constitutionnel de la « République allemande » considéré comme une importation occidentale. Pour caractériser la façon dont les Allemands s'accommodaient de leur République, il se servit de l'image de l'homme qui aménage dans une baraque de bois avec des moyens de fortune après l'incendie de sa maison. D'après Viénot, une nouvelle culture ne pouvait naître qu'après une certaine période d'interaction entre la « forme républicaine » et la « vie nationale ».

Si ce tableau des « réalités allemandes » témoigne d'une certaine fascination pour la jeune République de Weimar, Viénot n'avait pas l'intention de promouvoir une image forcément positive de son pays d'accueil. Son souci principal et constant était d'aider ses compatriotes à se faire une idée adéquate et réaliste de l'Allemagne de l'après-guerre. Il voulait suggérer que la politique allemande de la France soit définie en connaissance des données vérifiables et non pas à partir d'une caricature de la réalité allemande — comme cela avait été le cas entre 1914 et 1924. Pour Viénot, les causes de la fausse perception de l'Allemagne se trouvaient dans la mobilisation intellectuelle des masses pendant la guerre ainsi que dans la « démocratisation » de la politique extérieure par l'opinion publique dans une mesure jusqu'alors inconnue. Cette transformation du processus d'élaboration de la politique extérieure était, selon Viénot, plus importante en France qu'en Allemagne. En effet, en France, les institutions et la tradition démocratiques exigeaient que la conduite de la guerre soit justifiée, alors qu'en Allemagne la mentalité traditionnelle de soumission et la glorification de la guerre auraient facilité le travail de persuasion idéologique des masses. Après avoir écrit un long article dans la *Revue de Genève*, Viénot reprit encore une fois ces réflexions et observations en les intégrant dans une critique systématique de la politique allemande de la France après 1918²⁷. En 1925, il constata l'usure de toutes les conceptions de la politique allemande des partis de droite comme de gauche en France. Elles avaient été formulées en fonction des intérêts de la politique intérieure française et des stratégies électorales, sans tenir compte des données objectives de la réalité allemande. Dans les deux camps politiques prédominait une réaction très subjective et idéologique du pays voisin : « Les hommes de droite continuent à n'envisager que l'Allemagne caricaturale dessinée pendant la guerre pour permettre ce mépris de

27. Pierre Viénot, « Enquête sur l'Allemagne. La Sécurité par la compréhension d'autrui », *loc. cit.*

l'adversaire qui est une des nécessités de la guerre démocratique. Ils s'autorisent de ce fantôme pour négliger l'idéal populaire de justice internationale et pour affirmer la nécessité d'une politique de force, si ce n'est de destruction. Quant aux partis de gauche, ils négligent les facteurs de force, et fondent toute leur politique sur l'espoir d'une conversion de l'Allemagne à la Démocratie rationaliste et égalitaire, qui servirait de commun dénominateur à tous les États européens et permettrait leur addition pour la constitution d'une Europe pacifiste²⁸. » À la directive de la politique allemande de la droite « Sécurité par la force ! » s'opposait le slogan de la gauche « Sécurité par la Démocratie ! ». Viénot remplaça ces formules obsolètes par sa devise : « Sécurité par la compréhension d'autrui ! ». Pour lui, la compréhension du pays outre-Rhin exigeait impérativement non seulement sa « connaissance » mais aussi sa « reconnaissance ». Dans sa conception, « reconnaissance » signifiait surtout l'acceptation du droit des Allemands à la différence, le droit de trouver leur propre voie vers la démocratie comme cela avait déjà été le cas dans l'histoire de la France et de l'Angleterre. Ce droit, il fallait le défendre aussi contre les idées universalistes de la gauche.

En 1925, Pierre Viénot n'avait pas publié ses réflexions dans un but purement contemplatif. Il voulait traduire ces idées dans la pratique et la carrière diplomatique lui semblait un trop long détour pour y parvenir. L'année du traité de Locarno qui, en effet, signifia une nouvelle impulsion pour le règlement du conflit franco-allemand lui ouvrit d'autres possibilités d'action dans un domaine où les milieux de la diplomatie, de l'économie et de la société civile se rencontraient. En août 1925, il fut invité à Colpach par la famille de l'industriel Mayrisch pour y discuter d'un programme concret visant à l'amélioration des relations franco-allemandes²⁹. On ne sait pas exactement, jusqu'à présent, qui fut à l'origine de l'idée de fonder un Comité franco-allemand d'information ayant pour vocation de réaliser ce programme. Cela aurait pu être aussi bien le Maréchal Lyautey qui fut destitué de son mandat de résident général au Maroc en 1925, qu'Émile Mayrisch qui fonda, dans le même temps, l'« Entente internationale de l'Acief » ou que Pierre Viénot lui-même³⁰. Il est cepen-

28. *Ibid.*, p. 56.

29. Cf. Fernand L'Huillier, *Dialogues franco-allemands 1925-1933*, Strasbourg, 1979, p. 31.

30. Cf. *ibid.*, p. 30. D'après les informations d'Andrée Viénot-Mayrisch, l'idée de la création d'une organisation d'entente reviendrait à Pierre Viénot : « Pierre s'était toujours particulièrement intéressé au problème franco-allemand, et c'est lui qui, ayant eu l'idée du Comité Franco-Allemand d'Information, en a

dant certain que ce fut Viénot qui esquissa le programme et le plan d'organisation du « Comité franco-allemand d'information et de documentation ³¹ ». Ce texte reprit les idées directives développées dans sa plaquette intitulée *Sécurité par la compréhension d'autrui*. Il constata l'échec de toutes les tentatives entreprises depuis 1919 pour arriver à un état de paix qui soit reconnu par chacune des deux nations. Les préjugés et l'ignorance réciproques étaient selon lui les causes principales de cette dangereuse situation. Les mécanismes existants de l'opinion publique lui semblaient absolument inaptes à améliorer l'état des choses : les gouvernements n'y arrivaient pas parce qu'ils dépendaient des vicissitudes électorales, les entreprises économiques parce qu'elles étaient avant tout préoccupées par des problèmes techniques et la presse parce qu'elle était sous la houlette des partis politiques ou des intérêts économiques favorisant les clichés. Il serait cependant de l'intérêt des deux nations de lutter contre les préjugés réciproques et l'ignorance, et de discuter, sur une base réaliste, des intérêts des deux pays. Pour le moment, cette lutte serait à mener avec la meilleure chance de succès dans le domaine non-gouvernemental. C'est à partir de là qu'il serait possible d'« assainir les relations franco-allemandes » et de trouver, en Allemagne comme en France, l'écho des éléments les plus vivants et influents de la société ³². C'est dans cette partie de la société que l'on trouverait les initiatives pour une nouvelle politique entre les deux pays : « Si pendant la guerre, un Français ou un Allemand avaient raison de considérer comme de leur devoir de refuser toute connaissance du point de vue de l'ennemi, il nous semble qu'aujourd'hui une attitude nationale soit tout à fait compatible avec l'étude des données économiques, psychologiques et sociales, sous-jacentes à l'attitude du pays voisin. Certains symptômes permettent même de supposer que la connaissance exacte de ces données, que nous préconisons, est désormais considérée comme un devoir politique ³³. » Ces considérations de Pierre Viénot aboutirent à un projet détaillé. Celui-ci prévoyait la création d'un « Comité franco-allemand d'information » et deux « Instituts franco-

parlé à mon père et a gagné mon père à cette idée. » Cité dans Jean Hostert, « Pierre Viénot », in *Colpach*, s. l., 1978, pp. 239 sqq.

31. *Vorschläge zur Errichtung eines deutsch-französischen Informations-ausschlusses*, Luxembourg, s. d. (1925) ; cette brochure, imprimée en allemand et en français, fut distribuée en un nombre limité et avec la note « confidentiel » aux partenaires des deux pays.

32. *Ibid.*, p. 6.

33. *Ibid.*, p. 11.

allemands d'information » placés sous sa direction, l'un à Paris et l'autre à Berlin. Le « Comité d'information » devait comprendre en nombre égal des membres allemands et français choisis « parmi les personnalités les plus représentatives et irréprochables sur le plan national » et dont le nom devait être exempt de tout « soupçon d'internationalisme, dans le sens habituel du terme, ainsi que de toute naïveté ». Les directeurs des Instituts de Berlin et de Paris devaient être choisis parmi « le groupe restreint d'hommes » qui possédait, à cette époque, « des connaissances actuelles et concrètes sur l'Allemagne et la France ³⁴ ». Selon ce plan, les deux directeurs devaient intervenir dans deux domaines complexes : il leur incombait, d'une part, de recueillir et de diffuser le maximum d'informations sur les relations franco-allemandes et de les mettre à la disposition des correspondants de presse accrédités dans la capitale de l'autre pays (qui étaient, eux, vus d'un œil critique). D'autre part, le projet Viénot exigeait qu'ils soient capables de nouer de nouveaux contacts et de maintenir les liens avec le milieu « dans lequel se forme l'opinion publique ³⁵ », en particulier le ministère des Affaires étrangères et les experts en politique étrangère au Parlement et de la presse. Ces propositions, visant à l'organisation d'un projet d'entente franco-allemand basé sur une initiative privée, reçurent un accord de principe à Colpach en été 1925. Elles devaient faire l'objet de discussions ultérieures, après la fondation du « Comité d'information ».

Le projet reçut finalement le nom de « Comité franco-allemand d'Information et de Documentation / Deutsch-französisches Studienkomitee ». Après la signature du traité de Locarno en octobre 1925, le Comité avança rapidement dans la voie de sa réalisation en raison du vif intérêt d'une partie des élites économiques, politiques et culturelles des deux pays ainsi que du soutien bienveillant des gouvernements français et allemand ³⁶. La première réunion du « Comité d'Information et de Documentation » eut lieu dès le mois de mai 1926, au Luxembourg, sous la direction d'Émile Mayrisch. Il semble que Viénot ait effectué auparavant un voyage en France afin d'y recruter des adhérents. Le 10 novembre 1926, le Bureau d'information de Paris administré par un directeur allemand (Dr. Gustav Krukenberg) fut ouvert ; le Bureau de Berlin du Co-

34. *Ibid.*, p. 12.

35. *Ibid.*, p. 16.

36. Cf. l'essai de présentation du « Comité Mayrisch » dans Fernand L'Huillier, *Dialogues franco-allemands 1925-1933, op.cit.*, pp. 63 sqq. Cf. aussi mon art., « Émile Mayrisch und die Anfänge des Deutsch-französischen Studienkomitees », *Galerie. Revue culturelle et pédagogique*, 1992, 4, pp. 560-84.

mité franco-allemand d'Information et de Documentation, dirigé par Pierre Viénot, fut ouvert le 20 novembre 1926. La structure de base du plan Viénot fut donc mise en place et son auteur lui-même assumait la responsabilité de veiller à sa bonne exécution. À côté du Comité binational, qui comprenait un nombre limité de personnalités dirigeantes des domaines économiques, politiques et culturels, il y avait à Paris et à Berlin, deux bureaux qui commençaient à œuvrer depuis 1926. Malgré le renouvellement des membres et les modifications dans les fonctions du Comité, sa structure de base resta inchangée jusqu'à sa fermeture à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale. Au cours d'une existence étonnamment continue du « Comité Mayrisch » (comme il fut coutume de l'appeler après la mort de son fondateur en 1928) les deux bureaux situés dans les capitales perdirent progressivement de leur importance par rapport à celle des séances plénières du Comité. Cette dépréciation s'explique, certes, par la dégradation dramatique des relations politiques entre l'Allemagne et la France, mais surtout par la qualité moindre des directeurs placés à la tête de ces bureaux, à partir de 1930. Lors de son activité à Berlin de 1926 à 1930, Viénot avait fixé les critères de bon fonctionnement du bureau dans la capitale allemande. Il essaya avec beaucoup d'élan et de méthode de s'acquitter des deux tâches principales qui incombaient, selon son plan de 1925, à tout directeur de bureau : fournir aux correspondants de presse français informations et commentaires sur la réalité allemande, les encourager (en leur accordant, le cas échéant, des subventions) à faire des recherches exemptes de préjugés et à éviter des reportages par trop biaisés. Au cours des années, il apparut que cette mission était très difficile à remplir. Cependant, lors de son travail à Berlin, Viénot fut des plus efficaces dans l'autre domaine, celui des contacts avec les responsables politiques ³⁷.

Comme en témoigne Pierre Bertaux dans ses notes, Viénot noua des relations avec des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères et avec les porte-parole pour la politique extérieure des groupes du Reichstag. Il voyagea également dans tous les Länder du Reich et il était, fin 1927, un habitué dans les réseaux socio-culturels de la capitale allemande ³⁸. À la mi-janvier 1928, lors du séjour de Gide à Berlin, Viénot et

37. On peut, par exemple, trouver les traces de ses relations étroites avec le Ministre prussien de la culture Carl Heinrich Becker dans la nécrologie que Viénot lui adressa : « Mort de M. C. H. Becker, ancien ministre de l'Instruction publique en Prusse », *L'Europe Nouvelle*, 1933, 1.

38. Pierre Bertaux, « Un étudiant français à Berlin (hiver 1927-1928) », *Revue d'Allemagne*, 1982, pp. 337-49.

Bertaux lui servirent d'interlocuteurs français et de guides à travers la ville. Gide avait eu l'intention de tenir une conférence sur les avantages à se préoccuper de la culture allemande et il semble que la critique de ses jeunes amis et admirateurs ait provoqué l'abandon de ce projet³⁹. Ce fut chez Pierre Viénot que le Comte Harry Kessler rencontra Gide lors de ce même séjour. Gide lut à cette occasion, devant un public élargi, des passages de *l'Enfant prodigue*⁴⁰. L'échange dense de lettres entre Viénot et Gide, de mi-octobre au début du mois de décembre 1929, donne un aperçu de l'étroite communication entre les deux hommes, cette année-là. Cette correspondance⁴¹ montre combien Viénot s'était attaché, avec persistance et fermeté, à faire connaître l'œuvre de Gide en Allemagne. Dans ces lettres adressées à Paris, à son « cher grand ami » (certaines portent l'en-tête du Bureau du Comité franco-allemand d'Information et de Documentation de Berlin) Viénot relata les problèmes de traduction rencontrés lors de la préparation de la version allemande des *Nourritures terrestres* et de *Corydon*. Viénot, lui-même, participa activement, ainsi que d'autres membres du cercle de Colpach, à la correction de la traduction de Prinzhorn des *Nourritures terrestres*. Pour la traduction de *Corydon*, Viénot servit d'intermédiaire entre Gide et Henri Jourdan, ancien lecteur français chez Ernst Robert Curtius à Heidelberg et futur directeur de l'Institut français de Berlin. Henri Jourdan entra par la suite directement en contact avec André Gide. Viénot étudia les possibilités de monter la pièce de théâtre de Gide *Saül* sur une scène berlinoise. Après l'échec des négociations avec Max Reinhard, il y eut le projet, vers la fin de l'année 1929, d'une mise en scène par Jürgen Fehling. Un comité, constitué pour financer ce projet, recueillit fin novembre 4.000 marks et Viénot reçut de l'Ambassade de France (Roland de Margerie) un accord de principe pour une aide⁴². À travers les fragments de la correspondance entre Viénot et Gide à la fin de l'année 1929, il apparaît que le jeune ami de Gide était un ardent admirateur de l'œuvre de celui-ci au point de savoir par cœur des pages entières des *Nourritures terrestres*⁴³. Viénot

39. Voir à ce propos *ibid.*, p. 348, notes du 23.1.1928.

40. Cf Harry Graf Kessler, *Tagebücher 1918-1937*, Frankfurt/Main, 1961, p. 588.

41. Les lettres de la correspondance non publiée entre André Gide et Pierre Viénot furent aimablement cédées par Mme Catherine Gide à M. Raimund Theis. La publication de la correspondance complète est hautement souhaitable.

42. Lettres de Viénot adressées à Gide (avec l'en-tête du Comité franco-allemand d'Information et l'adresse de son expéditeur à Berlin-W., Matthäikirchstraße, Nr. 12) du 6 septembre et du 26 novembre 1929.

43. Lettre de Viénot à Gide du 27 septembre 1929, p. 2.

n'était pas seulement un traducteur occasionnel de Gide ou son impresario bienveillant auprès des éditeurs et metteurs en scène, il s'occupait aussi de la préparation des séjours de Gide à Berlin et était prêt à le protéger de la curiosité déplacée du public. Ses efforts amicaux visant à faire connaître l'œuvre et la personnalité de Gide en Allemagne ne se déroulèrent pas dans un milieu culturel hermétique et isolé de la politique ; cela apparaît clairement lorsque, dans une lettre, Viénot fit le rapprochement entre les raisons de l'échec de la tentative de monter *Saül* et les effets négatifs d'un discours de Tardieu sur l'Allemagne. Viénot commenta le rapport entre les deux en mélangeant le français et l'allemand : « Qui aurait jamais pensé que *Saül* et Tardieu etwas miteinander zu tun haben würden ⁴⁴ ? » Le jeune représentant du Comité Mayrisch à Berlin put d'autant plus facilement nouer de nombreux contacts sociaux dans Berlin qu'il entretenait de bonnes relations avec l'Ambassade de France. Mais c'était surtout grâce à l'appui du salon franco-allemand tenu à Berlin par l'épouse du Baron Alfred von Nostiz-Wallwitz, président du groupe allemand du « Comité Mayrisch » que Viénot fut introduit dans la société berlinoise ⁴⁵. La réalisation du plan de Viénot pour le rapprochement franco-allemand par la connaissance et la compréhension réciproque buta sur l'immense force d'inertie des préjugés psychologiques et politiques dans les deux nations. Il aurait fallu, pour surmonter ces difficultés, disposer de ressources et de moyens d'action beaucoup plus efficaces. Viénot se trouvait, de plus, impliqué dans un conflit permanent et épuisant avec Charles Laurent, président du groupe français du « Comité Mayrisch » et premier Ambassadeur français après la guerre ⁴⁶. Vers la fin de 1929, l'écart toujours plus important entre l'énergie dépensée et les résultats médiocres (souvent difficiles à évaluer) dans le rapprochement réel entre la France et l'Allemagne, conduisit le directeur français du Bureau de Berlin du « Comité franco-allemand d'information et de documentation » à se résigner. Au cours de l'année 1930 eut lieu une restructuration radicale des deux bureaux dont résulta l'affectation d'un directeur allemand pour l'Institut de Berlin et d'un directeur français pour l'Institut de Paris. Viénot quitta son poste au « Comité Mayrisch » mais il y adhéra encore un certain temps comme membre actif.

Après cinq ans de travail intensif à Berlin et six ans de présence effective en Allemagne, Viénot prit enfin le temps de mettre par écrit ses ob-

44. Lettre de Viénot à Gide du 10 novembre 1929, p. 2.

45. Cf. son portrait dans Nicolaus Sombart, *Jugend in Berlin 1933-1943. Ein Bericht*, Frankfurt/Main, 1986, pp. 98-101.

46. Cf. Fernand L'Huillier, *op. cit.*, pp. 88 sqq.

servations et ses réflexions sur l'évolution de la République de Weimar. Son livre, dont le titre *Incertitudes allemandes* devint rapidement une formule célèbre, parut en juin 1931⁴⁷. Il fut rapidement épuisé dans sa première édition et il fut immédiatement traduit en allemand et en anglais⁴⁸. Ce livre répondait sur le plan international à un besoin accru d'information sur l'Allemagne. En effet, depuis le milieu de l'année 1930, les relations diplomatiques franco-allemandes étaient ouvertement en crise et depuis le raz-de-marée des nationaux-socialistes aux élections du Reichstag, en septembre 1930, la politique allemande semblait plus imprévisible que jamais. Dans son livre, Viénot approfondit et élargit les thèmes déjà abordés dans ses articles du milieu des années 1920. Désormais, il était plus que jamais convaincu que la seule possibilité d'accéder à la réalité d'une nation étrangère était d'y vivre un certain temps de son bon gré. « L'Allemagne doit être regardée de l'intérieur. Il y faut l'oubli momentané de soi ; au sens profond du mot, le désintéressement. Autrui ne livre rien de ses différences profondes à une curiosité égoïste. Il faut avoir souci de lui, non de soi, pour qu'il se révèle⁴⁹. » Viénot présenta l'Allemagne, en tirant les conclusions de ses expériences, comme un vaste champ expérimental où toutes les tables de valeur de la société bourgeoise avaient été brisées. Selon lui, on pouvait voir se profiler en Allemagne, de façon anticipée, les nouvelles valeurs et les nouveaux modes de comportement de la société postbourgeoise nés sous la double influence du mouvement de la jeunesse et du mouvement ouvrier. Viénot cherchait à expliquer l'attitude collective de « disponibilité » ambiante, observée en Allemagne, par le relativisme des valeurs et l'incertitude profonde qui en résultait et dont les nationaux-socialistes, un mouvement « purement négatif », profitèrent aux élections. Dans le chapitre sur la psychologie de la conscience de crise en Allemagne, Viénot se servit de la notion de « sincérité », que Gide appliquait aux individus pour désigner un état d'esprit caractérisé par la désillusion la plus complète. Il la transféra à la conscience collective, régnant au début des années 1930 en Allemagne, qui était marquée par l'absence à peu près complète de normes morales héritées de la tradition ou imposées par l'extérieur⁵⁰. À la fin de l'année

47. Pierre Viénot, *Incertitudes allemandes. La crise de la civilisation bourgeoise en Allemagne*, Paris, 1931.

48. Pierre Viénot, *Ungewisses Deutschland. Zur Krise seiner bürgerlichen Kultur. Mit einem Vorwort von de Benno Reifenberg*, Frankfurt/Main, 1931. — Pierre Viénot, *Is Germany finished ?*, London, 1931.

49. Pierre Viénot, *Incertitudes allemandes*, *op. cit.*, pp. 14 sqq.

50. *Ibid.*, pp. 87 sqq.

1931, cet aspect semble avoir réveillé l'intérêt de Gide pour l'Allemagne et la Russie⁵¹. En automne 1931, le livre de Viénot *Incertitudes allemandes* reçut le prix du meilleur livre politique de l'année décerné par la revue *L'Europe Nouvelle*, publiée par Louise Weiss. Ce prix littéraire avait déjà été accordé à des auteurs tels que Vladimir d'Ormesson ou Salvador de Madariaga⁵². Cette reconnaissance publique correspondait d'une part à l'orientation politique plus marquée de Viénot depuis 1930 et lui facilitait d'autre part la candidature à un mandat politique. Il tenta de passer du statut de spectateur inofficiel privilégié de la politique à celui d'acteur politique.

III. La carrière politique avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale

Ce n'était point un hasard si la distinction du livre de Viénot sur l'Allemagne vint du cercle de *L'Europe Nouvelle*. La fondatrice et l'éditrice de la revue hebdomadaire, consacrée à la politique étrangère et aux questions diplomatiques, était politiquement et personnellement très proche d'Aristide Briand qui incarnait, lui, la politique de Locarno. Émile Mayrisch avait parfois publié dans cette revue et la fondation du « Comité d'Information et de Documentation » y avait trouvé un écho favorable⁵³. La revue était l'organe des forces politiques positionnées dans l'éventail

51. Graf Kessler notait, le 7 novembre 1932, dans son journal (*Tagebücher 1918-1937, op. cit.*, p. 695) l'observation de Roger Martin du Gard : « Gide, avec lequel, il est étroitement lié, est, lui aussi, complètement dominé par son intérêt pour l'Allemagne, après avoir porté son regard longtemps à l'Ouest, à l'Angleterre. » On retrouve cet intérêt, fin 1932, aussi chez Roger Martin du Gard, lorsqu'il dit : « En Allemagne se prépare l'homme nouveau de l'avenir. Le Russe serait trop loin de l'Europe, trop peu individualiste ; l'Ouest, la France, l'Angleterre, l'Amérique, n'auraient pas l'idéalisme, le dynamisme intérieur qui serait nécessaire à la naissance d'un être nouveau. En Allemagne, on verrait naître l'homme qui incarnera la synthèse entre le passé et l'avenir, entre l'individualisme et le socialisme. »

52. Cf. *L'Europe Nouvelle*, 1931, p. 1442 : « M. Pierre Viénot, lauréat du Prix politique de *L'Europe Nouvelle* ». Wladimir d'Ormesson qui avait reçu avant Viénot ce Prix, écrivit un long compte rendu sur le livre de Viénot. Cf. *L'Europe Nouvelle*, 1931, pp. 947 sqq.

53. Cf. par exemple *L'Europe Nouvelle*, 1926, pp. 555 sqq. : Émile Mayrisch, « Une opinion luxembourgeoise sur un projet d'union douanière européenne ».

allant du Parti radical à la Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO). Pierre Viénot chercha dans le champ politique de la gauche modérée les forces susceptibles de donner cette nouvelle impulsion à la politique extérieure, qu'il n'avait pas pu trouver dans le milieu de droite, son « milieu naturel ⁵⁴ ». Viénot avait connu de très près la droite politique lors de son travail au « Comité Mayrisch » et c'était elle qui, par son immobilisme, avait empêché que son projet d'entente franco-allemande ne donne des résultats tangibles. Viénot s'affilia au Parti républicain socialiste et socialiste français, le parti d'Aristide Briand, issu, en 1926, de la fusion d'un courant oppositionnel du Parti socialiste et du Parti radical. Ce parti non marxiste de la gauche parlementaire à faible implantation locale et de faible cohérence attira surtout — comme le constata un expert du socialisme français — de fortes personnalités politiques, difficiles à lier à la discipline d'un parti ⁵⁵. Avec l'aide des renseignements du Quai d'Orsay et la sollicitude d'Aline Mayrisch-de Saint Hubert, Viénot enleva un des 34 sièges de ce parti aux élections législatives de 1932, à Rocroi dans les Ardennes. Avec la charge de ce mandat politique, renouvelé les années suivantes, Viénot orienta le centre de ses activités vers la France. Député au Parlement, il commença à s'occuper de la politique sociale et continua à s'intéresser à la politique extérieure. En 1932 il fut reçu une fois encore par Brüning, le chancelier du Reich, et fut profondément affecté par la présence du national-socialisme dans les rues de Berlin. Il s'exprima sur le nationalisme en 1931 lorsqu'il publia, dans la *Neue Rundschau* sa réponse à un article de Friedrich Sieburg, auteur célèbre du livre sur la France contemporaine ⁵⁶ *Dieu est-il français ?* Depuis le milieu de l'année 1930, le thème du nationalisme était devenu d'actualité en Allemagne suite au développement du néo-nationalisme et de son interaction avec le national-socialisme. Dans ce brillant article au sous-titre révélateur : « la surévaluation de l'idée nationale », Viénot reprit les solutions au problème franco-allemand telles qu'il les avait déjà esquissées dans les *Incertitudes allemandes*. Une synthèse politico-culturelle devait être trouvée entre le dynamisme, né de la conscience de crise des Allemands, et la « raison critique », prisée en France. Avec la prise de pouvoir des nationaux-socialistes à la fin de janvier 1933, tous les espoirs de la génération briandiste en une synthèse franco-allemande furent réduits à néant et on peut comprendre qu'en vue de ses affinités politiques Viénot

54. Cf. à ce propos André Viénot, *op. cit.*, p. 21.

55. Georges Lefranc, *Les Gauches en France*, Paris, 1973, pp. 174 sqq.

56. Pierre Viénot, « Frankreich und Deutschland. Die Überbetonung des Nationalen », *Die Neue Rundschau*, 1931, 1, pp. 721-36.

se soit alors occupé des républicains expulsés d'Allemagne. C'est ainsi qu'il hébergea, un certain temps, dans son domicile parisien⁵⁷, Rudolf Breitscheid qu'il avait connu à Berlin alors que celui-ci était porte-parole du groupe social-démocrate au Reichstag et qui avait dû émigrer en France en passant par la Suisse. Au milieu de l'année 1936, un entretien entre Andrée Viénot-Mayrisch, l'épouse de Viénot qui prit une part active dans la carrière politique de son mari, et le jeune diplomate Armand Bérard atteste combien on était inquiet dans ce milieu de la gauche non-communiste. On y était conscient de ne pas avoir fait assez contre les ennemis de la République de Weimar et de devoir maintenant aider les victimes des nationaux-socialistes⁵⁸. Viénot s'attacha, par conséquent, à cette tâche noble alors qu'il était Secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères. Principalement confronté dans cette fonction à bien d'autres tâches, il accepta pourtant d'être président d'un « Comité consultatif » sur la question des émigrés allemands. Ce « Comité consultatif » était composé, à parts égales, de Français et de représentants des réfugiés allemands et il devait décider de l'octroi de passeports intérimaires. Selon le témoignage des spécialistes de l'émigration allemande, il s'acquitta de ce travail avec beaucoup de générosité sous le gouvernement du Front Populaire⁵⁹.

Après la victoire du Front Populaire en France, en mai 1936, Léon Blum nomma Pierre Viénot Secrétaire d'État au Quai d'Orsay, chargé en particulier de la politique française dans le Maghreb et le Proche-Orient. Viénot nomma chef de cabinet Pierre Bertaux, son ami des jours de Berlin, qui venait de soutenir sa thèse d'État sur le poète allemand Friedrich Hölderlin. Selon certains historiens⁶⁰ (et sans pouvoir entrer plus dans les détails de cet aspect des activités de Viénot), alors il faut noter que le contrat qu'il négocia avec la Syrie représente, au même titre que la politique de l'éducation de Jean Zay, l'un des hauts faits de la politique du Front Populaire. Viénot resta en poste exactement un an. Dans le gouvernement Blum, Viénot appartenait aux membres désapprouvant la politique de non-intervention de la France dans la guerre civile en Espagne. Son engagement pour la gauche modérée l'avait conduit, entre temps, à se

57. Cf. Peter Pistorius, *Rudolf Breitscheid 1874-1944. Ein biographischer Beitrag zur deutschen Parteiengeschichte*, Phil. Diss., Köln, 1970, p. 326.

58. Cf. Armand Bérard, *Un ambassadeur se souvient. Au temps du danger allemand*, Paris, 1976, p. 319.

59. Cf. Ruth Fabian/Corinna Coulmas, *Die deutsche Emigration in Frankreich nach 1933*, München, 1978, p. 34.

60. Serge Berstein, *La France des années 30*, Paris, 1988, pp. 124-6.

détacher des activités du Comité franco-allemand d'Information et de Documentation. Dès 1934, on lit dans les rapports du Comité que Viénot avait pratiquement cessé toute participation aux travaux en raison de ses prises de position publiques en faveur de la gauche⁶¹. Son engagement antifasciste amena Viénot à adhérer à la SFIO au moment où ses activités de Secrétaire d'État prirent fin. Il est difficile de savoir si cet engagement antifasciste ou plutôt le germe d'un sentiment anti-allemand le poussèrent, après la déclaration de guerre contre l'Allemagne national-socialiste, à se faire réactiver dans l'armée, malgré ses problèmes graves de santé consécutifs à sa blessure pendant la Première Guerre mondiale⁶². Pendant les années de guerre, après la défaite militaire française, l'une des étapes de Viénot le conduisit à nouveau, pour un certain temps, auprès de Gide. Le 20 juin 1940, il fit avec d'autres parlementaires la traversée légendaire sur le *Massilia*, de Bordeaux à Casablanca, pour y reprendre le combat contre le national-socialisme. Le régime de Vichy réagit tout de suite en l'accusant de désertion, l'arrêta et le fit passer devant un tribunal. Début décembre 1940, il fut condamné à huit ans de prison ; relâché sur sursis, il partit pour le Sud de la France. Une grande partie du cercle des intellectuels autour de *La Nouvelle Revue Française*, et en premier lieu Gide, s'y étaient déjà installés dans la maison de campagne de la famille Mayrisch à Cabris. Viénot commença à cette époque la préparation d'un livre sur la Prusse⁶³. Des traces des conversations entre Viénot et Gide sur l'histoire de l'Allemagne sont consignées dans le journal de ce dernier⁶⁴. Homme d'action, Viénot ne se contenta pas de ce projet d'écriture. Il chercha au contraire des contacts politiques avec d'autres ennemis du gouvernement de Vichy et avec des antifascistes. Après une nouvelle arrestation, en août 1942, il prit la décision de se rallier au mouvement de résistance de Londres. Il arriva dans la capitale britannique fin avril 1943 et devint très rapidement un étroit collaborateur du Général de Gaulle⁶⁵. Suite à la constitution du gouvernement provisoire de De Gaulle à Alger, début juin

61. D'après les rapports du correspondant à Paris du Comité franco-allemand d'Information, contenus dans les dossiers des Affaires étrangères de la Berliner Wilhelmstraße (Ambassade Paris 702 a-c, 1926-1938) aux archives politiques du Ministère des Affaires étrangères à Bonn. Ici le document 702 c/K 571317.

62. D'après la remarque dans le livre d'André Viénot, *op. cit.*, pp. 27 sqq.

63. *Ibid.*, pp. 32 sqq.

64. André Gide, *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Paris, 1954, p. 86. Sur la vie commune dans la villa des Mayrisch, cf. *ibid.*, p. 1234.

65. Cf. Jean Lacouture, *De Gaulle. 1. Le Rebelle*, Paris, 1984, pp. 35-8 : informations sur les fonctions de Viénot dans la résistance à Londres.

1943, Viénot fut investi par le Général au poste d'Ambassadeur à Londres. Il avait la tâche ingrate de servir d'intermédiaire entre deux personnalités politiques des plus opiniâtres, De Gaulle et Churchill. Il s'acquitta de ce travail avec beaucoup de circonspection et cet exploit fut généralement apprécié ⁶⁶. Il semble que Viénot ait tenté depuis Londres de convaincre Gide de le suivre dans la résistance. Mais Gide ne voulait pas afficher sa conviction par ce geste public. Après le décès de Viénot, le 20 juillet 1944, suite à une crise cardiaque, Gide écrivit le 28 janvier 1945 à sa veuve : « Combien j'ai déploré de n'avoir pu me rendre à Londres à temps pour le revoir encore, et de répondre à son cordial appel ⁶⁷. » Gide joignit à la lettre l'article nécrologique sur Viénot et expliqua qu'il était destiné à être diffusé sur la BBC et publié dans les journaux anglais. Il reprit dans cette lettre le leitmotiv de sa nécrologie : « Il n'y avait jamais eu l'ombre d'un désaccord entre nous. » Il termina l'éloge de son ami par ces termes : « Mon affection et mon estime pour lui n'avaient cessé de grandir, tandis que j'apprenais à mieux le connaître. Que de souvenirs s'attachaient à lui, tous exquis... et quels services il était encore appelé à rendre à la France, avec ce dévouement qui l'a tué. »

66. Cf. à ce propos la présentation du rôle de Viénot dans le livre de François Kersaudy, *Churchill et De Gaulle*, Londres, 1981, pp. 13-7 et *passim*.

67. Lettre du 28 janvier 1945 d'André Gide à Andrée Viénot-Mayrisch, dans *Colpach, op. cit.*, pp. 243 sqq.

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE
Colloque de Düsseldorf (1991)

André Gide,
son image de l'Allemagne
et le nationalisme français
entre 1900 et 1918

par

PETER IHRING

LORSQU'André Gide se livre, dans son œuvre, à des considérations sur l'Allemagne, celles-ci permettent de déduire l'idée que l'écrivain se fait de la France. Une remarque de son essai *L'Influence allemande* (1903) est très significative à cet égard : « ce que Goethe, Heine, Schopenhauer, Nietzsche m'ont appris de meilleur, c'est peut-être leur admiration pour la France¹. » Après avoir pris en considération l'image que les Allemands se font de la France, Gide commence à jeter un regard différent sur sa propre nation. Mais il ne se contente pas d'examiner comment les auteurs germanophones ont vu la France ; au contraire, la culture allemande en soi attire aussi l'attention de Gide. Son altérité évidente par rapport à la culture française a pour conséquence que Gide fait suivre ses interprétations des auteurs allemands de considérations sur la France. Observer l'étranger semble représenter la possibilité d'une nouvelle compréhension de soi. Ceci confirme, dans le cas de Gide

1. André Gide, *Œuvres complètes*, vol. IV, Paris, 1933, p. 413.

également, une hypothèse faisant pratiquement l'unanimité des recherches actuelles sur le problème de l'identité nationale : les modèles d'identité nationale, qui ne résultent pas d'un fait de nature mais d'une construction culturelle, reposent en règle générale sur l'expérience collective des contrastes existant entre sa nation propre et des nations étrangères². Ce principe se manifeste assez clairement dans le contexte des discussions menées au temps de Gide sur les identités nationales respectives de la France et de l'Allemagne. Les idéologies nationales allemande et française de l'époque sont si ajustées l'une à l'autre que, dans leur vision respective, l'une semble être l'antithèse de l'autre. Lorsqu'il s'exprime sur la France et l'Allemagne, André Gide s'approprie fréquemment lui-même cette pratique relevant de la psychologie des peuples, pratique qui n'est toutefois pas, chez lui, l'expression d'une théorie attribuant aux nations des qualités naturelles et immuables. Les stéréotypes nationaux qui, après 1871, prédominent dans l'image que les Français se font de l'Allemagne ne sont donc pas du tout ignorés de Gide : mais contrairement à ses compatriotes, il utilise ces stéréotypes, nous le verrons plus loin, non pas comme argument constitutif d'un système fermé d'idéologie nationale, mais comme point de départ de réflexions ultérieures sur le problème des identités culturelles française et allemande³.

Pour les Français, l'image romantique de l'Allemagne qui, comme on le sait, puise son origine dans le livre de Madame de Staël *De l'Allemagne*, reste prépondérante jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle. La victoire allemande de 1871 bouleversera cette image⁴. À travers la guerre, les Français découvrent l'existence d'une Allemagne jusque-là pratiquement insoupçonnée : les Allemands se révèlent être un peuple maîtrisant

2. Cf. B. Giesen (éd.), *Nationale und kulturelle Identität. Studien zur Entwicklung des kollektiven Bewusstseins in der Neuzeit*, Francfort, 1991, où ce problème est traité dans un ensemble de chapitres spécifiques intitulé « Nationale Identität als Kontrasterfahrung ».

3. Raimund Theis a déjà exposé une thèse analogue dans son livre *Auf der Suche nach dem besten Frankreich*, Francfort, 1984. Je comprends mes observations comme un complément et une prolongation de l'article de Theis.

4. L'image de l'Allemagne romantique instaurée par Madame de Staël fut corrigée relativement tôt par un autre voyageur français. Dans son livre *Das Deutschlandbild in der französischen Literatur*, Darmstadt, 1989, p. 128, Wolfgang Leiner affirme que, dès les années trente du XIX^e siècle Edgar Quinet avait attiré l'attention des Français sur une nouvelle Allemagne, qui n'était plus exclusivement tournée vers la littérature et la philosophie spéculative, ce qui lui enlevait son innocence politique.

non seulement l'univers intellectuel mais aussi l'univers physique. C'est ainsi que les Français prennent conscience de l'efficacité allemande. Les différentes facettes de ce stéréotype sont tout de suite présentes : perfection de l'organisation, excellence du travail industriel et du service militaire, discipline, talent technique. Ces qualités potentiellement positives se chargent après 1870-71 d'une valeur négative : elles sont mises en rapport avec le besoin de domination qui devient le trait déterminant du caractère national allemand. Autrefois l'Allemand rêveur et philosophe éveillait un intérêt bienveillant en France, désormais les Français perçoivent le pouvoir militaire et les appétits expansionnistes allemands comme une menace. Ils concentrent l'expérience traumatisante de la défaite militaire et de la perte de l'Alsace-Lorraine dans une nouvelle image de l'Allemagne. Cette image, en tous points négative, a une résonance beaucoup plus profonde que le mythe de l'Allemagne romantique, mythe d'ailleurs également démenti par l'évolution historique, puisque, dans les années suivant 1871, les Allemands ont industrialisé leur pays plus vite et plus systématiquement que les Français. Dans l'ensemble l'ancienne image de l'Allemagne est donc tout simplement remplacée par une nouvelle⁵.

Certains essaient pourtant de synthétiser les deux stéréotypes opposés, tel Ernest Renan dans sa *Réforme intellectuelle et morale* (1871). Dans la préface de cet ouvrage, il indique comment les événements de 1870-71 ont modifié sa position envers l'Allemagne. Disciple de l'école philosophique de l'idéalisme allemand, il avait toujours considéré l'Allemagne comme la patrie d'une humanité supérieure. Mais la guerre franco-allemande l'avait confronté à une Allemagne barbare dont le barbarisme n'avait pas seulement contaminé les classes inférieures mais également les plus hauts représentants du monde spirituel allemand. Sa sympathie pour les Allemands est cependant si grande que l'Allemagne barbare ne lui fait pas oublier l'Allemagne humaniste ; il résout la contradiction née de ces deux pôles opposés en formulant une sorte de théorie des deux Allemagnes : « La nature allemande [...] semble contenir les

5. Comme Friedrich Wolfzettel le suggère, le changement que subit l'image de l'Allemagne en France au cours du dernier tiers du XIX^e siècle doit se comprendre comme une simple réévaluation du « Ursprünglichkeitspostulat der Romantik » : « Da es [le "romantische Ursprünglichkeitspostulat"] wie kein anderes zur positiven Charakterisierung Deutschlands gedient hatte, bedurfte es nur der Konfrontation mit dem aktualisierten Ideal klassischer "civilisation", um die lächerlichen und abstoßenden Züge nicht gelungener Kulturbildung deutlich zu machen. » F. Wolfzettel, « Das entzauberte Deutschland. Französische Reiseberichte zwischen 1870 und 1914 », in Hans T. Siepe (éd.), *Grenzgänge. Kulturelle Begegnungen zwischen Deutschland und Frankreich*, Essen, 1988, p. 72.

deux pôles opposés : l'Allemand doux, obéissant, respectueux, résigné ; l'Allemand ne connaissant que la force, le chef au commandement inexorable et dur, le vieil homme de fer enfin ⁶. »

Cette synthèse donne à Renan la possibilité de s'en tenir à une conception de l'Allemagne qui, faisant abstraction de l'actualité historique, reste donc potentiellement positive ; conception à laquelle il ne veut pas renoncer, avant tout parce que l'essentiel de sa philosophie repose sur l'idéalisme allemand. Même après 1871, Renan continue à parler de la « douce Allemagne » au sens romantique du terme et préserve celle-ci de toutes les associations déplaisantes en reportant ces dernières sur la Prusse. La prédominance de la Prusse n'est, d'après lui, qu'un phénomène passager : « La Prusse (j'entends la Prusse militaire et féodale) aura été une crise non un état permanent ; ce qui durera réellement, c'est l'Allemagne ⁷. » L'intention idéologique que poursuit Renan avec sa théorie des deux Allemagnes ⁸ est évidente : il veut éviter que le ressentiment antigermanique développé en France après 1871 fasse oublier aux Français les nombreux aspects positifs qu'il attribue à la culture allemande. Cinquante ans à peine après la première parution de *La Réforme intellectuelle et morale*, André Gide publia ses *Réflexions sur l'Allemagne*, un bref essai qui, eu égard à sa genèse et à son orientation idéologique, offre de nombreuses similitudes avec le livre de Renan. Il s'agit de considérations que Gide avait consignées pendant la première guerre mondiale et qu'il publia en 1919 dans *La Nouvelle Revue Française* sous l'effet de sa lecture de *L'Allemand*, mémoires de prisonnier de guerre de Jacques Rivière. Dans les *Réflexions sur l'Allemagne*, Gide s'oppose à l'opinion dominante de la presse française des années de guerre, opinion d'après laquelle le militarisme agressif prussien serait pour ainsi dire l'objectif logique de toute la tradition culturelle allemande. Alors que dans cette perspective, l'ensemble de l'histoire allemande semble ouvrir la voie à une politique impérialiste, Gide affirme que, dans leur propagande de guerre, les Allemands ne peuvent pas s'appuyer sur leurs meilleurs penseurs, les véritables traditions intellectuelles allemandes étant précisément à l'opposé de l'agressivité nationaliste prussienne. Tout comme Renan, Gide oppose l'Allemagne humaine et la Prusse militariste : « le meilleur de la pensée allemande

6. Ernest Renan, *Œuvres complètes*, vol. I, Paris, 1947, p. 329.

7. Renan, *loc. cit.*, p. 432.

8. Ernest Renan n'est pas seul à développer une « théorie des deux Allemagnes ». Wolfgang Leiner consacre tout un chapitre au « Mythos vom zweierlei Deutschland ». Cf. *op. cit.*

de s'élève contre la Prusse qui mène l'Allemagne au combat⁹. » Gide décrit l'Allemagne comme un pays n'ayant initialement jamais produit ni impérialisme ni militarisme ; comme un pays que seule l'« idée prussienne », agissant « comme un virus empoisonneur¹⁰ », aurait perverti. En imputant l'agressivité militaire prussienne à des motifs historiques et passagers, Gide modère certes la tendance antigermanique des *Réflexions sur l'Allemagne* ; néanmoins il ne tait pas le fait que l'idée prussienne a corrompu l'Allemagne, même s'il met en évidence les aspects positifs de la culture allemande en les associant à des noms tels que Leibniz, Nietzsche et surtout Goethe. L'influence de l'« idée prussienne » a, selon lui, tellement transformé les Allemands qu'ils en ont pratiquement perdu le sens des valeurs humaines de leur tradition intellectuelle. En se réclamant des grands noms allemands d'autrefois dans les *Réflexions*, Gide cherche surtout à démasquer le caractère problématique de l'esprit martial prussien. Les rappels incessants de l'importance de la tradition spirituelle allemande ne sont pas en contradiction avec la tendance essentiellement antigermanique de l'essai. Dans sa critique de l'Allemagne contemporaine Gide reprend certains stéréotypes propres au nationalisme français du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, sans adopter pour autant l'idéologie cohérente de ce mouvement.

Pour pouvoir porter une appréciation équitable sur les considérations concernant l'Allemagne des *Réflexions*, il faut prendre en compte la situation historique dans laquelle elles prirent forme. De 1914 à 1918, les Allemands sont aux yeux des Français des ennemis dont il faut expliquer la supériorité militaire évidente, sans toutefois donner l'impression que la position française est désespérée. Cette intention du texte détermine le discours idéologique des *Réflexions* et, par suite, les stéréotypes nationaux que reprend ou non l'argumentation de Gide.

L'expérience historique de l'irrésistible expansion allemande en France est rendue dans l'essai par la métaphore d'une Allemagne ressemblant à une plante mal structurée dont les innombrables racines envahissent le voisinage. L'Allemagne « est de la famille des ficus et comparable au banyan sans tronc principal, sans définition, sans axe, mais dont la moindre ramille (et même détachée du tronc) pousse au plus vite, où que ce soit, en haut des bras, en bas des racines, et vit, croît, prospère, s'élargit et devient à son tour forêt¹¹. »

9. André Gide, « *Réflexions sur l'Allemagne* », *Incidences*, Paris, 1924, p. 12.

10. Gide, *op. cit.*, p. 13.

11. Gide, *op. cit.*, p. 16.

Cette métaphore végétale ¹² reflète la thèse traditionnelle des antiromantiques français qui pensent que la culture allemande est dominée par le principe de l'absence de forme et est, de ce fait, diamétralement opposée à la culture française marquée, elle, par une conscience aiguë des formes. Gide souligne que cette même absence de forme, que les antiromantiques français attribuent au caractère des Allemands et qu'ils présentent comme la preuve cruciale de l'infériorité de l'art allemand, doit être considérée comme l'origine de la vitalité de ceux-ci dans le domaine des réalités politique et sociale ainsi que de leur suprématie militaire : « L'absence de forme propre permettait à cette matière élastique d'être versée dans tous les trous ¹³. »

Il est évident que, dans ses *Réflexions*, Gide adopte l'argumentation traditionnelle de la psychologie des peuples dans la mesure où, pour lui, l'art allemand, la réalité quotidienne et la politique allemandes sont dominés par le même principe. Il semble, dans ce contexte, logique que les Allemands qui ne sont, selon ses mots, qu'une matière allemande, donc un peuple sans contours, ne puissent pas engendrer un art aux contours précis. D'après lui la maîtrise esthétique des contours, faculté qu'il désigne par la notion-clé de « dessin », fait complètement défaut aux Allemands. « En littérature, leur impuissance à créer des figures est remarquable. [...] Le peuple d'alentour ne leur présente pas de figures ; en présenterait-il, eux ne sauraient point les dessiner, ils ne savent pas se dessiner eux-mêmes ; et plus absolument ils ne savent pas dessiner ¹⁴. »

Cette inaptitude au dessin explique ainsi l'importance primordiale de la musique dans la culture allemande. Alors qu'en France le principe, ancré dans la nation, de contours clairs et d'une rigueur absolue des formes a conduit à privilégier les arts plastiques, l'art allemand suit plutôt les lois musicales et tend de ce fait à l'indéterminé de la forme et du contenu. On voit ici clairement que, dans les critiques de l'Allemagne contenues dans les *Réflexions*, Gide se laisse guider par des arguments qui apparaissent au XIX^e siècle et qui, à l'aube du XX^e siècle, formeront le système idéologique clos des antiromantiques français. En comparant ci-après les propos d'André Gide aux thèses de l'idéologie antiromantique et nationaliste, je me réfère au livre d' Hugo Friedrich *Das antiromantische Denken*

12. Dans son livre précité Raimund Theis (*loc. cit.*, p. 31) interprète cette métaphore chez Gide psychologiquement comme l'expression d'une « Angst vor dem vital Mächtigeren ».

13. Gide, *op. cit.*, p. 16.

14. Gide, *op. cit.*, p. 13.

*im modernen Frankreich*¹⁵. La même « Verschmelzung von ästhetischer und politischer Argumentation [fusion des argumentations esthétique et politique¹⁶] » identifiée plus haut comme la base méthodique des *Réflexions sur l'Allemagne*, est considérée par Friedrich comme une spécificité essentielle du discours antiromantique. Et l'opposition que Gide constate entre l'art français d'une part, volontairement formel et structuré selon des lois géométriques claires et l'art allemand d'autre part, aux contours incertains, faisant éclater toutes les lois de la forme esthétique, est également un cliché de l'argumentation antiromantique qui, selon l'interprétation de Friedrich, sera marquée à partir de la fin du XIX^e siècle par des tendances antigermaniques. Le livre de Pierre Lasserre *Le Romantisme français*, paru en 1907, est à cet égard un texte-clé. Le principal message de ce livre est développé dans une thèse disant que c'est l'influence négative de la culture allemande qui a causé, au XIX^e siècle, l'orientation romantique de l'art français, orientation que l'auteur considère comme une aberration pathologique. Lasserre déplore que le romantisme¹⁷ ait passé d'Allemagne en France et qu'il ait supplanté les vertus esthétiques françaises : génie plastique, clarté de l'expression artistique et intellectualité.

En résumé, on peut certes dire que Gide n'a jamais été aussi proche du cercle plus ou moins fermé des antiromantiques français que dans ses *Réflexions sur l'Allemagne* ; il faut toutefois bien signaler que, même dans cet essai, il justifie son image de l'Allemagne d'une tout autre manière que les auteurs qui, selon Friedrich, font autorité dans l'antiromantisme français. Maurice Barrès et Charles Maurras par exemple dénoncent l'individualisme comme une pathologie moderne et romantique qui a ses origines en Allemagne. Dans ses *Réflexions* en revanche, Gide s'appuie sur la discipline militaire des Allemands et sur leur acharnement à exécuter les ordres donnés pour établir qu'ils ne font preuve d'aucune individualité propre, qu'ils sont au contraire enclins à se noyer dans les tâches qui leur sont assignées. Il parle de l'« extraordinaire difficulté de l'individu de leur race à [...] s'individualiser. Il [l'Allemand] ne s'oppose à rien, n'a pour ainsi dire pas de forme propre ou si l'on préfère, il attend du cadre sa forme¹⁸. » Les Français au contraire sont des individualistes-nés. De tels propos ne pourraient présenter plus grande divergence avec ceux de

15. Munich, 1935.

16. Friedrich, *op. cit.*, pp. 103 sqq.

17. Friedrich constate que, dans la perspective des antiromantiques français, le romantisme se présente comme la « Lehre von der Vorherrschaft der Empfindungswelt über die Urteilskraft » (Friedrich, *loc. cit.*, p. 196 sqq.).

18. Gide, *op. cit.*, p. 14.

l'antiromantisme français, non seulement eu égard à la problématique allemande mais aussi quant à la problématique française : les antiromantiques considèrent la valorisation exagérée du principe d'individualité comme la cause de la maladie romantique sévissant dans toute l'Europe au XIX^e siècle. Ils associent l'individualisme exagéré principalement à la culture allemande puisque cet individualisme se manifesta pour la première fois en Allemagne dans la personne de Martin Luther et trouva ensuite sa résurgence dans le subjectivisme romantique et l'idéalisme allemand¹⁹. Dans cette perspective, la France a la position d'un adversaire historique défendant les principes salutaires de la légitimité supra-individuelle, c'est-à-dire le classicisme dans le domaine artistique et le catholicisme dans le domaine politico-religieux. Le fait que, dans ses *Réflexions sur l'Allemagne*, Gide attribue le principe d'individualité non pas aux Allemands²⁰ mais justement aux Français, peut s'interpréter comme la preuve que, dans sa comparaison des cultures française et allemande, Gide observe d'autres contrastes que Maurras, Barrès ou Maritain. Il définit en effet l'identité nationale française tout à fait autrement que ces écrivains nationalistes. Ceux-ci propagent l'idée d'une France classique, cléricale et conservatrice qui, selon Gide, est historiquement dépassée et, par conséquent, vouée au déclin. C'est précisément dans son essai sur l'Allemagne que Gide constate la nécessité de renouveler la culture française : « Tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé et ce n'est que longtemps après que l'on pourra reconnaître, à travers les bouleversements, la continuité malgré tout de notre [des Français] tempérament, de notre histoire²¹. »

Ces propos ne se réfèrent pas uniquement au bouleversement culturel apporté par la première guerre mondiale. Ils signifient également que, pour Gide, l'image de la France que les antiromantiques ont propagée dès la fin du XIX^e siècle était déjà dépassée avant la guerre. Certes, le nationalisme français d'avant guerre s'était donné l'air d'un mouvement progressiste, mais il dissimulait mal sa nostalgie naïve du passé. Alors que les adeptes conservateurs de ce mouvement réclamaient un renouveau

19. Dans ce scénario Goethe apparaît comme le seul Allemand important qui se soumette au principe rationnel de l'universel et non à celui de l'individualisme égocentrique.

20. Gide n'est pas le seul à observer que les Allemands ne sont pas capables d'individualisme : Jules Huret suggère, dans son reportage *En Allemagne. Berlin*, Paris, 1909, que l'absence d'individualité serait la caractéristique véritable de l'Allemagne moderne. Cf. Wolfzettel, *op. cit.*, p. 70.

21. Gide, *op. cit.*, p. 18.

interne de la France, Gide ne concevait une véritable culture française nouvelle que dans le cadre d'une culture européenne nouvelle au sein de laquelle la contribution allemande serait essentielle. Même dans les *Réflexions* qui, bien sûr, furent écrites pendant la guerre et qui soulignent plutôt les relations antagonistes des deux pays, Gide constate la nécessité des échanges culturels : « Nos plus beaux dons, peut-être avions-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever sa pâte épaisse ²². »

André Gide n'est donc pas devenu nationaliste, même pendant la première guerre mondiale ²³. N'oublions pas qu'à la fin du XIX^e siècle déjà il avait clairement pris position contre un nationalisme français, surtout dans sa critique véhémente du roman nationaliste *Les Déracinés* de Maurice Barrès ²⁴. L'antagonisme personnel opposant Gide et Barrès reflète l'antagonisme de groupes existant dans la génération de 1890, c'est-à-dire celle qui était née dans les années soixante. Cette génération a en effet non seulement engendré les nationalistes les plus radicaux, elle était également imprégnée d'idées cosmopolites. Au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, les cultures étrangères sont accueillies très favorablement en France. En se référant à cette époque, Claude Digeon parle d'une « vogue croissante des idées cosmopolites, ce dont l'Allemagne profite tout particulièrement ²⁵ ». On peut dire que l'ouverture de la France sur l'extérieur a aussi été un effet du tournant symboliste des an-

22. *Ibid.*

23. Certes, François Léger affirme que particulièrement pendant la guerre Gide s'est rapproché de Charles Maurras. Mais un tel rapprochement témoignerait à la limite d'une sympathie personnelle pour l'éditeur de *L'Action Française*, certainement pas d'une affinité idéologique. Cf. F. Léger : « Les relations de Gide et de Maurras », *Écrits de Paris*, n° 431, janv. 1983, pp. 61-8.

24. L'affaire Dreyfus conduisit, au début du siècle, à une radicalisation considérable du nationalisme français. Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, 1985, p. 260, établit qu'à ce moment historique la prise de position de Barrès fut caractéristique dans la mesure où, comme beaucoup d'autres nationalistes français de l'époque, il recourut, dans ses prises de position sur l'affaire du soi-disant espion juif Dreyfus, plus à un antisémitisme militant nationaliste qu'au ressentiment antigermanique. En analysant la recension que Gide fait des *Déracinés* et qui parut en 1898, Peter Schnyder indique que, dans ce texte déjà, le futur auteur des *Réflexions sur l'Allemagne* rejette le modèle, proposé par Barrès, d'une identité nationale française repliée sur elle-même. Cf. P. Schnyder, « Gide face à Barrès », *Orbis literarum*, 40 (1985), pp. 33-43.

25. Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française*, Paris, 1959, p. 398.

nées quatre-vingt-dix. Or, les symbolistes avaient emprunté des éléments essentiels de leur théorie esthétique au romantisme allemand²⁶. Rien d'étonnant donc à ce que Gide fasse paraître sa critique ironique du nationalisme des *Déracinés* dans la revue symboliste *L'Ermitage*.

Son orientation cosmopolite fait de *L'Ermitage* une sorte de prédécesseur de *La N.R.F.* Grâce à sa collaboration à *La N.R.F.*, Gide peut contribuer plus efficacement que jamais à l'ouverture culturelle de la France. En 1909 et 1910, dans les premiers numéros de *La N.R.F.*, il publie sous forme de programme, le texte « Nationalisme et littérature » : il y oppose un net refus à tout rétrécissement nationaliste de la perspective littéraire. Il impose ainsi à *La N.R.F.* une conception cosmopolite de la littérature²⁷. Mais, au début, ce sont surtout les cultures anglo-saxonnes qui profitent de l'orientation cosmopolite de la revue. Toutefois, il y a parmi les collaborateurs de *La N.R.F.* un spécialiste de l'Allemagne, Félix Bertaux, qui, de temps en temps, informe le public français des tendances nouvelles de l'art et de la littérature allemands²⁸.

Quant à Gide, il continue à être fasciné, même durant les années sanglantes de la Première Guerre mondiale, par un aspect de l'Allemagne : ce qu'il appelle la jeunesse de la nation allemande. En comparaison de l'Allemagne, la France lui semble être un pays nettement en retard. Le 1^{er} juin 1918, il s'exprime ainsi dans son journal : « Je pense parfois, avec horreur, que la victoire que nos cœurs souhaitent à la France, c'est celle du passé sur l'avenir²⁹. » Même plus de dix ans après la fin de la guerre, Gide déplore les signes de vieillissement culturel qu'il perçoit en France. Il constate qu'assurément « l'Allemagne en est à un stade de vie depuis longtemps dépassé par la France ». Mais il ajoute qu'il est erroné de croire « que c'est une supériorité d'être vieux. L'Allemagne a sur nous précisément l'avantage incompris chez nous de la jeunesse³⁰. »

26. Selon Renée Lang, c'est aussi le cas de Gide, qui n'aurait découvert la littérature allemande que lorsqu'il étudia Novalis et les autres sources romantiques du symbolisme. Cf. R. Lang, *André Gide et la pensée allemande*, Paris, 1949, *passim*.

27. Cf. J. Cotnam, « André Gide et le cosmopolitisme littéraire », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 70 (1970), pp. 267-85 ; J.-P. Cap, « La Nouvelle Revue Française d'André Gide et le cosmopolitisme », *Laurels*, 51 (1980), pp. 101-9 ; et l'œuvre classique d'A. Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, Paris, 1978-86.

28. Cf. G. Pistorius, « L'image de l'Allemagne dans *La Nouvelle Revue Française* (1909-1943) », *Mélanges Jean-Marie Carré*, Paris, 1964, pp. 397-414.

29. André Gide, *Journal*, vol. I, Paris, 1951, p. 655.

30. Gide, *op. cit.*, pp. 1024 sqq.

De telles considérations sont dirigées indirectement contre le nationalisme français qui, avant et après la Première Guerre mondiale, se présente certes comme un mouvement jeune et dynamique, mais qui reste cependant attaché aux seules valeurs traditionnelles françaises. Pour Gide, c'est précisément là où il se comporte en mouvement jeune que le nationalisme français incarne le vieillissement de la France : les valeurs culturelles propagées par les représentants de ce mouvement ne conviennent plus à une société modifiée. Il faut souligner particulièrement deux aspects de la modernisation de la culture française souhaitée par Gide : la condition première d'une telle modernisation est que les Français soient enfin disposés à s'ouvrir sur l'étranger³¹.

D'autre part, Gide veut amener ses compatriotes à accepter les éléments non latins de la France comme une partie constitutive de leur identité et à les intégrer dans leur culture nationale. C'est avant la guerre déjà que Gide dirigea son attention sur les éléments non latins de l'identité nationale française. Le 25 août 1905, il écrit dans son *Journal* : « Qui osera affirmer qu'en notre race les éléments latins sont les plus forts ? — ou non simplement les plus loquaces, et cela pour de très simples raisons. Ce qui ne s'est pas encore exprimé n'est pas moins important pour être moins précoce³². » En s'exprimant ainsi, Gide s'élève contre la prédominance du modèle latin dans la culture française : selon lui, ce modèle dominant autrefois ne se prête plus à la représentation artistique de contenus totalement nouveaux. À ses yeux, le caractère latin représente le révolu. Il prend conscience de ce fait pendant la Première Guerre mondiale ; en 1915, il note en effet que « c'est une nouvelle civilisation qui commence. Celle d'hier s'était trop appuyée sur la latine ; c'est-à-dire sur ce que la culture avait produit de plus artificiel et de plus vain³³ ». Ce scepticisme envers la latinité distingue également Gide des antiromantiques qui, dès le XIX^e siècle, avaient prôné le caractère exclusivement latin de la France et dont l'idéologie du classicisme avait imprégné le nationalisme français. En privilégiant le caractère latin de la France, les nationalistes font preuve

31. À ce propos, il est intéressant de prendre en considération une observation que Gide note dans son *Journal* le 19 janvier 1931 : « Cette prodigieuse difficulté, cette quasi impossibilité pour le grand nombre des Français d'imaginer qu'on puisse se vêtir, manger, penser, vivre enfin autrement qu'on ne fait en France... Disposition native mais que l'éducation familiale et l'instruction des écoles encouragent. Ceux qui déjà sont Français, on leur apprend à être Français. Loin de les élargir, on les enferme. » (*Op. cit.*, pp. 1078 sqq.)

32. Gide, *op. cit.*, p. 175.

33. Gide, *op. cit.*, p. 506.

d'une conception de l'identité nationale basée sur une idée d'homogénéité permettant de considérer la nation française dans son ensemble comme l'incarnation la plus authentique du modèle latin. Il est logique qu'une telle conception de l'identité nationale se doive d'exclure toute intégration d'éléments hétérogènes. Alors que, pour les nationalistes français, la valeur de la France est déterminée exclusivement par son héritage latin, Gide attribue justement la richesse et la singularité de la nation française au brassage culturel. Dans l'essai *Nationalisme et littérature*, que nous avons déjà mentionné, Gide approuve une déclaration d'Henri Ghéon sur la question de l'identité française : « Nous ne formons pas une race, nous Français, mais une nation, mais la nation précisément où les races occidentales se touchent, se fondent, s'équilibrent. Et la France ne se réalise que dans cet équilibre, que dans cette fusion. » Et il ajoute, dans le sens de la pensée de Ghéon : « Mais si la France ne se réalise pleinement que dans l'harmonieux équilibre des éléments très divers qui la composent, de quel droit appeler plus ou moins français tel ou tel de ces éléments ³⁴. » Cette observation est dirigée contre la valorisation exagérée de l'héritage latin pratiquée par les nationalistes français, qui dans le cadre de leur théorie antiromantique, privilégient la latinité et ignorent tous les autres éléments de la culture française. Gide soutient qu'on appauvrit la France en orientant son identité nationale uniquement vers les données latines, c'est-à-dire méridionales et surtout catholiques. La latinisation de la France sous le signe d'un nationalisme catholique a dû être particulièrement douloureuse pour le Français protestant du Nord qu'il était. En 1918, il déplore que « notre pays dépondéré se laisse mener par ses provinces méridionales et ... [croie] trouver son salut dans cette dépoliarisation ». Il ajoute que la perte de l'Alsace-Lorraine est d'autant plus grave pour la France que celle-ci a perdu avec cette province l'élément germanique inhérent à son identité nationale et pleure donc la « perte d'une province indispensable — d'une province de notre esprit ³⁵ ». Gide ne conçoit pas les nations allemande et française comme des entités closes juxtaposées monadiquement. Leurs relations sont, à ses yeux, plutôt caractérisées par la réciprocité, mais aussi par un rapport dialectique. L'expérience des contrastes nationaux joue donc pour lui, comme pour le nationalisme français, un rôle prépondérant dans la détermination des identités nationales. Mais tandis que les nationalistes veulent isoler la France et l'Allemagne l'une de l'autre et propagent ainsi la fixation de ces contrastes, Gide peut, lui, aspirer à surmonter cet antagonisme, car il recon-

34. André Gide, *Œuvres complètes*, t. VI, Paris, 1934, p. 7.

35. André Gide, *Œuvres complètes*, t. IX, Paris, 1934, p. 354.

naît que les relations franco-allemandes sont soumises à un dynamisme intrinsèque, processus ouvert, et qui doit le rester. Il exige que les nations, comme les individus, soient en mouvement permanent, recherchent la nouveauté et soient prêtes à franchir les frontières familières. D'après Gide, l'identité d'une nation est donc, comme celle d'un individu, caractérisée par le principe de l'ouverture et de la disponibilité. Il reproche aux nationalistes français de ne pas tenir compte de ce principe et de vouloir immobiliser la nation française dans un modèle ahistorique. Le principal reproche que Gide fait à des auteurs comme Barrès, Maurras et Maritain est d'avoir construit un système de stéréotypes idéologiques. Et, en refusant, pour la France, un modèle d'identité nationale ahistorique, il prend une position qui se répercute sur son image de l'Allemagne. En effet, s'il n'accepte pas l'autostéréotype national, il doit également abandonner l'hétérostéréotype qui se réfère à l'Allemagne, les deux stéréotypes dépendant l'un de l'autre. Une lecture approfondie des *Réflexions sur l'Allemagne* révèle que Gide lui-même se perd parfois dans la dialectique des deux stéréotypes nationaux. Les *Réflexions*, nées de l'expérience traumatisante de la Première Guerre mondiale, présentent en effet une image stéréotypée de l'ennemi allemand. La réciprocité de l'identification des deux cultures fait que l'image stéréotypée de l'étranger allemand conduit à une caractérisation tout aussi stéréotypée de la France. Il paraît donc logique que la définition de l'identité française que Gide propose dans les *Réflexions* se distingue nettement de l'image de la France qu'il évoque en critiquant les nationalistes français.

Dans mon introduction, j'ai évoqué les conclusions des recherches actuelles sur la question des identités nationales, recherches qui affirment que les définitions des identités nationales se basent surtout sur l'expérience de leur contraste. Ces conclusions peuvent également s'appliquer à l'analyse de l'image que Gide dessine de l'Allemagne dans le cadre de ses controverses avec les nationalistes français. Il est vrai qu'il utilise des stéréotypes nationaux dans l'argumentation des *Réflexions* et dans beaucoup d'autres passages de son œuvre, mais il abandonne ces stéréotypes chaque fois qu'il polémique contre le nationalisme français. La logique intrinsèque d'une construction des identités nationales allemande et française reposant sur un modèle antagoniste fait qu'en aspirant pour la France à un modèle dynamique Gide ne peut pas attribuer à l'Allemagne une identité nationale statique, fixée sur des stéréotypes nationaux. En intervenant en faveur du rapprochement franco-allemand dans les années vingt, Gide applique à l'Allemagne la notion de nationalité qu'il avait conçue pour la France avant la guerre lors de sa polémique avec les nationalistes français. Si, après 1918, il fit preuve d'indulgence pour

l'Allemagne ³⁶, c'est qu'il avait compris que l'identification nationale des Français dépendait de l'image que ceux-ci donnaient de l'Allemagne. Comme Gide était très attaché à l'évolution ultérieure de la culture française, il n'avait d'autre choix que de surmonter les deux stéréotypes nationaux, l'hétérostéréotype aussi bien que l'autostéréotype.

36. L'armistice de 1918 signifie certes l'arrêt de la confrontation directe de l'Allemagne et de la France, ainsi que, du point de vue français, une solution du problème de l'Alsace-Lorraine ; mais l'antagonisme des deux nations sera encore exacerbé dans les journaux français et allemands pendant les années vingt. André Gide appartient à cette minorité de Français et d'Allemands qui, dès la fin de la guerre, ont su dépasser cet antagonisme. Il lance des initiatives journalistiques en coopération avec Ernst Robert Curtius afin de placer les relations entre les deux nations sur de nouvelles bases. Le concept de « complémentarité » forme la clé de voûte des réflexions théoriques qui devaient préparer le rapprochement des deux cultures, ce qui supposait qu'on mettait l'accent avant tout sur l'homogénéité de l'Europe, sans pour autant faire abstraction des particularités nationales. En ce qui concerne la genèse de la notion de « complémentarité » chez Gide et Curtius, cf. Cl. Foucart, « André Gide et l'Allemagne entre les deux guerres : du littéraire au politique ou la recherche de la complémentarité », in *La France et l'Allemagne entre les deux guerres mondiales*, Nancy, 1987, pp. 147-58, et G. Pistorius, « André Gide, l'image de l'Allemagne et l'idée de la complémentarité », in *Ouverture et dialogue. Mélanges offerts à Wolfgang Leiner*, Tübingen, 1988, pp. 721-38.

ANDRÉ GIDE ET L'ALLEMAGNE

Colloque de Düsseldorf (1991)

André Gide et Franz Kafka

par

HANS T. SIEPE

I

« **A**UJOURD'HUI je le trouve plongé dans *Le Procès* de Kafka », écrit Maria van Rysselberghe, la petite Dame, sur André Gide le 28 août 1940¹. Le même jour aussi Gide mentionne pour la première fois le nom de Kafka dans son journal :

Je relis le *Procès* de Kafka avec une admiration plus vive encore, s'il se peut, que lorsque je découvris ce livre prestigieux.

Pour habile que soit la préface de Groethuysen, elle ne me satisfait guère ; nous renseigne très insuffisamment sur Kafka lui-même. Son livre échappe à toute explication rationnelle ; le réalisme de ses peintures empiète sans cesse sur l'imaginaire, et je ne saurais dire ce que j'y admira le plus : la notation « naturaliste » d'un univers fantastique mais que la minutieuse exactitude des peintures sait rendre réel à nos yeux, ou la sûre audace des embardées vers l'étrange. Il y a là beaucoup à apprendre.

L'angoisse que ce livre respire est, par moments, presque intolérable, car comment ne pas se dire sans cesse : cet être traqué, c'est moi².

Dans le *Journal*, ce passage-ci est le premier consacré à l'écrivain juif de Prague, mort déjà en 1924, qui était d'ailleurs quatorze ans plus jeune que

1. Maria van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame. Notes pour l'histoire authentique d'André Gide*, t. III, 1937-1945, Paris : Gallimard, 1975 (CAG 6), p. 190.

2. André Gide, *Journal 1839-1942*, Paris : Gallimard, 1946, p. 86.

Gide. Gide, écrivain dans un monde tout à fait différent de celui de Kafka, parle ici d'une deuxième lecture, car il avait déjà lu le fragment romanesque *Der Prozess* pour la première fois en 1933-34, immédiatement après sa parution dans la traduction d'Alexandre Vialatte avec la préface de Bernard Groethuysen³.

Au mois de mai 1931 déjà, c'est-à-dire presque une dizaine d'années avant la note citée, Gide s'était joint — fait presque inconnu — à un texte consacré à Franz Kafka, article paru d'abord dans un journal berlinois, le *Berliner Tageblatt*, et qui était signé par les écrivains allemands Martin Buber, Hermann Hesse, Heinrich Mann, Thomas Mann et Franz Werfel et par Gide, le seul étranger⁴. « On reconnaît de plus en plus, écrivent-ils, en Allemagne, en France et en Angleterre l'importance séculaire de Kafka. » Franz Kafka, jusqu'à présent connu en tant que « maître de la petite prose », est présenté ici comme un « romancier qu'on ne peut comparer qu'aux plus grands romanciers », comme « créateur et interprète de son temps », comme « un homme qui lutte d'une façon rigoureuse et qui est imprégné d'une profonde conscience religieuse ». Gide était sans doute fasciné par Kafka, même s'il ne connaissait peut-être pas encore, à ce moment-là, un seul de ses romans. Une lecture en allemand nous paraît peu probable, et il n'y avait en France, à cette époque, que quelques traductions de quelques récits : la première traduction était celle de *La Métamorphose* parue en 1928 dans *La NRF* (avec un retard de treize ans) ; quelques récits avaient suivi en 1929 et avaient été publiés également dans *La NRF* ; en 1930, ces premières publications de Kafka en langue française furent complétées par trois récits dans les revues *Bifur* et *Commerce*.

Comment donc savoir quelles étaient exactement les connaissances que Gide possédait du romancier Kafka et de son œuvre romanesque ? Nous pensons que Gide avait été introduit assez tôt dans l'œuvre de Kafka grâce à Bernhard Groethuysen qu'il connaissait depuis les années 20 et qui avait fait connaissance de l'œuvre de celui-ci à Berlin. Le fait que

3. Le 10 mai 1934, Maria van Rysselberghe rapporte : « Jean [Schlumberger] est venu passer la soirée avec nous. À propos de lectures récentes, notamment de Kafka, Jean signale une enquête que [...] ». (*Op. cit.*, t. II, 1974, pp. 379-80). Il y a d'ailleurs une lettre de Gide à Groethuysen du mois de mars 1934 et une lettre de Gide à Julien Green du 28 juillet 1934 où Gide renvoie à la lecture de Kafka (nous devons cette information à Jean-Claude Muller).

4. *Berliner Tageblatt* (19 mai 1931) ; ensuite aussi dans le *Frankfurter Zeitung* et dans le *Handelsblatt*, 75, n° 393 (29 mai 1931), p. 1. Par cet appel initié par Max Brod on voulait aussi renvoyer le lecteur à une édition en deux volumes des œuvres posthumes inédites.

Gide a donné sa signature pour le « texte consacré à Franz Kafka », texte rédigé par Max Brod, peut remonter à l'intermédiaire d'un autre auteur allemand, car cet appel avait été envoyé « aux représentants les plus importants de l'intelligentsia allemande » (comme le faisait remarquer Max Brod) afin d'être signé par ceux-ci⁵. La signature de Gide résulte probablement de ses relations avec un des autres signataires.

Le passage du *Journal*, cité au début, nous indique que Gide était fortement impressionné par le roman *Le Procès* de Kafka, qu'il lisait donc pour la deuxième fois (en pleine guerre, après la capitulation française, pendant l'occupation allemande et l'installation du régime de Vichy). Gide avait noté dans son journal, cette fois-ci, ses impressions qui résultaient de la lecture, et cela est en relation avec les expériences politiques de Gide dans les années 30 qui demandaient une lecture différente dans un contexte socio-politique et culturel différent. Malheureusement, Gide ne s'est pas par ailleurs exprimé sur Kafka et il n'a écrit rien d'essentiel sur lui, c'est ce qu'on peut lire dans le livre de Maja Goth, *Kafka et les lettres françaises* (1956), même si Gide a adapté, par la suite, *Le Procès* de Kafka pour la scène⁶. Nous reviendrons à ce travail.

Remarquable est qu'à cette époque, vers 1940, Gide avait découvert un autre auteur dont l'écriture est caractérisée de la même façon que celle de Kafka : Gide écrit en 1941 dans *Découvrons Henri Michaux* :

Le malaise vient de la relation qui s'établit involontairement en notre esprit entre l'imaginaire et le réel. Et ce malaise, parfois, traversant la bouffonnerie, tourne à l'angoisse. Après tout, se dit-on, tout cela, qui n'existe pas, pourrait être ; et tout ce que nous savons qui est pourrait bien ne pas avoir beaucoup plus de réalité. Ce qui se passe sur cette terre n'est pas, somme toute, beaucoup plus raisonnable que ce que Michaux nous peint.

Si l'on compare ce passage à celui qui parle de Kafka dans le *Journal*, les parallèles sont évidents : les écritures de Michaux et de Kafka sont situées respectivement « entre l'imaginaire et le réel⁷ », dans l'indécis (ce que Todorov donnera plus tard comme définition de la littérature fantastique) et avant tout dans l'angoisse présente dans l'écriture et qui se trans-

5. Max Brod, *Streitbares Leben*, nouv. éd. augm., München-Berlin-Wien, 1969, pp. 194-6. Ici, on s'aperçoit que Gerhard Hauptmann refusa de donner sa signature à cause de son ignorance avouée concernant l'œuvre de Kafka, que Thomas Mann signa parce qu'à ce moment-là il était dans le même hôtel que Hermann Hesse, que Heinrich Mann proposa de petites modifications du texte, etc.

6. Maja Goth, *Kafka et les lettres françaises*, Paris : Corti, 1956, p. 243.

7. C'est ainsi que Maja Goth le présente, nous reprenons ici sa citation (p. 71) du commentaire de Gide à l'égard de Michaux.

met au lecteur⁸ ; celui-ci pouvant y découvrir aussi le reflet de sa situation sociale actuelle et personnelle⁹.

Renonçant à toute « explication rationnelle » du roman de Kafka, Gide n'avait pas encore la position qui le fera, plus tard, considérer Kafka comme un auteur exprimant de manière fort expressive une certaine conception du monde, sans tenir compte, en général, du texte, c'est-à-dire du caractère littéraire et artistique des écrits de Kafka.

II

Le 4 mai 1942, Gide fera une rencontre décisive, il fait la connaissance d'un jeune homme de théâtre, Jean-Louis Barrault, dans un petit restaurant à Marseille, avant le départ de celui-ci pour la Tunisie, voyage causé et retardé par la « pénible occupation allemande¹⁰ ». « Une autre grande joie, à Marseille, ce fut la rencontre de Jean-Louis Barrault¹¹. » Par la suite, Gide rapporte en détail cette rencontre et cet entretien¹². C'est ici, à Marseille, qu'est née l'idée d'une adaptation théâtrale du *Procès* de Kafka ; une idée venue surtout de Barrault « comme initiateur et créateur aussi bien que comme interprète », comme l'écrit Gide.

Et pendant le voyage en bateau qui aura lieu après cette rencontre et qui le mènera en Afrique, Gide (qui avait, dès cette rencontre, la tête pleine d'idées pour l'achèvement de sa traduction de *Hamlet*, commencée une dizaine d'années auparavant, et pour une adaptation théâtrale éventuelle du *Procès*) rend compte d'un événement qu'il met en relation avec sa lecture des œuvres de Kafka :

Ces derniers jours de Marseille m'ont claqué. Tant d'heures à courir de bureau en bureau pour obtenir les visas, estampilles et tampons nécessaires ;

8. Sartre avait souligné d'une façon semblable une autre étape de l'écriture fantastique dans l'œuvre de Kafka. Voir sur ce point sa critique « Aminadab ou Du fantastique considéré comme un langage », in *Cahiers du Sud*, n° 256 (1943), pp. 363-5.

9. Cela est dit contre Klaus Mann qui parle de fuite et d'oubli songeur en caractérisant le travail de Gide sur Kafka à cette époque et qui voit dans cette forme d'un « escapism » tout au plus une protestation contre la revendication d'une littérature nationale de « sang et de terre » (Klaus Mann, *André Gide und die Krise des modernen Denkens*, München, 1966, p. 355).

10. André Gide et Jean-Louis Barrault, *Le Procès*, pièce tirée du roman de Kafka (traduction Vialatte), Paris : Gallimard, 1947, p. 7 (« Note liminaire » par André Gide, déjà rédigée en décembre 1946).

11. André Gide, *Journal 1939-1942*, pp. 208-9.

12. Dans la « Note liminaire » de l'édition de l'adaptation du *Procès* (voir note 10) et dans son *Journal*.

eussé-je été seul, je crois bien que j'aurais renoncé. Mais le très obligeant Ballard m'accompagnait partout, me surveillait, palliait mes défaillances, oublis ou distractions. Au dernier moment, et déjà par delà les adieux, il revient m'avertir que j'ai omis d'enregistrer ma malle : il faut en hâte redescendre à terre, courir à travers de fantastiques locaux... Tout cela très Kafka. Je songe sans cesse au *Procès*. Sentiment de ne pas encore « être en règle ». S'il fallait autant de formalités pour mourir... De quoi construire un conte admirable¹³.

La mention de « conte admirable » par rapport à Kafka nous fait penser à la première lecture gidienne de Kafka au début des années 30 et à une discussion qu'il avait eue avec Jean Schlumberger, quand ils discutaient, parlant aussi de Kafka, du fantastique en littérature : « Ah ! ce que je donnerais, dit Gide, pour écrire un bon conte fantastique¹⁴ ! » Le contexte dans *Les Cahiers de la petite Dame* rend manifeste que Gide avait défini le fantastique comme projection psychologique et abstraction grotesque de la réalité et qu'il le mettait en rapport avec Kafka.

Avant de décider de réaliser les propositions de Barrault et de préparer une adaptation scénique du *Procès*, Gide avait lu le roman pour la troisième fois : « j'avais pour ce livre étrange une admiration des plus vives ». Et au mois de septembre de la même année 1942, Gide écrit dans une lettre à Barrault : « Ah ! si Sartre tirait une pièce (ou moi) du *Procès* de Kafka !! Quel rôle pour vous !! Un mot à ce sujet et je me mettrais au travail¹⁵. » Gide était au courant des relations étroites entre Barrault et Sartre¹⁶, mais il nous est impossible de dire ici comment et dans quelle mesure Sartre avait été mis au courant par Barrault du projet d'une adaptation du *Procès* de Kafka pour la scène française. La critique littéraire, plus tard, mettra assez souvent la pièce de Kafka en relation avec le théâtre existentialiste. Ceci est peut-être une des raisons pour lesquelles Jean-Louis Barrault, dans ses souvenirs de 1972, regrettait qu'une collaboration avec Sartre n'ait pas eu lieu : « En 1946, hélas, il n'en était plus question¹⁷. »

Après son retour à Paris au mois de mai 1945, Gide rencontre Barrault plusieurs fois pour faire avancer le projet commun, et on peut lire dans *Les Cahiers de la petite Dame* : « Il [Gide] est très exalté par ses rencontres avec Barrault qu'il déclare génial dans l'invention. Barrault a l'idée de porter à la scène d'abord, et au cinéma ensuite, *Le Procès* de Kafka, et

13. André Gide, *Journal 1939-1942*, pp. 204-5.

14. Maria van Rysselberghe, *op. cit.*, t. II, p. 380.

15. La lettre est reproduite en fac-similé dans les *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud—Jean-Louis Barrault*, n° 50 (1960).

16. Cf. *Journal*, 5 mai 1942.

17. Jean-Louis Barrault, *Souvenirs pour demain*, Paris : Seuil, 1972, p. 196.

il souhaite associer Gide à ce projet, ce qui le tente beaucoup¹⁸. Le résultat de ce que Gide manifeste pour Kafka et de l'effort fait par Barrault pour gagner Gide comme collaborateur, sera la transposition commune du roman fragmentaire de Kafka à la scène, prévue pour le théâtre du metteur en scène Barrault et pour l'acteur Barrault. La première représentation aura lieu le 10 octobre 1947 au Théâtre Marigny à Paris. Par la suite, la pièce sera représentée avec beaucoup de succès aussi en Allemagne¹⁹.

Une autre note qui, dans le journal de Gide, se réfère au *Procès* de Kafka, se trouve au mois de novembre 1946, lorsque Gide mentionne les répétitions pour *Le Procès*. Et dans la correspondance de Gide avec Roger Martin du Gard, il y est question à plusieurs reprises de son travail d'adaptation du roman de Kafka²⁰. Gide devait aussi prendre position par rapport à la critique prononcée par son ami Roger Martin du Gard qui lui avait écrit : « En avant donc pour le Kafka... Mais, bon Dieu, plus j'y repense, quelle étrange entreprise ! Peu de livres me semblent aussi peu transposables pour la scène que les siens²¹. » Gide lui-même avait vu très tôt les problèmes d'une adaptation dont il pensait tout d'abord qu'ils étaient insurmontables. Selon Barrault, Gide crut longtemps que le film serait un médium plus adapté au roman *Le Procès*, si ce roman devait être transposé dans un autre genre²². Ainsi Gide réduit sa contribution à la réalisation de l'adaptation théâtrale, car (selon lui) c'était Barrault qui avait fourni le scénario avant que Gide se soit occupé lui-même de la création des dialogues :

Il ne s'agissait plus que de couvrir de chair le squelette qu'il [Barrault] apportait. Je fus aussitôt requis, conquis, transporté, et me mis au travail avec joie, avec zèle, avec enthousiasme. Je n'eus du reste, le plus souvent, qu'à me

18. Note du mois de novembre 1945 dans *Les Cahiers de la petite Dame* (voir note 1), p. 372.

19. La première représentation allemande eut lieu le 30 juin dans le Schlosspark-Theater à Berlin sous la direction de Willi Schmidt et dans le cadre des Ruhrfestspiele sous la direction de Gustav Gründgens, qui jouait lui-même le rôle principal et qui avait repris la pièce au Schauspielhaus à Düsseldorf au mois de septembre 1950. Voir aussi sur ce point Gustav Gründgens, *Briefe, Aufsätze, Reden*, éd. par R. Badenhausen et P. Gründgens-Gorski, Hambourg, 1967.

20. André Gide—Roger Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, Paris, 1968, pp. 335-6, 360, 363-5, 374 et al.

21. *Ibid.*, p. 363 (8 février 1947).

22. Jean-Louis Barrault, *Souvenirs pour demain*, p. 197. L'adaptation cinématographique d'Orson Welles (avec Anthony Perkins comme acteur principal) est devenue célèbre.

servir du texte de l'excellente traduction de Vialatte. Rarement je mis plus de « cœur à l'ouvrage », tout en m'effaçant le plus possible pour céder la place à Kafka, dont je tenais à respecter toutes les intentions²³.

Selon Jean-Louis Barrault, c'est lui-même qui avait rédigé d'abord une première version à partir des dialogues de la traduction de Vialatte avant de la lire à Gide. Peu de temps avant la fin de cette lecture qui avait lieu dans l'appartement de Gide, le lustre était tombé du plafond et il n'était resté pendu que par un fin fil électrique... Gide (toujours selon Barrault) avait interprété cet événement comme une réponse et un consentement de Kafka à l'adaptation, de sorte qu'il s'était déclaré prêt maintenant à collaborer avec Barrault²⁴.

La pièce est annoncée et publiée avec la référence explicite à la traduction de Vialatte, une traduction qui était, selon Gide, « excellente ». Sans prendre en considération la discussion qui se développera par la suite sur la véritable qualité de cette traduction et la problématique de la réception des œuvres de Kafka en France²⁵, nous mentionnerons quand même un commentaire :

Vialatte wünschte sich [...] nach der Lektüre des Stückes, dass sein Name

23. Voir la « Note liminaire » (cf. note 10) que Gide avait fait publier aussi, dans une forme semblable, dans *Le Monde*, le 2 octobre 1947, avant la première représentation (« André Gide nous parle du *Procès* de Kafka »). En réalisant les dialogues, le travail de Gide a été facilité par le fait que la traduction de Vialatte avait déjà mis en relief les parties dialoguées du texte (ce qui, d'ailleurs, ne se trouvait pas dans le texte original de Kafka).

24. Jean-Louis Barrault, « Cas de conscience devant Kafka », *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud—Jean-Louis Barrault*, n° 50 (1965), pp. 73-4. Voir également Barrault, *Souvenirs pour demain*, pp. 197-8.

25. Voir l'article « Frankreich. Wirkungen auf Kritik und Wissenschaft » de Marthe Robert dans le *Kafka-Handbuch*, Bd. 2 : *Das Werk und seine Wirkung*, Stuttgart, 1979, pp. 678-93, suivi par un article de Georges Schlocker qui s'occupe de l'influence de Kafka sur la littérature française (pp. 693-704). Pour la réception de Kafka en France, voir également (à côté du livre de Maja Goth déjà mentionné ci-dessus) Marthe Robert, « Kafka en France », *Mercur de France*, t. CCCXLI (1961), pp. 241-55 ; Claude David, « Kafka in Frankreich », *Neue Zürcher Zeitung*, 3 juillet 1983 ; Claude David, « Anmerkungen zu Franz Kafkas Schicksal in Frankreich », in *Gallo-Germanica. Wechselwirkungen und Parallelen deutscher und französischer Literatur*, éd. par E. Heftrich et J.-M. Valentin, Nancy, 1986, pp. 307-16. Pour la discussion sur la nouvelle traduction, voir également Edgar Sallager, « Zu den Neuübersetzungen von Kafkas Romanen in Frankreich », in Wolfgang Pöckl (éd.), *Literarische Übersetzung. Beiträge zur gleichnamigen Sektion des XXI. Romanistentages in Aachen (1989)*, Bonn : Romanistischer Verlag, 1990, pp. 267-94.

nicht genannt werden solle : « Es gibt in Kafka », sagte er zu Gide, « etwas von Pascal und von Voltaire. Als Katholik kann ich es schwer ertragen, dass Sie den ersten dem zweiten geopfert haben ²⁶. »

III

Les expériences de Gide avec Kafka doivent être considérées dans le contexte de la réception de Kafka en France. Dans son journal (cf. le passage déjà cité), Gide avait fait la critique d'un texte sur Kafka que Groethuysen avait écrit comme préface pour l'édition française du *Procès* ; ce texte ne renseignant pas du tout sur la vie de l'écrivain, ne contenant aucune information sur son époque, son milieu et ses relations avec la littérature allemande contemporaine. Par conséquent Kafka sera considéré longtemps par les lecteurs français comme un mythe : l'auteur et l'œuvre atteignent « la perfection et la pureté de l'abstrait ²⁷ ».

La réception des œuvres de Kafka par Gide a été influencée aussi par le fait que Kafka avait été découvert très tôt par les surréalistes qui l'avaient publié et présenté comme un des leurs : Pierre Klossowski avait traduit un conte en 1930 et il avait édité d'autres textes de Kafka dans les années 40 ; en 1937, un texte de Kafka, illustré par Max Ernst et préfacé par André Breton, avait été publié dans la revue *Minotaure* ; en 1938, Breton avait rédigé une « Note sur Kafka et le rêve » et il avait présenté l'auteur aussi dans son *Anthologie de l'humour noir* en 1940, anthologie dans laquelle nous retrouvons aussi André Gide : non seulement comme un auteur de la galerie des ancêtres surréalistes mais aussi comme sujet d'un texte d'Arthur Cravan, « André Gide », texte qui précède immédiatement le chapitre « Franz Kafka ».

Dans un autre domaine, celui de la réception philosophique et existentialiste de Kafka, on peut constater que Daniel-Rops en 1937 et Jean Wahl en 1942 se réfèrent à Kafka et à Kierkegaard, que Camus écrit un

26. « Après la lecture de la pièce, Vialatte exprima son désir qu'on ne cite pas son nom : "Il y a chez Kafka", dit-il à André Gide, "quelque chose de Pascal et de Voltaire. En tant que catholique je ne supporte guère que vous sacrifiez le premier au deuxième." » Voir la postface ajoutée par l'éditeur dans l'édition allemande d'André Gide, *Theater. Gesammelte Stücke*, Stuttgart : DVA, 1968, p. 327. Il y en a d'autres pour reprocher le contraire à Gide en disant qu'il interprétait *Le Procès* de Kafka d'une façon mythologique, par ex. Ulrike Zimmermann (voir note 43), p. 133, note 52 ; ou en disant qu'il généralisait, comme par ex. Marthe Robert dans le *Kafka-Handbuch*, p. 681.

27. Voir l'article mentionné de Marthe Robert dans le *Kafka-Handbuch*, pp. 679, 680.

article, « L'espoir et l'absurde dans l'œuvre de Franz Kafka », en 1943 et que Sartre s'intéresse à Kafka cette même année²⁸. Marthe Robert en tire une conclusion pleine de polémique :

So wurde der Dichter, der sagte « Alles, was sich nicht auf Literatur bezieht, hasse ich », als echter Philosoph anerkannt und dadurch der Literatur entrückt : Er hatte keine Vorgänger und Lehrmeister mehr, weder Beziehungen zu einer literarischen Tradition noch geistige Verwandtschaft mit anderen grossen Romanschriftstellern oder ihm nahestehenden Dichtern²⁹.

IV

« Que dire véritablement de la relation de Gide à Kafka, si ce n'est que Gide a fait des expériences kafkaïennes et qu'il est issu, comme l'œuvre de Kafka, de l'esprit de la même époque [...] c'est-à-dire du siècle bourgeois qui est en train de se dissoudre, qui ne pose plus la question du sens de la vie mais qui se perd à la surface d'un fonctionnement parfait, toujours pareil et apparemment établi pour l'éternité³⁰. »

Dans les entretiens radiophoniques de Gide avec Jean Amrouche (en 1949), ce dernier avait établi un rapport étroit « entre certaines de ses préoccupations, et même certaines de ses œuvres antérieures, et les préoccupations de Kafka dans le *Procès* », un rapport que Gide refusait carrément. Et de plus, interrogé sur la victime innocente dans *Le Procès* de Kafka, il donne l'explication suivante :

À vrai dire, cela implique chez le lecteur de Kafka, par exemple, celui qui épouse ses sentiments, une inquiétude qui n'est plus la mienne, que je n'ai pas. D'un point de vue littéraire, je sympathise, si vous voulez, avec cette inquiétude. Mais, je ne l'éprouve plus moi-même. J'irai plus loin : elle me paraît assez factice³¹.

À cette époque-là, Gide pensait avoir surmonté le malaise provoqué par la lecture de Kafka. Est-ce qu'on les retrouve encore dans l'adaptation théâtrale ou s'agit-il là d'une sorte d'adaptation purifiée que Gide ne concevait que comme un service rendu à Kafka ?

28. Les références sont faciles à trouver dans la bibliographie chez M. Goth.

29. « Ainsi, le poète qui disait "Je déteste tout ce qui ne se réfère pas à la littérature" fut reconnu comme vrai philosophe et par cela il fut éloigné de la littérature : il n'avait plus de prédécesseurs et de maîtres, il n'avait ni des relations à une tradition littéraire ni d'affinité à d'autres grands romanciers ou aux poètes proches de lui. » (Marthe Robert, *op. cit.*, pp. 683-4.)

30. Raimund Theis, dans la préface du premier volume de la nouvelle édition allemande des œuvres de Gide, *Gesammelte Werke*, I, Stuttgart, 1989, p. 50.

31. Voir la reproduction écrite des entretiens à la radio (1949) dans Éric Marty, *André Gide, qui êtes-vous ?*, Lyon : La Manufacture, 1987, pp. 305-6.

Face aux informations insuffisantes sur cette question, une analyse comparée de l'adaptation gidienne du roman *Le Procès* pourrait nous aider à trouver une réponse, car la transposition d'une œuvre dans un autre médium ou bien dans un autre genre signifie toujours une certaine interprétation de l'original. Nous connaissons cinq analyses, plus ou moins complexes, qui comparent le roman fragmentaire de Kafka avec l'adaptation théâtrale de Gide et Barrault, mais leurs résultats sont diamétralement opposés³². Ainsi on parle une fois d'une « fine French adaptation of a German novel » ou d'une « œuvre véritablement achevée », une autre fois on reproche à Gide d'avoir trahi Kafka³³. Il n'est pas question de faire ici une analyse comparée et détaillée de l'adaptation pour laquelle se pose d'ailleurs une question de méthode : comment délimiter et distinguer les parts respectives de Gide et de Barrault, ou plus précisément : où est-ce que Gide se manifeste dans le texte si la partie essentielle du scénario vient de Barrault ?

Dans une lettre de février 1947 (c'est-à-dire bien avant la première représentation de la pièce) adressée à Roger Martin du Gard, Gide exprime non seulement son désaccord avec Barrault, mais aussi son aversion pour l'adaptation théâtrale, pour la transposition dramaturgique et la mise en scène :

Les répétitions du *Procès* ne m'apportent pas la joie que j'en attendais. Je tâche de m'y intéresser, mais je m'endors dans le fauteuil d'orchestre.

Que Barrault fasse ce qu'il veut : la pièce ne m'appartient plus. Elle n'est pas assez mon œuvre pour que je me reconnaisse — (ou que Barrault me reconnaisse) le droit d'intervenir. J'ai fourni le texte ; tout le reste est de son domaine, devient sa chose. Je suis tenu d'acquiescer ; et, ma foi, je le fais, le plus souvent d'assez bon cœur. Mais, décidément, je n'aime pas le théâtre, et

32. Reinhard Kuhn, « André Gide et Franz Kafka », in *Entretiens sur André Gide*, éd. par Marcel Arland et Jean Mouton, Paris-La Haye, 1967, pp. 171-3 ; Rebecca M. Vallette, « *Der Prozess* and *Le Procès*. A Study in Dramatic Adaptation », *Modern Drama*, 10 (1966/67), pp. 87-94 ; Armgard Gerbitz, *The Adaptation of Kafka's Novel Der Prozess by Jean-Louis Barrault and André Gide*, Diss. University of Alberta, Edmonton, Alb. (Canada), 1968 ; Ira Kuhn, « The Metamorphosis of *The Trial* », *Symposium*, 26 (1972), pp. 226-41. Une analyse récente (qui n'est pas encore entre nos mains) s'occupe aussi de cette question : Christiane et Gilbert Ravy, *Mis en scène*, Rouen : Publications de l'Université de Rouen, 1987. Voir également Jörg W. Gronius, *Kafka im Theater. Über Adaptationen des *Prozess* und *Menschen im Hotel**, Berlin (Diss.), 1983 ; Kurt Klinger, « Kafka auf der Bühne », in *Theater und Tabus*, Eisenstadt-Wien, 1984, pp. 421-54.

33. Voir Rebecca M. Vallette, art. cité, p. 94 ; Reinhard Kuhn, art. cité, p. 173 ; Ira Kuhn, art. cité.

je m'y ennue³⁴.

Gide critique la disparition du texte dramatique derrière l'intention théâtrale de Barrault et derrière la mise en œuvre de multiples moyens scéniques; il voit Barrault succomber à la tentation du rôle et à la possibilité de montrer des effets nouveaux sur le spectateur (par ex. la scène simultanée ou le jeu à la manière de Charlie Chaplin³⁵). Dans une lettre de juillet 1947, Gide écrit de nouveau à Roger Martin du Gard :

Je dois revoir Barrault demain et crains des accrochages ; car, pour le livre du moins, je me refuse à tenir compte des multiples et minutieuses indications de jeux de scène, de « bruitages » et de comportements des acteurs. Je suis loin de les approuver toutes, et crains beaucoup qu'il ne s'y attache avec obstination ; qu'il n'y tienne plus qu'au texte lui-même qui disparaît sous cet amoncellement de fioritures et de bizarreries. Dommage ! Profondément remaniée, la pièce était d'un cours assez entraînant ; je crains, s'il s'obstine, que ce ne soit plus qu'une suite de cascates et que l'étonnement, l'amusement peut-être, du spectateur, ne l'emporte sur l'émotion. La peste soit des virtuoses³⁶ !

Que reste-t-il donc à dire sur Gide et Kafka ? S'agit-il en fin de compte de la fatigue d'un vieil homme, qui — comme on l'a déjà vu dans l'entretien avec Amrouche — ne veut plus s'engager dans l'œuvre de Kafka et dans sa propre adaptation de Kafka ? Ou est-ce que nous rencontrons ici une sorte de détente, une foi dans le progrès de l'homme qui

34. André Gide—Roger Martin du Gard, *Correspondance*, op. cit., t. II, p. 364. Mais Marie-Hélène Dasté parle d'une participation enthousiaste et engagée aux répétitions : « André Gide pendant les répétitions du *Procès* », *BAAG*, janv. 1990, pp. 9-10.

35. Voir aussi la critique de Gide à la suite des premières représentations : « Notes [inédites] sur les premières représentations du *Procès* [Bibliothèque Jacques-Doucet] », in *Le Siècle de Kafka*, éd. par Yasha David avec la collaboration de Jean-Pierre Morel, Paris : Centre Georges-Pompidou, 1984, pp. 195-6. En ce qui concerne le caractère problématique d'une adaptation et la transposition des attributs romanesques au théâtre, voir aussi la préface de Marianne Kesting dans le livre de Jean-Louis Barrault, *Mein Leben mit dem Theater*, Köln, 1967.

36. André Gide—Roger Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, pp. 374-5. On trouve ici une réponse significative aux problèmes de Gide dans une interview avec Jean-Louis Barrault qui avait paru pour la première fois dans *Franc-Tireur* du 4 octobre 1947, une semaine avant la première représentation, sous le titre : « Je ne trahirai pas Kafka en faisant rire le public ». Pour la structure d'un scénario selon Barrault, voir Simone Benmussa, « Travail de scène pour *Le Procès* », *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud—Jean-Louis Barrault*, n° 50 (1965), pp. 86-106.

s'opposent aux visions pessimistes de Kafka, à l'impuissance, au désespoir, à l'impossibilité de trouver une issue ? En tout cas, il ne suffit pas d'affirmer une influence de Kafka sur Gide comme nous le rencontrons dans le livre de Bert Nagel *Kafka und die Weltliteratur* (1983) : là il faudrait se demander laquelle parmi les œuvres de Gide pourrait avoir subi une influence (puisque l'auteur français avait déjà publié l'édition complète de ses œuvres au moment de sa première lecture de Kafka).

Même la critique théâtrale contemporaine de la mise en scène du *Procès* ne donne aucune réponse à la question que nous venons de poser. Paul Claudel par exemple (l'auteur catholique qui, après une amitié de jeunesse, sera toujours en désaccord avec Gide) a écrit l'article principal sur l'adaptation du *Procès*, publié sur la première page du *Figaro littéraire*, sans mentionner une seule fois le nom de Gide³⁷ ; dans les archives littéraires de Marbach on trouve deux brouillons d'une critique dramatique écrits par Yvan Goll en 1947 (« Franz Kafka erobert Paris ») lesquels mettent l'accent sur la « collaboration d'un écrivain néo-classique aussi gaulois que Gide³⁸ » ; et une longue critique dans *Les Nouvelles littéraires* a pour auteur le philosophe Gabriel Marcel³⁹. Si nous regardons l'ensemble de la critique dramatique de cette époque⁴⁰, nous nous aperce-

37. Paul Claudel, « *Le Procès de Kafka ou le drame de la justice* », *Le Figaro littéraire*, 18 octobre 1947, p. 1 ; repris dans les *Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud—Jean-Louis Barrault*, n° 50 (1965), pp. 13-6. Pourtant Gide était touché et content de cette critique : voir Barrault, *Souvenirs pour demain*, pp. 198-9.

38. Tout au contraire de cette appréciation on dit dans une critique dramatique du magazine illustré *Plaisirs de France* (novembre 1947) : « Aussi loin que possible du classicisme français, voici l'atmosphère Europe-centrale-hébraïque du *Procès*, pièce tirée par André Gide et Jean-Louis Barrault du roman de Kafka. [...] En bref, un spectacle puissant, assez rebutant pour le grand public, mais qui apporte à l'art dramatique quelque chose de neuf. »

39. Gabriel Marcel, « Le Théâtre. *Le Procès* », *Les Nouvelles littéraires*, 23 octobre 1947.

40. Voir par ex. Francis Ambrière, « *Le Procès au Théâtre Marigny* », *Opéra*, 15 octobre 1947 ; Francis Ambrière, « Le Théâtre », *Mercure de France*, t. CCCI (1947), pp. 706-8 ; Gérard Bauer, « Le Théâtre », *Revue de Paris*, t. XXII (1947), p. 152 ; Michel Cournot, « Le Théâtre », *L'Arche*, n° 23, 1947, pp. 106-17 ; R. Dauvin, « *Le Procès de Kafka* », *Études Germaniques*, 1 (1948), pp. 49-63 ; J. Derogy, « Je ne trahirai pas Kafka en faisant rire le public » (interview avec Jean-Louis Barrault avant la première du *Procès* au Théâtre Marigny), *Franc-Tireur*, 4 octobre 1947 ; Yvan Goll, « Kafka erobert Paris », 4 pp., ms. de 1947 ; J. D., « Devant le *Procès* au Théâtre Marigny », *Le Figaro littéraire*, 11 novembre 1947 ; G. Joly, « *Le Procès de Kafka au Théâtre Marigny* », *L'Aurore*,

vons que celle-ci reflète nettement le pour et le contre d'une adaptation du roman de Kafka, auteur sur lequel la revue *Action* avait fait une enquête s'adressant à des écrivains, un an auparavant, en posant la question : « Faut-il brûler Kafka ⁴¹ ? »

Gide n'a pas brûlé Kafka, mais à l'aide de l'adaptation il l'a fait connaître au grand public en France. De plus, il ne l'a pas « dévoré » par son adaptation comme le chat dévore la souris (selon la critique de Claude Roy) : il était discret et il s'est placé loin derrière Kafka. Cela était d'autant plus facile pour lui qu'au moment où il s'occupait de l'adaptation, Gide prenait déjà ses distances vis-à-vis de son expérience antérieure de la lecture des œuvres de Kafka.

Martin Esslin qui tenait cette adaptation théâtrale d'un texte de Kafka pour une adaptation très réussie, avait avancé la thèse selon laquelle cette pièce était la première dans laquelle on puisse déjà rencontrer la forme dramatique du théâtre de l'absurde, développé dans les années 50, et qu'elle était le précurseur des œuvres d'Ionesco, d'Adamov et de Beckett. Il avait souligné aussi que cette pièce était représentée à un moment extrêmement propice,

kurz nachdem die Alpträum-Welt der deutschen Okkupation sich aufgelöst hatte. Kafkas Traum von seiner Schuld und von der Willkür der Mächte, die die Welt beherrschen, war für das französische Publikum von 1947 mehr als nur blosse Phantasie. Die persönlichen Ängste des Autors waren Wirklichkeit geworden, sie hatten sich in eine kollektive Angst von Nationen verwandelt ; die Vision von einer absurden, willkürlichen und irrationalen Welt hatte sich als eine höchst realistische Vorhersage erwiesen ⁴².

12-13 octobre 1947 ; Robert Kemp, « *Le Procès de Kafka au Théâtre Marigny* », *Le Monde*, 12-13 octobre 1947 ; J.-J. Rinieri, « Kafka, *Le Procès*. Adaptation d'André Gide et de Jean-Louis Barrault », *La Nef*, n° 36 (1947), pp. 157-9 ; Claude Roy, « *Le Procès* », *Les Temps modernes*, n° 29, février 1948, pp. 1534-6 ; Claude Roy, « *Le Procès* », *Action*, 5-11 novembre 1947, p. 165.

41. L'enquête était proposée par Pierre Fauchery dans le n° 90 du 24 mai 1946. Dans les n° 93 à 100, on trouve les réponses (entre autres) de Julien Benda, Jean Paulhan, Michel Leiris, Marcel Aymé, Francis Ponge, François Mauriac, André Lhote, Roger Vailland, René Char, Maurice Merleau-Ponty, Roger Caillois.

42. « peu de temps après que le cauchemar de l'occupation allemande se fut dissout. Le rêve de Kafka de sa culpabilité et de l'arbitraire des puissances qui règnent sur le monde était, pour le public français de 1947, plus qu'une simple fantaisie. L'angoisse personnelle de l'auteur s'était réalisée, elle était devenue une angoisse collective des nations ; et la vision d'un monde absurde, arbitraire et irrationnel s'était révélée être une prévision absolument réelle. » (Martin Esslin,

La plupart des recherches sur l'adaptation de Gide et Barrault suivent ces arguments exprimés par Martin Esslin, selon lesquels cette adaptation jouerait un rôle précurseur.

Un autre problème se pose quand on veut juger si et comment l'adaptation de Gide et Barrault rend justice au roman de Kafka : *Le Procès* de Kafka est resté fragmentaire, et sa publication, on le sait, n'était pas encore prévue par l'auteur ; le texte a été publié plus tard par Max Brod dans une anthologie de textes fragmentaires, et ce n'est que depuis quelques années, depuis la récente édition critique de Malcolm Pasley que le roman de Kafka se présente dans une forme authentique et sans doute définitive⁴³.

Vingt-sept ans après et encore une fois trente-quatre ans après l'adaptation de Gide et Barrault, l'écrivain allemand Peter Weiss adaptera de nouveau le roman fragmentaire de Kafka pour la scène⁴⁴. Dans le premier cas, il s'agit d'un travail demandé par le réalisateur suédois Ingmar Bergmann qui, finalement rejettera cette adaptation parce qu'il avait attendu autre chose, une expérience plus hardie et une interprétation plus personnelle⁴⁵. Dans le deuxième cas, *Der neue Prozess*, l'adaptation de Peter Weiss répond mieux à l'attente de Bergmann tandis que la première version suivait de très près le texte de Kafka⁴⁶. Peter Weiss était bien sûr au courant de l'adaptation de Gide et Barrault, et il fixa dans ses notes :

Hatte Gides Version des Prozesses gelesen : auch hier zeigt es sich, wie wahnwitzig die Bemühung ist, dieses innere Ideendrama, diesen unerhörten Traum auf die Bühne zu stellen. Dargestellt werden Auslassungen einer verkümmerten, der Mittelmässigkeit angepassten Phantasie⁴⁷.

Das Theater des Absurden, Reinbek, 1965, p. 274.)

43. Franz Kafka, *Der Prozess, in der Fassung der Handschrift*. Édition critique par Malcolm Pasley, Frankfurt : Fischer, 1990.

44. Peter Weiss, « *Der Prozess*. Stück in zwei Akten nach dem gleichnamigen Roman von Franz Kafka », *Theater heute*, 7 (1975), pp. 39-54. Édition corrigée dans Peter Weiss, *Stücke II*, 2, Frankfurt, 1977 ; la pièce suivante, *Der neue Prozess*, a été représentée pour la première fois à Stockholm en 1982.

45. Voir Peter Weiss, *Notizbücher 1971-1980*, t. 1, Frankfurt, 1981, p. 328.

46. Voir Ulrike Zimmermann, *Die dramatische Bearbeitung von Kafkas Prozess durch Peter Weiss*, Frankfurt : Lang, 1990.

47. « J'avais lu la version gidienne du *Procès* : ici, on reconnaît également que l'effort de mettre en scène ce drame d'idées intérieures, ce rêve inexact est une entreprise vraiment absurde. On y représente les résultats d'une imagination appauvrie et adaptée à la médiocrité. » (Peter Weiss, *Notizbücher 1971-1980*, t.

La critique de Weiss concernant l'adaptation de Gide et Barrault ainsi que le fait qu'il a écrit deux versions du texte de Kafka pour la scène pourraient et devraient inspirer un travail qui chercherait à comparer les différentes adaptations du *Procès* par rapport au texte de départ. Mais une telle étude ne pourrait résoudre notre problème fondamental : qu'il ne reste pas beaucoup à dire sur les relations entre Gide et Kafka, qu'il n'y a que peu d'informations qui pourraient répondre à la question de savoir comment la pensée et l'écriture de Gide furent influencées par Kafka dès les années 30.

Nous avons essayé dans nos recherches (dont le but n'était pas de faire un travail de comparaison ⁴⁸) de présenter surtout les positions prises par Gide à l'égard de Kafka et du travail commun avec Jean-Louis Barrault sur un texte de Kafka. Par rapport au sujet « André Gide et l'Allemagne » il faut constater que Gide ne considérait pas Franz Kafka comme un auteur spécifiquement allemand, qu'il a ressenti et reconnu très tôt l'importance littéraire de Kafka, une importance qui dépasse les nationalités et l'importance personnelle qu'il a pu avoir pour tous les lecteurs contemporains dans le climat intellectuel des années trente et quarante. Gide nous a dit que les romans de Kafka, en tant qu'allégories de la réalité, en tant qu'imitations de la folie illogique et angoissée des rêves (selon Thomas Mann) et avec leur déroulement naturel, toujours clair et compréhensible pour nous (selon Alfred Döblin), nous donnent « le sentiment que ces choses-là nous concernent énormément ». Ainsi, le fait que Gide se soit intéressé intensément à l'œuvre de Kafka, doit être intégré dans le contexte de son postulat d'une « inquiétude », de cette inquiétude qui est cause préalable à tout progrès et qui ne veut pas persister dans la stagnation. La première expérience personnelle et originairement résignée faite par Gide en lisant Kafka (« Cet être traqué, c'est moi ») et son « inquiétude » subjective se sont transformées en volonté de lutte, et à l'âge de presque quatre-vingts ans (un mois après la première représentation du *Procès* et à la suite de son Prix Nobel), Gide exigeait de nouveau la lutte inquiète, « la lutte [...] de la liberté contre toute forme de dictature, des droits de l'hom-

1, pp. 273-4).

48. En analysant par ex. le motif du voyage vers la mer glaciale, Marianne Kesting [v. *BAAG* n° 112, octobre 1996, pp. 379-88] a mis en rapport le médecin de campagne dans un désert de neige chez Kafka et le cadavre glacé au pôle dans *Le Voyage d'Urien* de Gide ; Michael Nerlich a analysé le motif de la fenêtre chez Mallarmé, Kafka et Gide (Michael Nerlich, « La Finestra. Note à Mallarmé, Kafka et Gide », *Sigma*, n° 14 [1967], pp. 61-75).

me et de l'individu contre l'oppression menaçante, les mots d'ordre, les jugements dictés, les opinions imposées ; lutte de la culture contre la barbarie⁴⁹ ».

49. *Le Figaro*, 21 novembre 1947 ; cité ici d'après Éric Marty, *op. cit.*, p. 322.

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide

LE DOSSIER DE PRESSE DE L'ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE (I)

254-XXVI-1

ÉMILE HENRIOT
(*Le Monde*, ??? 1949)

La Vie littéraire

L'ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE D'ANDRÉ GIDE

M. André Gide vient enfin de publier cette *Anthologie de la poésie française* des origines à nos jours, dont il préparait l'édition depuis longtemps. Cet événement constitue un acte de courage de sa part, car, sans contenter tout le monde, voilà M. André Gide irrémédiablement compromis aux yeux des tenants exclusifs de la poésie invertébrée pour trouver encore admirable la poésie régulière et traditionnelle dont il propose en quelque huit cents pages l'échantillon selon son goût.

Son choix est, comme on s'y attendait, d'un lettré savant et raffiné ; mais il se présente un peu comme un testament. Ayant opté pour la perfection de l'art le plus rigoureux à lui-même, on voit dans sa préface M. Gide prendre tristement son parti d'aller pour une fois à contre-courant, au risque de n'être plus suivi sur ce terrain par tous ces jeunes dont il a toujours passionnément souhaité et recherché l'adhésion, et à qui leur « inconfiance » dans l'avenir ne laisse plus, dit-il, d'intérêt possible que pour l'immédiat et le présent. « Seuls sont dès lors goûtés les émois de choc, de surprise. Les liens qui nous rattachaient au passé, qui peuvent

espérer de rattacher à nous le futur, sont-ils rompus ? Du coup c'en sera fait de notre culture et de cette tradition que nous avons tant lutté pour maintenir. L'art ne peut revenir en arrière... » Et M. André Gide, qui a quelquefois le conditionnel inquiet, conclut en nous mettant son livre entre les mains : « Cette anthologie ne représenterait donc plus que le désuet bréviaire d'une génération qui s'en va. »

Au nom du très vaste public, jeunes compris, que ne contente pas la poésie moderne en ses recherches de laboratoire, il faut de toutes ses forces protester contre ce défaitisme, d'autant plus démoralisant que M. Gide par avance a coupé les ponts en disant qu'il n'y aura pas d'appel à cette condamnation. C'est faire vraiment bon marché de l'objection capitale qu'il a lui-même évoquée contre cette vue désespérée : à savoir que les éclipses sont toujours provisoires en littérature, que Ronsard, méprisé deux siècles, a depuis retrouvé sa place au premier rang, et que Racine, autour de qui les Jeune-France dansaient il y a cent ans la danse du scalp, est aujourd'hui remis aussi justement en honneur. L'injustice, l'oubli et le dédain momentané ne prouvent rien ; et M. Gide n'a pas à s'excuser comme un vieillard d'admirer des gloires abolies et de louer un art passé, alors qu'en véritable connaisseur il admire et il loue très bien ce qui n'a pas cessé de plaire au plus grand nombre.

Mais pourquoi faut-il toujours qu'il s'appuie sur autrui, fût-ce pour contredire, et ne peut-il donc affirmer sans que ce soit par objection ? Justifiant dans sa préface l'idée qu'il a eue de composer cette anthologie, il rapporte que c'est à la suite d'un propos à lui tenu il y a trente ans par un poète anglais, qui lui aurait demandé : « Comment expliquez-vous, monsieur Gide, qu'il n'y ait pas de poésie française ? L'Angleterre a sa poésie, l'Allemagne a sa poésie, l'Italie a sa poésie. La France n'a pas de poésie... » Du moins l'Anglais en question se refusait à voir la moindre poésie dans nos poèmes, où il ne distinguait que des discours rimés, pour n'y trouver que de l'esprit, de l'éloquence ou du pathos. Sur quoi, interloqué, André Gide reparti en interrogeant à son tour : « Mais qu'est-ce que la poésie ? », pour s'aviser d'ailleurs aussitôt qu'il est impossible d'y répondre, la poésie échappant par essence aux définitions. Cependant on peut discerner les éléments qui la composent, qui, sans parler des choses dites, tiennent à la façon dont on les dit, c'est-à-dire à l'art et à la musique, l'art étant de l'arrangement, et la musique de la langue ; de ces deux éléments constitutifs résultant cet effet de magie et d'incantation qu'à force de sévérité nos modernistes ne voudraient plus tirer que du mot et de ses juxtapositions les plus inattendues, les plus surprenantes, sans que le sentiment et la raison y soient pour rien. Mais avant d'en être arrivé à cette exigence ou à cette impasse il est bien certain que notre poésie française,

qui a bel et bien existé malgré l'incroyable Anglais allégué, a toujours fait état de cet art d'arrangement et de cette musique verbale. J'ai idée que ledit Anglais, n'en apercevant que la rhétorique, ne savait probablement pas assez notre langue pour apprécier cette réussite musicale par quoi la poésie française existe en soi comme toute autre poésie, selon les moyens matériels de la langue où elle s'exprime. On peut admettre que le français, logique, analytique et sans accentuation, a moins de ressources musicales que l'anglais, l'allemand ou l'italien ; ce qui ne lui interdit pourtant ni la cadence, ni le timbre, ni ce jeu de pédale presque indiscernable à une oreille étrangère, notamment dans l'emploi subtil de l'e muet, qui déjà échappe à beaucoup d'oreilles françaises elles-mêmes, dans l'indifférence générale, l'art étant en train de se perdre. M. André Gide, répondant à son Anglais ignare et méprisant, spécifie fort bien ce que, en récompense de ce pouvoir d'effusion et de spontanéité qui lui manque, la rigueur des règles prosodiques a donné à notre poésie, par le fait de l'art, grâce auquel la poésie trouve ses moyens de maîtrise et de condensation. Résistance au laisser-aller rhétorique, refus des facilités de l'inspiration et du jaillissement sans contrôle, ce serait le service rendu par Baudelaire à l'art poétique de son temps ; en quoi souvent d'ailleurs il donne à penser à Boileau, comme M. André Gide le rappelle par des exemples pertinents, déjà connus.

Le mérite essentiel de la poésie régulière ainsi fondé sur la rigueur de l'art, à l'exclusion de tout son contenu discursif ou sentimental, M. Gide tient que c'est à l'effort de concentration formelle, à la difficulté vaincue (jusque dans le choix imprévisible de la rime), que la diction poétique doit ses plus beaux effets de surprise et d'incantation. Il ne consent pas qu'il y ait une poésie suffisante dans l'idée ou le sentiment exprimés, et c'est pourquoi il se montre sévère aussi bien à la poésie didactique (il a raison) qu'aux « flasques » effusions du romantisme : d'où ses réserves sur Lamartine et sa condamnation presque totale de Musset, l'un et l'autre à ses yeux trop indifférents à la fermeté de la forme, l'un et l'autre affectés des mêmes défauts qu'il trouve à la poésie féminine, et particulièrement à celle de la comtesse de Noailles, rejetée en bloc (c'est très injuste) à cause de « la déplorable inconsistance de ses vers » et de « son complaisant abandon aux plus faciles pâmoisons », ce qui est souvent malheureusement vrai, encore que parmi son déchet il y ait à sauver de très belles pages... Comme tout ce qu'énonce M. Gide est, à sa coutume, très attentivement pesé, nuancé et touché à la plus sensible pierre d'épreuve, il y a lieu de faire état de ses observations, même si l'on a la faiblesse d'aimer malgré tout ce qu'il n'aime pas ; et il y a à cela une raison qui pourrait être suffisante, aux yeux mêmes de cet émotif, dans le fait qu'on reste fi-

dèle à ce qui vous a ému, quitte à regretter que la forme n'en soit pas absolument parfaite. Et l'on voit d'ailleurs M. Gide résister à des poètes très parfaits, comme Gérard de Nerval et Gautier, qu'il n'aime pas, comme l'on sait, mais pour des causes différentes : Nerval parce qu'il estime sa perfection trop voulue ; Gautier sans doute parce qu'il est trop extérieur. Mais Gautier a parfois devancé Baudelaire, qui lui a rendu un juste hommage, et cela aurait dû retenir un instant au moins M. Gide. Je le dis en passant, chacun restant libre de ses préférences, en poésie surtout, où ce n'est pas seulement la raison qui dicte et commande nos choix, même quand nous les voulons raisonnables.

C'est donc l'art et la qualité qui ont principalement déterminé celui de M. André Gide dans la composition de son anthologie. Elle pouvait avoir utilement deux cents pages de plus, ce qui eût permis à son collecteur de lui donner un aspect de tableau mieux équilibré, plus complet : celui qu'un autre rassembleur, de grand et délicat savoir, M. Marcel Arland, a si bien réussi dans un florilège analogue ¹, sans d'ailleurs aucune concession. Telle quelle pourtant, l'anthologie d'André Gide mérite l'éloge par l'esprit de revision auquel il a d'abord soumis son propre goût : notamment sur le romantisme. Il n'en aime guère les défauts, l'effusion facile, l'exagération, la redondance rhétoricienne ; et toutefois il en prend, avec une intelligence clairvoyante, la défense pour marquer ce qui manquait à la poésie stérilisée de l'école classique quand le romantisme est venu renflouer d'un flot torrentueux le lyrisme ; pour marquer aussi ce qui manquerait à la poésie française si, pour satisfaire à l'exigence des iconoclastes, on supprimait l'immense effort de ce romantisme, comme le proposent certains partisans de l'élagage à la Dorine, qui préconisait de se couper un bras pour que l'autre devienne plus fort. Je me réjouis beaucoup du grand scandale que M. Gide va causer, et par ce qu'il dit de Victor Hugo dans sa préface, et par la place considérable qu'il lui a donnée dans son choix, où les extraits du vieux maître occupent à eux seuls cinquante-quatre pages. On ne sacrifiera pas le veau gras pour cela : l'enfant prodigue n'est pas venu à résipiscence, et le « Victor Hugo, hélas ! » qui fit jadis tant de tapage, M. Gide ne l'efface pas : il se contente de le nuancer. Il sait tous les péchés de Hugo, sa vie en représentation, son verbalisme, ses outrances ; mais, au-dessus de ses faiblesses, il met justement aujourd-

1. *Anthologie de la poésie française*, choix et commentaires de Marcel Arland, un vol., Stock. — Cf. : *Sonnets du temps jadis*, présentés par Fernand Greggh, un vol., Tiranty ; et *Anthologie des poètes français*, de Ferdinand Duviard (XV^e-XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles), Larousse.

d'hui son génie lyrique, sa maîtrise, son abondance en fait de rythmes, sa richesse d'invention technique et la sûreté de son art... Je m'étonne seulement qu'au lieu de les prélever directement dans l'œuvre immense du poète M. Gide n'ait choisi ses extraits que dans l'édition des *Morceaux choisis* de chez Delagrave, comme nous l'apprend une note, ce qui limite à la fois la curiosité et la découverte... Pour les poètes anciens, Rutebeuf, Villon, Ronsard (celui-ci largement), Desportes, d'Aubigné, Malherbe, sont honorés avec bonheur par des reproductions excellentes, où M. Gide, comme c'est son droit, a fait quelquefois des coupures. Il met notre La Fontaine au premier plan, considérant ses fables comme des poèmes ; il va même jusqu'à réimprimer un de ses contes, *Le Faucon*, dont l'élocution est en effet une merveille d'élégance, mais j'aurais préféré une des admirables *Élégies*, si peu connues. Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Corbière, Rimbaud, Jammes, Toulet et Valéry sont très bien représentés, quoique de ce dernier ne figurent pas dans ce livre ces courts chefs-d'œuvre que sont *Sinistre*, *Le Sylphe* ou *Vin perdu*. Les extraits d'Henri de Régnier et de Moréas ne sont pas des meilleurs, ce qui s'explique peut-être par une certaine incompatibilité d'humeur, dont il eût été beau que se fût défait le survivant ; et Pierre Louÿs aussi est absent, dont la remarquable *Psyché* méritait la citation. Le choix d'Apollinaire est discutable, qui exclut *Le Pont Mirabeau* et *La Jolie Rousse* ; — et Gide ne reproduit pas un vers de Péguy : celui-ci, dit-il en substance, n'ayant pas lui-même choisi dans son système de répétition innombrable... Faut-il signaler d'autres manques ? L'explicable absence, par exemple, de *La Belle Vieille* de Maynard ?... Le lecteur en regrettera d'autres. M. Gide ne nous a livré que son choix. Mais à cheval donné on ne regarde pas la bride. Et voilà tout de même un beau livre à recommander : huit cents pages de grands vers français. Dans le présent marasme de la poésie, c'est un vrai cadeau.

255-XXVI-2

ROBERT KEMP

(?, ??? 1949)

La Vie des livres

ANDRÉ GIDE ET LA POÉSIE

Une *Anthologie de la poésie française* où M. André Gide insère son inquiétude et sa casuistique... On se précipite vers elle. Peut-elle être autre chose qu'une confidence ? Choisir, c'est s'avouer. Et la poésie a ses « faux-monnayeurs », qu'une sagacité très exercée ne manquera pas de

dénoncer, par le silence. Nous possédons déjà des « anthologies » qui sont des confessions de foi, si j'ose m'amuser de mots. Duhamel et René Lalou, Marcel Arland, depuis quelques années, nous ont fait connaître le chaud et le froid de leurs tendresses en poésie ; et pour M. Thierry Maulnier, ce fut prétexte à sonder la profondeur du mystère poétique, et de professer des mépris dont les candides se sont étonnés, offusqués sans raison. L'anthologiste a tous les droits, quand il compose son florilège pour soi-même, et non pour les élèves des lycées qu'on doit d'abord instruire avec libéralisme. Tandis qu'à notre âge, nous ne demandons plus que des occasions de disputer. La préface de M. André Gide, les vides qu'il a caustiquement ménagés dans sa liste, agissent sur nous comme des moxas. Je conviens que presque tout m'y paraît extraordinaire ; et même, ce qui est moins agréable, décevant... Mais sur les petites blessures que me font sa légèreté savante et sa désinvolture, je pose un grain de sel, fourni par lui ; et me voilà guéri.

La blessure la plus profonde est au début. M. Gide se rappelle qu'en 1917, à Cambridge, M. Housman, poète anglais, son voisin de sandwiches, lui lança cette énormité : « Comment expliquez-vous, monsieur Gide, qu'il n'y ait point de poésie française ? » L'hôte français fut un peu surpris ; moins bouleversé que nous ne l'eussions été, vous ou moi. On lui accorda Villon, dans les lointains ; et il ne songea pas à défendre le lyrisme du Moyen Âge. Le mot « fatras » lui semble même pouvoir être appliqué à tout ce qui a précédé Charles d'Orléans et Villon. N'est-ce pas aller un peu vite pour un collaborateur de la collection de « la *Pléiade* » qui, sûrement, dans sa bibliothèque, a gardé le succulent volume, — une anthologie aussi, — de M. Albert Pauphilet ? Je veux bien que préoccupé d'alchimie lyrique et rejetant la poésie narrative, la poésie allégorique, la poésie épique, il ait été ingrat envers *La Chanson de Roland* et *Le Charroi de Nîmes* ; encore qu'une prospection dans ces gigantesques amas de vers lui eût permis de recueillir un millier de décasyllabes d'une naïveté et d'une sensibilité ravissantes ! Mais quoi, ni Marie de France, ni Conon de Béthune, ni Thibaud de Champagne, maître des rythmes, ni Eustache Deschamps, ni ceux qui « *mourraient de soif au bord de la fontaine* » n'ont trouvé en M. André Gide un avocat ? Faudrait-il croire que ce linguiste, cet amateur de grammaire qu'un anacoluthes de Desportes met en liesse, — « *Le temps s'enfuit sans m'en apercevoir* », il a raison, c'est un délice, — recule devant les épines du français du Moyen Âge ? Un poète anglais comme M. Housman a le droit d'ignorer les trésors français du XIII^e au XV^e siècle. Et si l'on m'interrogeait sur les prédécesseurs de Chaucer, j'enverrais au plus vite quérir, pour me sauver, l'angliciste René Lalou ! Mais M. André Gide, qui a tant lu, comment cède-t-il aussi

mollement à cette attaque barbare ? Il ne veut consacrer poètes que des « chanteurs et enchanteurs », c'est son droit, et c'est la mode. Mais si l'on pouvait parler des poètes sans en citer de longs morceaux, ce qui remplirait vite ce rez-de-chaussée, combien de morceaux exquis je tirerais du seul Pauphilet, antérieurs à Villon...

Ainsi de suite. Car il ne s'agit pas de nier que le lyrisme, depuis 1650 environ jusqu'à Chénier, soit, en France, un peu sec. Je ne défends pas les petits sablés de La Force et Chaulieu ; mais, enfin, entre Villon et Baudelaire, bornes posées par M. Housman à l'entrée et à la sortie de notre Sahara poétique, il y a plus que ce qu'y cueille M. Gide... Voyez comme il résiste, le contrariant, le tiraillé isolé, aux enthousiastes de Maurice Scève et de Louise Labé ! Comme il est réticent envers François Maynard, dont *La Belle Vieille*, sans doute, ne l'a pas ému, ou lui paraît usée par trop d'admiration ; comme il ôte du *Promenoir des amants*, de Tristan l'Hermitte, les vers les plus émouvants (... *Si l'eau n'en dissout pas la neige...*). Plein d'indulgence pour le sonnet d'Oronte, il invente que Molière ne pouvait pas être de l'avis d'Alceste et qu'il n'a fait préférer à l'homme aux rubans verts *La Chanson du roi Henri* que pour le rendre ridicule. Il faut prendre Molière comme il est ; tout à fait rétif à Mallarmé et à Éluard ; et auteur seulement de deux vers poétiques : « *J'étais sur le balcon à travailler au frais* » et « *La campagne aujourd'hui n'est pas beaucoup fleurie* », dont l'incantation est limitée. Si je suis certain d'une chose, c'est que Molière, sur le sonnet, pensait exactement comme Alceste.

Envers Boileau, M. André Gide pousse loin la magnanimité. Il y découvre des vers baudelairiens : « *Redoutez ses baisers pleins d'ail et de tabac...* ». Et d'autres qui sont d'une musique fine : « *Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines...* ». Heureux hasard. Qui jurerait qu'en relisant attentivement *La Henriade* on n'y découvrirait pas un « talisman » à ravir l'abbé Bremond ? Je ne m'en charge pas.

Sur Hugo, une surprise ! M. André Gide, maintenant, le protège. Est-ce que *Ses vrais sentiments sont combattus par lui* — Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui ? Le dédain qu'inspire *Le Satyre* à un enfant auquel il l'avait prêté le chagrin. Il est vrai que cet enfant a dit là-dessus de fortes sottises. Mais ce n'est pas une « opinion grave », dont il faille s'inquiéter...

Chemin faisant, entre tant de surprises, j'en ai eu deux douloureuses. M. André Gide, écrivain parfait, et critique de détails quasi infaillible, propose à un texte de Brunetière et à un texte de Lamartine deux corrections insoutenables. Brunetière, parlant des mètres inventés par Ronsard et de leurs combinaisons, dit : « Il les a le premier mises en faveur... ».

M. Gide voudrait *en valeur*, ou *en vigueur*. Logiquement les trois se valent. Mais, par hasard, c'est Brunetière qui, cette fois, a opté pour le léger, le musical. Lamartine appelle la vie « *Un réveil d'un moment, — De naître et de mourir un court étonnement* ». M. Gide préférerait : « Entre naître et mourir... ». Que ce serait plat, inanimé et géométrique !

M. Gide cite beaucoup de Baudelaire, tout en parlant de ses gaucheries, de ses vers détestables. Ce n'est pas de lui, cela. Il l'a pris de Valéry, qui le communiqua aussi à Souday ; et Souday voulait m'en persuader. Accordons qu'il y a des vers gauches, dans Baudelaire. Mais moins qu'ils ne disent... Et la beauté des autres emporte tout !

C'est sur les poètes morts depuis peu, qu'on attend le verdict de M. Gide ; car il s'interdit les vivants, sauf à célébrer les vertus incantatoires de M. Paul Éluard qui égarent délicieusement la raison de l'auteur de *La Porte étroite*. Que de maltraités, hélas ! Henry de Régner est mal représenté, comme par un ami perfide. Pierre Louÿs oublié. Maeterlinck n'est pas admis (comme Belge ?) parmi les alchimistes. M. Gide s'explique loyalement sur Mme de Noailles, dont le poème sur l'Île-de-France, au moins, méritait une place. Enfin Péguy, pour les pires raisons du monde, est rejeté. Que lui reproche-t-on ? Ses répétitions, qui sont un défaut, ou plutôt un procédé trop fréquemment utilisé. Mais vous diriez, à lire M. Gide, que Péguy rabâche le long des 1300 pages de ses poésies complètes — édition de « la Pléiade » — ; qu'il n'a pas écrit les sonnets de *La Tapisserie*, ni les *Sept contre Thèbes*, ni la *Présentation de la Beauce*, ni les *Cinq Prières* ! M. Gide ridiculise un passage d'*Ève*, et il passe outre. Vous nous faites, maître, de la peine ! La poésie française, désormais, sans Péguy, c'est une femme à qui on a enlevé un sein, ou un morceau de son cœur. Telles répétitions, même, comme le *Nous ne demandons pas des Prières* sont entrées en nous comme les litanies du missel.

Et j'oubliais Nerval ! Nerval dont M. Gide n'a pu s'éprendre, malgré ses grands efforts ! Est-ce possible, que dans ces merveilleuses hallucinations, M. Gide ne voie que du concerté et du raisonné ?... Mme Janine Moulin publie une remarquable exégèse des *Chimères*². Lisez-la. Vous verrez, en effet, le concerté... Mais quelle musique ! Et quels rayons lancent ces diamants patiemment taillés !

Vous savez que, dans une *Anthologie*, la critique ne s'accroche qu'à... ce qui n'y est pas. Les refus de M. André Gide, si l'on pouvait les étudier un à un, n'y découvrirait-on que des raisons techniques ; ou des répu gnances d'une sensibilité profonde, mais préservée, volontairement entourée d'écrans de plomb que certaines radiations ne traversent pas ? La

2. Giard et Droz.

religion de vitraux, la religion de frère François où se réfugie Péguy, n'exaspère-t-elle pas la raison de moins en moins mystique de M. Gide ?

Faite des loisirs d'un grand esprit, et dans un moment où cet esprit voluptueusement flottant se solidifiait pour une attitude préfinale, l'*Anthologie* sera pour les loisirs de tous un enchantement ; mais il faudra la compléter par des lectures vagabondes ; retrouver les poèmes entiers, autour des fragments arbitrairement détachés ; ouvrir d'autres recueils... Après tout, s'il avait choisi les plus beaux vers, on les connaîtrait déjà...

Esprit flottant, — disais-je. Non. Esprit évolutif, et l'œuvre est un labyrinthe où l'on aboutit parfois à des impasses ; un guide n'est pas inutile. Dieu sait qu'il s'en offre une foule... Mais voici l'un des plus sûrs : c'est M. Göran Schildt, un Suédois, dont le beau et ingénieux travail vient, sous le titre *Gide et l'Homme*³, d'être traduit par Marguerite Gay et Gerd de Maufort. Si M. Schildt se contentait d'expliquer Gide, ce serait déjà beau. Mais il pousse des pointes vers tous les problèmes moraux et religieux que pose, — à voix abaissée et le doigt sur les lèvres, — cet écrivain qui aura tant fait penser. Il étudie comment s'est formé l'idéal moral de son « sujet ». Les composantes sont nombreuses. Pour bien des esprits, l'idéal moral serait un réflexe. Il partirait d'une « anomalie » psychologique, dont le détenteur s'empresse de tirer une défense et illustration qui se hausse vite en philosophie. « *Socrate avait son démon, saint Paul la mystérieuse écharde dans sa chair, Pascal son gouffre, Nietzsche et Rousseau leur folie.* » Cette phrase de l'*Essai sur Dostoïewski*, de M. Gide, est l'épigraphe du premier chapitre de M. Schildt. Quelle est l'écharde de M. Gide ? Il y a plus d'une réponse ; laissons les indiscrettes. Retenons que, spectateur amusé des remous de sa conscience, M. Gide traite le réel comme une irréalité. Volé par un gondolier, près d'être tué par un cheval dont le cocher s'est laissé traîner par ses guides, comme Hippolyte fils de Thésée, M. Gide assista à ces événements sans émoi, en spectateur au théâtre. Comment ne pas être « double » ? Il ne le peut. Le spectateur exige la sincérité de celui qu'il regarde vivre ; sans quoi le jeu ne l'intéresserait pas. Il n'exige pas de lui qu'il soit « moral » selon le décalogue qui est de Dieu, ni les codes qui sont des hommes. *Être moral, être sincère.* Voilà le dilemme. La sincérité est plus appétissante et moins vulgaire. La personnalité gidienne est scindée en deux. Le mot fameux « Moi est un autre », d'un de ses plus vieux amis, M. Gide l'a moins reconnu *a posteriori* que vécu dès l'adolescence. Il suit sa propre trajectoire, l'œil à la lunette astronomique. Chrétien d'abord, selon la Bible et Calvin, il lui a suffi d'un voyage en Afrique, dans les sables chauds, les

3. Mercure de France.

palmeraies où la vie n'a pas été rejointe par les contraintes ni les décrets, pour devenir l'Immoraliste... En 1916, crise religieuse. M. Gide ne revient pas à Jésus. L'évangile des « plaisirs sensuels » qu'il enseignait à Nathanaël, il l'échange contre les quatre évangiles.

Trois ans d'immoralisme, vingt ans de tendresse pour les paraboles. Puis un détachement absolu. Les problèmes qui jaillissaient de lui se dessèchent, tombent, il ne les ramasse ni ne les regarde. Est-ce la suprême métamorphose ?

M. Schildt signale une découverte par quoi M. Gide, dans la période intercalaire, a bien desserré son angoisse. Il a inventé un Christ immoraliste qui, proposant pour règle de vie l'amour mutuel de l'Homme et de Dieu, lequel résout tout, anéantissait les lois, et les interdictions. Une religion de la joie, et latitudinaire avec exaltation. Alors, M. Gide était en route vers M. Claudel, qui célèbre la joie dans la foi, dans les dons de la vigne et du blé. M. Schildt croit sérieusement à cet immoralisme évangélique, et commente, de ce point de vue curieusement choisi, l'évangile de l'aveugle-né. On ne pécherait donc pas, quand on est aveugle à son péché ? Je crois entendre les cris de Pascal ! Oh ! ces casuistes !...

Le livre est tout entier de ce ton sérieux et paradoxal à la fois. Une vraie « curiosité » logique et théologique... « On ne s'en lasse point », comme dit le bon Père dans les *Provinciales*...

Ai-je encore la place de signaler *Feuillets d'automne*, de M. Gide, dont presque tous les articles (sur Jammes, Valéry, des interviews imaginaires) ont déjà paru. Mais les dernières pages sont neuves, où M. Gide reprend quelques-uns de ses thèmes et défend sa sérénité actuelle. Il ne veut pas qu'on y touche. Gardons-nous de le chagriner. Ce sont encore de savoureuses boutades. Un Voltaire qui aurait le masque grave, un peu chinois, de M. André Gide. Il nous prodigue les plaisirs. « Le père prodigue ».

LE DOSSIER DE PRESSE DES LETTRES À ANGÈLE

(I)

256-XXVII-1

ANDRÉ BEAUNIER

(*Revue Bleu e*, 20 octobre 1900, pp. 509-10)

André Gide recueille dans ce petit volume charmant de courts essais de critique qui parurent à *L'Ermitage* pendant les années 1898 et 1899. Il

est question de tout un peu, dans ces lettres : éthique et esthétique, théâtre, musique, peinture, la vie et l'art, l'actualité parfois, et, à propos de l'actualité, de fines et profondes réflexions. Tout cela sur le ton d'un simple badinage ; mais ces chroniques délicates sont toujours exemptes de négligence journalistique : elles ont, dans leur familiarité même, une tenue parfaite, — et d'autres, en écrivant si bien de telles petites *lettres à Angèle*, auraient l'air affecté. C'est une jolie chose que d'arriver à la perfection avec tant de simplicité... Ces quelques lignes à propos d'un singulier critique sont jolies : « On reproche à M. Maurras de ne dire du bien que de ses amis ; cela est désagréable à penser ; et puis on peut répondre qu'ils ne sont ses amis que parce qu'il en pensait du bien ; ce n'est pas mal répondre, mais les amitiés ne se choisissent pas tant que ça ; certaines, au contraire, obligent fâcheusement... » Et la lettre huitième, datée d'octobre 1898 et consacrée à Stéphane Mallarmé, est tout à fait belle : « ... Par une sorte de fierté cruelle, mais plutôt encore naturellement et par la seule pureté de sa belle pensée, Stéphane Mallarmé avait préservé son œuvre de la vie ; celle-ci coulait autour de lui comme s'écoule un fleuve aux côtés d'un navire à l'ancre ; il n'était jamais entraîné. L'inopportunité même de son œuvre fera qu'elle ne sera pas passagère. Déjà d'avance hors du présent, elle apparaissait bien comme une œuvre lointaine, éprouvée déjà par le temps, sur quoi le temps n'a plus de prise... »

LE DOSSIER DE PRESSE DE DE L'INFLUENCE EN LITTÉRATURE (I)

257-XXVIII-1

ANONYME

(Revue Bleue, 14 juillet 1900, pp. 62-3)

On a reproché souvent à la jeune génération littéraire, et non sans justesse, une excessive excentricité : des poètes qui sans doute auraient passé inaperçus se sont donné parfois une espèce de notoriété ridicule au moyen de faciles affectations. Il est intéressant de voir cette critique reprise par un des plus intéressants, un des plus réellement originaux, un des mieux doués parmi les jeunes écrivains d'aujourd'hui. André Gide note avec tact, avec esprit ce qu'il y a de chétif, de pauvre et de mesquin dans cet individualisme puéril autant que forcené. La peur des influences ne révèle, remarque-t-il, que de faibles caractères, inquiets pour leur fragile personnalité. C'est que leur personnalité, toute négative, n'est faite

que de leurs incompréhensions. Des âmes plus riches, mieux pourvues de puissances diverses ne peuvent que gagner aux influences, puisqu'elles évoqueraient ces forces latentes. Tel « ce prince d'une pièce de Maeterlinck qui vient réveiller des princesses. Combien de sommeillantes princesses nous portons en nous, ignorées, attendant qu'un contact, qu'un accord, qu'un mot les réveille ! » Attentives à ces avertissements, les âmes s'épanouiraient dans leur plénitude et développeraient tout ce qu'elles contiennent de germes féconds. Et ainsi se constitueraient des écoles dans la présente anarchie littéraire ; à l'hostilité de personnalités susceptibles succéderaient de larges groupements sympathiques. Et cette apparition des écoles est souhaitable. De deux manières. D'abord parce que souvent un seul homme, même grand, ne suffit pas à exprimer toute une idée, « à l'exagérer tout entière » de façon à lui faire rendre tout ce qu'elle contient d'éternel et d'humain. Il faut que s'y emploient avec le grand homme la troupe des subordonnés : c'est ainsi que les idées d'un Descartes deviennent le Cartésianisme. Et puis, observe aussi André Gide (avec ironie, sans doute, mais judicieusement), les subordonnés ont aussi cette utilité d'épuiser l'idée lorsqu'une fois elle a donné tout ce qu'elle renfermait et lorsqu'il est donc grand temps qu'elle disparaisse pour laisser à d'autres la place et meure décidément : « En littérature, croyez bien que ce ne sont pas les *verslibristes*, pas même les plus grands, les Vielé-Griffin, les Verhaeren, qui viendraient à bout du Parnasse, — c'est le Parnasse lui-même qui se supprime, se compromet en ses derniers lamentables représentants. »

LE DOSSIER DE PRESSE DE SAÛL ET LE ROI CANDAULE (II⁴)

258-XXIII-2

ADOLPHE BRISSON
(*Les Annales*, 19 mai 1901, p. 313)

J'étonnerais beaucoup M. André Gide, si je lui disais que son *Roi Candaule* est un chef-d'œuvre. C'est un poème, c'est un roman, c'est une dissertation philosophique, c'est tout ce qu'il voudra, excepté un ouvrage de théâtre.

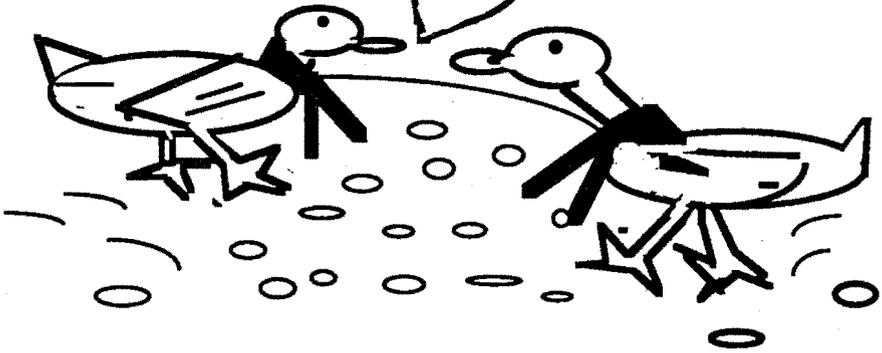
4. V. BAAG n° 110/111 (avril-juillet 1996), p. 213.

Dans sa préface, M. Gide nous avertit obligeamment qu'il a subi, en composant son drame, la double influence d'Hérodote et de Nietzsche. Voilà bien des affaires ! Toutes les audaces sont permises, et Nietzsche peut être accouplé à Hérodote sans inconvénient, à condition que leur fusion donne lieu à d'intéressants effets scéniques. Mais le public n'entre pas dans ces chinoiseries. Il ne lit pas les préfaces. Il écoute les acteurs et s'abandonne, le plus naïvement du monde, à ses impressions. C'est à l'auteur de l'amuser, de l'instruire et de lui suggérer de fortes pensées.

M. Gide n'a réalisé qu'à demi ces multiples desseins. Sa pièce a paru, en de certains endroits, obscure, et, en d'autres, puérile. Elle a été interprétée avec un goût curieux par MM. Lugné-Poë et de Max et par la belle et séduisante Henriette Roggers, qui est en train de devenir une de nos meilleures comédiennes.

À paraître dans notre prochaine livraison (n° 116, d'octobre 1997),
en même temps que les tables et index des années 1995-1997
du *BAAG* (vol. XXIII à XXV, nos 105 à 116),
les table et index de l'ensemble des « Dossiers de presse »
(Table par dossiers, Index des auteurs, Index des périodiques)

On ne regarde pas à la dépense :
on règle nos cotisations,
nous ! Couin ! Couin!



Lectures gidiennes

Franz BLEI — André GIDE, *Briefwechsel (1904-1933)*. Bearbeitet von Raimund THEIS. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft ("Beiträge zur Romanistik" [coll. publiée par l'Académie des Sciences et des Lettres de Mayence], Bd 1), 1996. Vol. relié, 24 x 17 cm, XXXII-242 pp., ISBN 3-534-13606-3, DM 78.

De Franz Blei, nous savions peu de choses, sinon qu'il avait été l'un des traducteurs de Gide en Allemagne. Les quelques apparitions de son nom dans le *Journal* ou dans certaines correspondances nous renseignaient assez peu sur les rapports qu'il avait entretenus avec l'écrivain. L'édition de leur correspondance vient à propos nous apporter de plus amples informations sur la personnalité de Blei et sur le rôle qu'il a joué auprès de Gide. Nous la devons à notre ami Raimund Theis, professeur émérite de l'Université de Duisburg et qui avait été en 1991 l'organisateur du colloque consacré à Gide et l'Allemagne.

On peut ainsi lire quelque 102 lettres de Blei à Gide et 65 lettres de Gide à Blei. Deux remarques d'emblée s'imposent : d'une part, il est évident que des lettres manquent, encore qu'on suive très bien le fil de cette correspondance ; d'autre part, l'essentiel de cet échange, s'il s'étend de 1904 à 1933, est concentré sur les années 1905-1909, période de collaboration intense, sinon fructueuse.

La première lettre, datée du 2 juillet 1904, ouvre l'échange épistolaire sur le projet d'une représentation du *Roi Candaule* dans la traduction de Blei, dans une mise en scène du célèbre Max Reinhardt, au Neues Theater de Berlin, de quoi séduire Gide qui n'avait connu, dans ses tentatives pour faire représenter en France *Saül* et *Le Roi Candaule*, que des déboires. Un grand nombre de lettres porte précisément sur *Le Roi Candaule*. On y repère les exigences de Gide sur la traduction de ses œuvres en langue étrangère. S'il consent à ce que Blei transpose en prose ses vers libres, il est en revanche pointilleux sur le « rendu » de bien des détails du texte¹. Il est beaucoup question des projets de représentations de ce drame, aboutis, l'un à Vienne, l'autre à Berlin, ou le plus souvent avortés, dans de

1. Nous n'avons, à travers les lettres, qu'une faible partie des points discutés ; il faudrait étudier les feuillets — conservés — que se sont échangés l'écrivain et son traducteur.

nombreuses villes : Berlin, Vienne, Francfort, Munich, Dusseldorf, Hambourg, témoignant de la tenace volonté de Blei de faire connaître l'œuvre, entretenant chez Gide un espoir toujours renouvelé et toujours déçu, mais ne démentant jamais son désir de voir son théâtre porté à la scène¹. C'est aussi l'occasion pour lui de s'exprimer sur l'interprétation de sa pièce. Ni le genre grec, ni le genre antique, écrit-il à son metteur en scène de Vienne, Richard Vallentin, « de l'oriental tempéré », « sans prétentions archéologiques ». Et d'ajouter, références précieuses pour la tonalité du drame : « quelque chose entre le *Timon d'Athènes* de Shakespeare, le *Nathan der Weise* et les *Mille et une nuits* ». Déçu par la pompe de la représentation de Vienne, il recommande pour Berlin « une mise en scène légère », le respect du ton « antiréaliste » donné par le prologue : *Le Roi Candaule* n'est pas un mélodrame mais « un jeu », qui doit permettre « le sourire et l'ironie ».

Blei, dans son zèle à promouvoir l'œuvre de Gide, ne s'arrête cependant pas au seul *Candaule*. Avec constance et générosité, il multiplie dans les années 1905-1909 les interventions pour la diffusion en Allemagne des œuvres de l'écrivain qu'il admire. On voit ainsi se dessiner un projet de représentation de *Philoctète* à Munich mais qui n'aboutira pas ; ou encore un espoir de voir sur scène *Bethsabé* à Berlin. Il est question de plusieurs articles dont Blei assure la traduction et la publication², ou d'échanges de vues sur certaines œuvres de Gide, par exemple à propos d'*Amyntas*. Amateur de beaux livres, impeccablement typographiés et illustrés, Blei songe à une édition de luxe du *Prométhée mal enchaîné* dont les illustrations, sur les conseils de Gide, seraient confiées à Bonnard. On suit de septembre 1905 à septembre 1909 les fluctuations de cet ambitieux projet qui n'aboutira, à la suite de multiples obstacles et à la grande déception de Gide, qu'à une édition modeste, avec seulement six dessins du peintre. Les revues où paraissent leurs écrits circulent entre la France et l'Allemagne. Gide adresse à Blei *L'Ermitage*, plus tard *La NRF* dont Blei a craint à son lancement qu'elle ne soit qu'« une revue de plus ». Blei fait parvenir à Gide *Der Amethyst* puis *Die Opale*, revues pour lesquelles il recherche des illustrations, érotiques de préférence, puis *Hypérion* dont il est l'un des principaux animateurs, sinon le principal. Gide s'intéresse à un projet de maison d'édition dont les capitaux auraient été français et allemands et le siège à la fois à Paris et à Leipzig. Ce projet, comme beaucoup de ceux que Blei a lancés, n'aboutira pas lui non plus. Et pourtant Blei avait d'intéressantes idées dans le domaine de l'édition, celles-là mêmes qui seront appliquées, mais du côté français seulement, au moment de la création de la maison d'édition de la

1. Incidemment, il est question de représentations en Hongrie, mais sans qu'aucune information ait pu être recueillie à ce sujet ; et des représentations données à Cracovie en 1907, mais on ne parle que de droits d'auteur.

2. Notamment *In Memoriam*, en hommage à Oscar Wilde, article paru dans *L'Ermitage* de juin 1902. Il convient de signaler que Blei, le 24 février 1903, antérieurement donc à la première lettre de la présente édition, avait écrit à Gide, mais sous un pseudonyme (volontairement ?) humoristique, alliant sa francophilie à sa nationalité germanique : Bertha Franzos. Il demandait vraisemblablement à Gide l'autorisation de traduire cet article. Gide répondit le 2 mars 1903 à Frau Bertha Franzos une longue lettre dont le brouillon a été publié dans le *BAAG* n° 6, janv. 1970, pp. 3-4.

NRF, de la même manière qu'au moment de la création de la revue il exprimait des réflexions conformes aux objectifs des fondateurs. Blei, contrairement à ce qu'on avait pu lui laisser entendre, n'y sera pas associé¹. Il souffrira de voir mises en pratique ailleurs des idées qui lui tenaient à cœur. Il en ressentira de l'amertume dont se teignent certaines lettres.

Une place à part est à faire à la question *Saül*, dont Gide affirme curieusement dans une lettre du 12 février 1907 qu'il est « un drame populaire », dans la mesure où elle se complique de la rivalité entre Blei et Felix Paul Grève, autre traducteur allemand avec Kassner de Gide. Dans son *Journal*, à la date du 12 février 1907, Gide notait : « Blei et Grève se canardent autour de *Saül*, chacun pensant emporter le morceau. » Les lettres nous apportent la parfaite explication de ce propos, d'autant plus que par bonheur sont jointes trois lettres échangées par Gide et Grève. Dès 1906 sont prévues pour l'hiver suivant à Munich, puis surtout à Berlin avec Max Reinhardt, des représentations de *Saül*². Blei se lance dans la traduction du drame mais Grève antérieurement avait obtenu de Gide l'autorisation de traduire cette œuvre. Gide doit user de diplomatie pour rester fidèle à ses engagements sans toutefois froisser Blei ni renier ce qu'il lui doit de reconnaissance. Il est vrai que, malgré sa profonde inimitié pour son compatriote, Blei facilitera la décision de Gide. *Saül* cependant ne sera pas joué ; il sera publié dans la traduction de Grève.

Les relations avec Blei, où il est beaucoup question de théâtre, sont l'occasion pour Gide de quelques contacts, directs ou indirects, voire épistolaires, avec plusieurs hommes de théâtre allemands : Reinhardt, Vallentin, Barnowsky, Martersteig. Cependant, elles le confortent dans ses griefs contre les aléas propres à tout projet de représentations théâtrales. Les motifs de déception ou d'irritation ne manquent pas, qui l'emportent sur les raisons de s'enthousiasmer : discussions autour des contrats, dédommagement en cas de rupture de contrat, problèmes de distribution (Gide écrit même à la Sorma, la plus grande actrice de ces années-là, qui devait jouer Nyssia dans *Le Roi Candaule*), difficultés à fixer un calendrier et à s'y tenir, situation financière de certains théâtres, sottise de la critique. De surcroît, son correspondant rejoint ses réticences. Ne lui écrit-il pas le 6 août 1907 : « Le théâtre, vu de derrière la coulisse, est une chose difficilement supportable pour moi, tous ces directeurs et tous ces gens... »

À partir de 1910, les relations se distendent, même si Gide à l'occasion apporte encore son soutien financier à Blei, notamment pendant la guerre. En 1928, Gide repousse un projet d'une édition de ses *Œuvres complètes* en Allemagne proposé par Blei. En 1933, un bref échange de lettres — les dernières — fait état d'un malentendu provoqué par le portrait que Blei avait tracé de Gide dans son livre de souvenirs *Erzählung eines Lebens*. Il faisait apparaître une fâcheuse mé-

1. Voir par exemple la lettre de Gide à Copeau du 31 octobre 1908, *CAG 12*, p. 288.

2. À Munich, les représentations de *Saül* auraient été suivies ou précédées de celles de *L'Échange*. À Berlin, on projette ensemble *Le Roi Candaule* et *L'Échange*, puis *Partage de Midi* dans les traductions de Blei. Déjà les noms des deux écrivains sont associés comme ils le seront presque quarante ans plus tard par Jean-Louis Barrault, au moment où il quittera la Comédie Française pour fonder sa propre compagnie.

connaissance de la nature morale de Gide, y compris à propos de la question de l'homosexualité, accentuée par le fait que Blei, au moment de cette publication, n'avait pas pris connaissance de *Si le grain ne meurt*.

On n'en finit pas de découvrir Gide à travers sa correspondance. Cette édition, une fois encore, nous le confirme. Dans le même temps, elle nous fait connaître en Blei une figure attachante¹, passionné de la France au point de songer à s'y installer, sans doute parce qu'il la voit comme une patrie spirituelle mieux accordée à ses aspirations. Un certain nombre de documents inédits complète cette édition, dont plusieurs lettres de ou à d'autres correspondants. Seules les lettres de Gide sont en langue française ; les lettres de Blei, les notes et documents annexes sont en langue allemande. On peut naturellement — tant l'intérêt est manifeste — exprimer le souhait que paraisse une édition française du solide travail de Raimund Theis.

JEAN CLAUDE.

1. Et ce d'autant plus que Raimund Theis, à travers son introduction et ses notes, nous donne suffisamment d'indications biographiques.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

Vendu [est. 6000/8000 F] à l'hôtel Drouot le 25 mai 1997 (Yves de Cagny, comm.-pris.), n° 316 du catalogue, un ex. du *Gitanjali* (*Song offerings*), introd. by Yeats, de R. N. Tagore (éd. Chiswick, 1912), avec envoi autogr. : « À la très charmante Muni en souvenir d'Amal et en souriant hommage. A. Gide. 1^{er} janvier 1950 », auquel étaient jointes des photographies de Tagore avec Romain Rolland (1912) et de Gide avec la comédienne Muni ainsi qu'une lettre de Gide, 2 pp. in-8°, datée du 8 juin 49.

TEXTES INÉDITS

André GIDE, « Journal d'U.R.S.S. [présenté par Martine SAGAERT] », *La Nouvelle Revue Française*, n° 529, février 1997, pp. 12-40. [Ce texte inédit est extrait du t. II (1926-1950) de la nouvelle édition du *Journal* dans la « Bibliothèque de la Pléiade.]

LETTRES INÉDITES

Franz BLEI — André GIDE, *Briefwechsel (1904-1933)*. Bearbeitet von Raimund THEIS. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft ("Beiträge zur Romanistik" [coll. publiée par l'Académie des Sciences et des Lettres de Mayence], Bd 1), 1996. Vol. relié, 24 x 17 cm, XXXII-242 pp., sans ach. d'impr., ISBN 3-534-13606-3, DM 78. ["Einleitung", pp. VII-XXXI ; 193 lettres dans leur texte original (allemand pour les 103 de Blei, français pour les 72 de Gide), pp. 1-183 ; "Anhang", pp. 185-205 ; "Abbildungen" (15 ill. docum., dont certaines en cou-

leurs), pp. 207-23 ; index, pp. 225-36 ; table des lettres et appendices, pp. 237-42.] — V. le bon de commande inséré dans notre précédent numéro — et le compte rendu ici même, p. 313.

Dans la *Correspondance (1921-1968)* Alexandre VIALATTE—Jean PAULHAN (éd. par Denis Wetterwald, Paris : Julliard, 1997, 287 pp., ISBN 2-260-01392-9, 119 F), pp. 81-2, on lira la lettre que Vialatte adressa simultanément à Gide et à Valéry, le 10 février 1931, pour solliciter leur signature au bas du *Hinweis auf Franz Kafka*, texte de Max Brod destiné à paraître dans plusieurs journaux allemands pour attirer l'attention du public sur l'œuvre posthume de Kafka ; Valéry refusa (il n'avait encore rien lu du grand Pragois), Gide donna sa signature aux côtés de six écrivains allemands (M. Buber, H. et Th. Mann, H. Hesse et Fr. Werfel) — lettre du 19 février (p. 84), déjà connue (v. BAAG n° 112, p. 436). Trois ans plus tard, en mai-juin 1934, on le voit songer à écrire une préface pour *Le Château*, puis y renoncer ("cela ressemble beaucoup trop au *Procès*", dit-il à Paulhan, qui le rapporte à Vialatte, p. 92).

Citations de trois lettres inédites à Jean Malaquais (de décembre 1939, pp. 83-4 et 86, et du 29 août 1942, pp. 329-30) et nombreuses mentions de Gide dans le *Journal de guerre, suivi de Journal du métèque (1939-1942)* de Jean MALAQUAIS (Paris : Phébus, 1997, 336 pp., ISBN 2-85940-463-5, 135 F).

TRADUCTIONS

André GIDE, *Die Falschmünzer, Roman. Tagebuch der Falschmünzer*. Aus dem Französischen von Christine STEMMERMANN. Herausgegeben von Raimund THEIS. Stuttgart : Deutscher Taschenbuch Verlag (coll. « dtv » n° 1990), 1996. Vol. br., 19 x 12 cm, 444 pp., ach. d'impr. Novembre 1996, ISBN 3-423-12208-0, DM 19.90. [Trad. allemande des *Faux-Monnayeurs* (pp. 7-349) et du *Journal des Faux-Monnayeurs* (pp. 351-405), suivie de l'étude de R. Theis, « Zu Die Falschmünzer und zu ihrem Tagebuch » (pp. 409-41) et d'une sélection bibliographique (pp. 442-4). Reprise en coll. « de poche » du tome IX de la grande édition des *Gesammelte Werke (Erzählende Werke, Bd 3)*, paru en 1993 (v. BAAG n° 99, p. 531).]

Dans la même collection : André GIDE, *Die Verliese des Vatikans, Roman*. Aus dem Französischen von Thomas DOBBERKAU. Mit einem Nachwort von Marianne KESTING. Stuttgart : Deutscher Taschenbuch Verlag (coll. « dtv » n° 1690), 1996. Vol. br., 19 x 12 cm, 257 pp., ach. d'impr. Décembre 1996, ISBN 3-423-12285-4, DM 16.90. [Trad. allemande des *Caves du Vatican* (pp. 7-232), suivie de l'étude de M. Kesting, « Zu Die Verliese des Vatikans » (pp. 233-56) et d'une brève bibliographie (p. 257). Reprise en coll. « de poche » du tome VIII de la grande édition des *Gesammelte Werke (Erzählende Werke, Bd 2)*, paru en 1992 (v. BAAG n° 95, p. 381).]

Devrait paraître avant l'été le dixième volume des *Gesammelte Werke : Erzählende Werke, Bd 4*, contenant la traduction de *La Symphonie pastorale*, de la trilogie de *L'École des femmes* et de *Thésée*.

André GIDE, *Falsificatorii de bani*. Bucarest : RAO International Publishing Company, coll. « Opere XX », 1996. Vol. br., 18 x 10,5 cm, 331 pp., couv. ill. (reprod. des *Époux Arnolfini* de Van Eyck), ach. d'impr. avril 1996, ISBN 973-576-053-3. [Trad. roumaine des *Faux-Monnayeurs*, par Mihai MURGU, précédée d'une préface et d'une chronologie de Gide (pp. 7-20) par Irina MAVRODIN.]

André GIDE, *Pinigu Padirbinėtojai. Romanas*. Vilnius : Pasaulinės Literatūros Biblioteka, 1996. Vol. rel., 22 x 15 cm, 312 pp., ISBN 5-415-00413-0 (tir. : 10 000 ex.). [Trad. lituanienne des *Faux-Monnayeurs*, par Pranas BIELI-LAUSKAS, suivie d'une notice sur Gide par Galina Bauzytė-Cepinskienė, pp. 298-305, et de notes sur le texte par le traducteur, pp. 306-8.]

LIVRES

Avec retard, signalons le petit livre de Peter BROOME, *Gide : « Les Caves du Vatican »*, paru en 1995 dans la coll. « Critical Guides to French Texts » (n° 108, Londres : Grant & Cutler, 19,5 x 13 cm, 120 pp., £ 5.30), où était paru en 1990 le « Critical Guide » (n° 77) de David H. Walker sur *Les Nourritures terrestres* et *La Symphonie pastorale*.

À lire dans *L'Image écrite ou la déraison graphique* d'Anne-Marie CHRISTIN (Paris : Flammarion, coll. « Idées et Recherches », 1995), pp. 171-84, le chapitre sur « *Le Voyage d'Urien* par André Gide et Maurice Denis » (avec illustrations).

Chez Gallimard, dans la coll. « Folio plus » (n° 26) destinée aux lycées et collèges, édition des *Faux-Monnayeurs*, texte intégral du roman (pp. 1-445) suivi de notes et d'un dossier critique établis par Michel DOMON (pp. 457-503). Un vol. br., 18 x 11 cm, 511 pp., ach. d'impr. 24 févr. 1997, ISBN 2-07-040082-4.

Claude FOUCART, *André Gide et l'Allemagne : À la recherche de la complémentarité (1889-1932)*. Bonn : Romanistischer Verlag, 1997 (coll. « Abhandlungen zur Sprache und Literatur », vol. 105). Un vol. br., 21 x 14,5 cm, 309 pp., ISBN 3-86143-063-0, DM 44.00 (env. 150 FF). — Romanistischer Verlag, Hochkreuzallee 46, D 53175 Bonn. [Un second vol., consacré à la période 1933-1951, doit paraître incessamment, aux éd. Peter Lang.]

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

TATEKAWA Nobuko, « L'influence de Flaubert sur les œuvres d'André Gide des années 1900-1909 : *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* », *Ehime University* (Matsuyama, Japon), 1994/12/21, pp. 57-70.

TATEKAWA Nobuko, « À la recherche du "classique" dans l'esthétique d'André Gide », *Ehime University* (Matsuyama, Japon), 1995/12/21, pp. 107-20.

Daniel DUROSAY, « André Gide et le passage au roman », *Mélanges offerts à Pierre Barbéris*, Fontenay-aux-Roses : ENS Éditions, Fontenay/Saint-Cloud, 1995), pp. 93-9.

Daniel DUROSAY, « *Le Voyage au Congo* d'André Gide : une expérience des

limites », *Mondes et cultures* (Comptes rendus trimestriels des séances de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer), t. LV, n° 2, 1995, pp. 189-210.

Marc SAGAERT, « Encuentro con Gide », *Quimera* [Barcelone], n° 151, octobre 1996. [Sur le Colloque de Cerisy.]

Pierina Lidia MOREAU, « André Gide y la Biblia », *Biblia y Literatura* (recueil publié sous la dir. de P. L. Moreau, Córdoba [Argentine] : Universidad Nacional de Córdoba, Facultad de Filosofía y Humanidades, Escuela de Letras, coll. « Literatura Comparada », 1996, vol. br., 21 x 17 cm, 219 pp.), pp. 35-80.

Georges DOTTIN, « Christian Beck : sa correspondance avec André Gide », *Nord*, n° 28, décembre 1996, pp. 65-70. [Sur l'éd. Pierre Masson de la *Correspondance Gide-Beck*.]

Alain GOULET, « Aux sources de la mise en abyme : la "rétroaction du sujet sur lui-même" », *Elseneur*, n° 11 (« De l'auteur au sujet de l'écriture »), 1996, pp. 101-20. [Prix du n° : 90 FF, Presses Universitaires de Caen, 14032 Caen Cédex.]

Éric MARTY, « Politiques de l'écrivain », *La Nouvelle Revue Française*, n° 529, février 1997, pp. 41-57.

C. D. E. TOLTON, « Symbolism and Irony : A new Reading of Gide's *Traité du Narcisse* », *Studi Francesi*, n° 119, mai-août 1996 [paru en avril 1997], pp. 271-84.

Pierre MASSON, « Gide et Mirbeau » [suivi d'un débat], *Cahiers Octave Mirbeau*, 1997, n° 4, pp. 386-401

— Compte rendu du BAAG n° 102 (avril 1994), par Emanuele KANCEFF, *Studi Francesi*, n° 119, mai-août 1996 [paru en avril 1997], pp. 450-1.

Vient de paraître au
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

ANTON ALBLAS

**Le Journal de Gide :
le chemin
qui mène à la Pléiade**

À l'occasion de la nouvelle édition du Journal dans « la Pléiade »,
une étude très claire, détaillée et révélatrice
de la genèse de l'œuvre parue en 1939.

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 96 pp. 56 FF (+ port 8 FF)

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement,
au Service Publications de l'AAAG
(La Grange Berthière, F 69420 Tupin-et-Semons)

CLAUDE MARTIN

**La Correspondance générale d'André Gide
(1879-1951)**

Répertoire chronologique

Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée
(plus de 24 600 lettres échangées entre Gide et près de 2100 correspondants).
Chronologies, textes inédits, index.

Un vol. br., 29,7 x 21 cm, 564 pp. 240 F (franco de port)

À nouveau disponible, le livre de **Bernard J. HOUSSIAU**

Marc Allégret

découvreur de stars

Sous les yeux d'André Gide

(un vol. br., 24 x 16,5 cm, 260 pp., nombreuses illustrations)

est diffusé par l'AAAG à un prix préférentiel : 170 F (franco de port)

L'AAAG

dispose encore de quelques exemplaires du livre de

DANIEL MOUTOTE

André Gide : l'engagement

(1926-1939)

(un vol. br., 24 x 16 cm, 304 pp.)

au prix de 60 F (franco de port)

Les comptes de l'AAAG

Voici, tels qu'ils seront présentés pour approbation à la prochaine Assemblée générale, les comptes de l'AAAG pour l'exercice écoulé et l'exercice en cours : bilan de l'année 1996 et budget prévisionnel pour l'année 1997.

BILAN 1996

RECETTES	
En caisse au 31.12.95	48 583,01
Cotisations	134 014,17
Vente de publications	26 474,17
Dons	600,00
Subvention CNL 1995	25 000,00
Intérêts épargne	1 434,19
	<hr/>
	236 105,54
	236 105,54
DÉPENSES	
Trésorerie	1 246,00
Publications	132 027,50
Frais postaux	23 756,20
Manifestations	1 023,70
Divers	160,00
	<hr/>
	158 213,40
	158 213,40
En caisse au 31.12.96	<hr/>
	77 892,14

BUDGET PRÉVISIONNEL 1997

RECETTES		
En caisse au 31.12.96	77 892,14	
Cotisations	110 000,00	
Vente de publications	27 607,86	
Subventions CNL 1996 & 1997	40 000,00	
Intérêts épargne	1 500,00	
	<hr/>	
	257 000,00	257 000,00
DÉPENSES		
Trésorerie	1 500,00	
Secrétariat	3 000,00	
Publications	230 000,00	
Frais postaux	21 000,00	
Manifestations	1 500,00	
	<hr/>	
	257 000,00	257 000,00

OBSERVATIONS

— Nous avons reçu notre subvention du Centre National des Lettres pour l'année 1996 : fortement réduite par rapport aux années précédentes, elle ne s'est élevée qu'à 18 000 F. Nous espérons toutefois qu'elle sera plus généreuse en 1997...

— Au 31 décembre 1996, l'AAAG restait devoir : diverses factures (pour réassort. d'anciens CAG, fabrication du livre d'A. Alblas, etc.) pour un montant de 8 206,07 F, ainsi que les frais de fabrication du BAAG n° 112, d'octobre 1996.

V A R I A

BÉATRIX BECK *** Le n° 28 (décembre 1996) de *Nord'* (revue de critique et de création littéraires du Nord/Pas-de-Calais, 41 rue Béranger, 59000 Lille ; 50 F + 10 F port, par chèque à l'ordre de la *Société de Littérature du Nord*) est consacré à *Béatrix Beck* : chronologie bio-bibliographique, un poème inédit (« Foire ») et une dizaine d'études sur l'écrivain et son œuvre.

LE FLEUVE COMBELLE *** Lucien Combelle (1913-1995) fut en 1937-38, on le sait, le secrétaire de Gide (avant d'être celui de Drieu La Rochelle et de collaborer régulièrement à *La NRF* des années noires). En 1951, quatre mois après la mort de son ancien patron (qui était resté son ami par-delà la prison du « collabo »), il publia un livre de souvenirs, *Je dois à André Gide* (Paris : Frédéric Chambriand éd., 151 pp.), puis, en 1978, des mémoires (*Péché d'orgueil*, Paris : Olivier Orban) où il évoquait encore ses relations avec l'écrivain. De ces relations, restent comme témoignage la quarantaine de lettres qu'ils ont échangées entre 1936 et 1949 (beaucoup encore inédites). À Combelle, Pierre Hebey avait consacré une des notices de sa *Nouvelle Revue Française des*

années sombres (Paris : Gallimard, 1992, pp. 299-304). Pierre ASSOULINE publie aujourd'hui un petit livre, *Le Fleuve Combelle* (Paris : Calmann-Lévy, 1997, 199 pp., 98 F, ISBN 2-7021-2696-0), « récit » de l'amitié qui les lia pendant quinze ans ; vivant portrait, bien informé, mais pas une *biographie* comme celles, que P. Assouline a déjà consacrées à Gaston Gallimard, Jean Jardin, Simenon, Hergé, Albert Londres... et qui sont devenues classiques ; une *enquête* plutôt, très personnelle et attachante, une tentative d'explication de cette amitié qui a pu apparaître à certains comme « un jeu trouble et pervers entre un Israélite et un collabo »...

NOS AMIS PUBLIENT *** Notre Ami Peter Schnyder publie une importante étude sur le poète de *La Sorcière de Rome* : *André Frénaud : « Vers une plénitude non révélée »* (Paris : L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 1997, 475 pp., 240 F). Il préface d'autre part (« Du doute de soi à l'affirmation de soi : Regards sur la poésie romande ») un recueil de poèmes inédits de trente poètes (dont S. Corinna Bille, Jacques Chessex, Georges Haldas, Philippe Jaccottet...), publié sous le titre *Voix de la Poésie suis-*

se romande contemporaine (coll. « Poésie des régions d'Europe », cahier n° 18, févr. 1997, 100 FF). — Notre Ami Guy DUGAS est le co-éditeur de *Cette éternelle nostalgie, c'est-à-dire un très large choix du Journal intime (1878-1911)*, jusqu'ici quasi entièrement inédit, de Pierre Loti (Paris : La Table Ronde, 1997, un vol. br. 24 x 15,5 cm de 588 pp., ISBN 2-7103-0791-X, 180 F). Un document important. — Sous le titre *Romain Rolland, la pensée et l'action*, un volume de *mélanges* offerts à notre Ami le Professeur Bernard Duchatelet recueille un certain nombre de ses articles, avec des études nouvelles (un vol. de 360 pp., à commander au Centre d'Études des Correspondances, Faculté des Lettres, 20 rue Duquesne, BP 814, 29285 Brest, accompagné d'un chèque de 150 F + 30 F pour port, au nom de M. l'Agent Comptable de l'U.B.O., CCP 9402-15 V Rennes).

EDMOND BUCHET (1902-1997) *** Né en Suisse en 1902, mort le 8 avril dernier à Genève dans sa quatre-vingt-quinzième année, Edmond Buchet, avocat de formation, angliciste, musicien et musicologue, avait été appelé en 1935 par Roberto Corrêa à prendre, en association avec Jean Chastel, la direction des Éditions Corrêa — qui deviendront en 1958 les Éditions Buchet-Chastel. Ami de Charles Du Bos dont il publia, entre autres, le *Journal*, Buchet réédita en 1947, chez « Corrêa », son *Dialogue avec André Gide* d'abord paru en 1929 au Sans Pareil). Il fut l'éditeur non seulement de Charles Plisnier (son best-seller) mais de Maurice Sachs et de Roger Vailland et, après la guerre, grâce à Maurice Nadeau, de Malcolm

Lowry, Henry Miller, Laxrence Durrell. À Gide, Edmond Buchet consacra un long chapitre de ses *Écrivains intelligents du XX^e siècle* (Corrêa, 1945).

DANIEL MOUTOTE : HAUT JURA *** C'est avec tendresse, pudeur, retenue, comme l'on imagine que se tiennent les donateurs muets des tableaux flamands, que Daniel Moutote, dans ce qu'il sous-titre lui-même « Diptyque de Saint-Claude », raconte le destin de deux êtres disparus qu'il aime jadis et ne cesse depuis de révéler : sa Mère et son Frère. Cela débute dans l'insouciance aventureuse des enfants jurassiens qui se nourrissent de grand air et d'expéditions champêtres : tout y est poésie, ravissement, et d'autant plus que l'écriture impeccable de l'auteur en rend la lecture savoureuse. Les deux frères paraissent inséparables quoique fort différents : « Mon frère aimait en sportif le grand air, le soleil, l'entraînement à l'endurance. Moi, j'étais plus chercheur, mystique, ténébreux. » La mort du père, la guerre vont révéler la grandeur sacrificielle de la mère, qui « ne fut que renoncement », car lui importait essentiellement la réussite de ses garçons. Contre les rudes conditions de son veuvage, contre la misère engendrée par la guerre, elle lutte : « La vie de ma mère ne fut que renoncement. » Mais la guerre porte en elle de plus vives cruautés : un fils aîné, l'auteur, prisonnier et des plus récalcitrants, le cadet, résistant exemplaire jusqu'au sacrifice clairement consenti face à la bête nazie, comment cela ne briserait-il pas le cœur d'une mère ? Daniel Moutote se fait chantre et témoin du Héros mort parce qu'il voulait vivre libre. Profes-

seur émérite de l'Université de Montpellier, érudit, l'auteur donne à la fin de son livre la dimension de la tragédie antique. Il le fait en mots simples et c'est la simplicité qui en fait la vraie grandeur. (Éd. Champion, 7 quai Malaquais, 75006 Paris.) [H. H.]

LES ANNÉES ROMAN ***

Notre Ami Olivier Rony (Secrétaire général adjoint de la Société des Amis de Jules Romains, éditeur de la *Correspondance Jules Romains—Jacques Copeau* [Flammarion, 1978], responsable de l'éd. des *Hommes de bonne volonté* dans la coll. « Bouquins » [1986] et auteur de la grande biographie *Jules Romains ou l'Appel au monde* [Laffont, 1993]) a eu l'excellente idée de composer, sous le titre *Les années roman, 1919-1939*, une très suggestive anthologie de la critique romanesque dans l'entre-deux-guerres (Flammarion, 1997, 706 pp., 150 F, ISBN 2-08-067319-X). Sur 43 des romans les plus importants de cette période exceptionnellement riche, de Proust à Sarraute, on y pourra lire 177 articles et comptes rendus choisis pour leur valeur significative et éclairés par d'utiles notices. Trente pages sur *Les Faux-Monnayeurs*, avec quatre articles d'Edmond Jaloux, Léon Pierre-Quint, Daniel-Rops et André Billy.

MARC BEIGBEDER (1916-1997) *** Né le 11 août 1916 à Salies-de-Béarn, le journaliste et écrivain Marc Beigbeder est mort le 2 mars dernier à l'hôpital Saint-Michel, à Paris. Il avait été membre de l'AAAG depuis juin 1968 jusqu'à l'année dernière. « Philosophe, résistant, protestant d'origine et dans toute son existence, maître à penser d'une immense fou-

le d'élèves que cet impénitent professeur du secondaire (resté tel malgré une belle et profonde thèse tardive sur *La Contradiction et le nouvel entendement*) a ouverts à la réflexion par l'exemple, comme il fut exemplaire dans le Lyon de la Résistance avec le P. Chaillot de *Témoignage chrétien*, avec Stanislas Fumet, avec les amis d'*Esprit* que ses *Suppléments à la mémoire d'un âne* firent interdire par la censure de Vichy. [...] Plus tard, menant une vie de professeur engagé à Tunis, Beigbeder fut l'adversaire aussi bien des colonialismes attardés que des compromissions fallacieuses. Pendant la guerre d'Algérie, il défendit l'objection de conscience et signa naturellement, à ses yeux, le manifeste des 121. » (Joseph Rovay, *Le Monde*, 5 mars 1997, p. 19). Marc Beigbeder avait collaboré à l'*Hommage à André Gide* de *La NRF* en 1951 (« La grande force d'André Gide », pp. 130-4) et publié en 1954, dans la collection des « Classiques du XX^e siècle » des Éditions Universitaires, une petite monographie sur *André Gide*.

NORMAN H. PAUL (1922-1996)

*** Notre Ami Norman Paul, adhérent de l'AAAG depuis 1975, s'est éteint des suites d'une longue maladie à New York en septembre dernier, à soixante-quatorze ans (il était né le 6 juin 1922). Canadien d'origine française, engagé volontaire à vingt-deux ans, il découvrit ainsi notre pays : le débarquement puis la campagne de France jusqu'à l'Allemagne. Il reprit ensuite des études à Strasbourg puis aux États-Unis, et fit toute sa carrière comme professeur de français au Queen's College de New York. Ayant consacré une thèse à Jacques Copeau,

il avait tout naturellement rencontré Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis, dont il était devenu un dévoué collaborateur. On lui doit l'annotation des trois volumes parus des *Registres* de Copeau consacrés au Vieux Colombier, ainsi qu'une remarquable *Bibliographie Jacques Copeau*, publiée en 1979 aux Belles-Lettres. Nous garderons le souvenir d'un ami chaleureux, modeste, simple et généreux. [J. Cl.]

ANNIVERSAIRE *** À l'occasion du 50^e anniversaire du décès d'Aline Mayrisch de Saint-Hubert, le Comité exécutif de la Croix-Rouge Luxembourgeoise a organisé une séance commémorative qui a eu lieu à la Fondation Émile-Mayrisch, à Colpach, l'après-midi du dimanche 19 janvier dernier. Après un dépôt de fleurs sur la tombe d'Aline et Émile Mayrisch, dans le parc du château de Colpach, notre Ami Cornel Meder, directeur des Archives Nationales, a prononcé une conférence dans la Salle des Fêtes : « Aline Mayrisch (1874-1947). Approches ».

ANDRÉ GIDE UND MADELEINE RONDEAUX *** Dans sa série *Liebe, Haß und Leidenschaft* (« Amour, haine et passion »), après des émissions sur Isadora Duncan et Essénine, Virginia Woolf et Vita Sackville-Wets, Thomas et Katia Mann, D. H. Lawrence et Frieda von Richthofen, et avant d'autres (12 films du 11 janvier au 5 juillet), la Télévision Bavaroise (Bayerisches Fernsehen) a diffusé le 12 avril dernier, à 21 h 30, un film de Vera Bottersbuch : *André Gide und Madeleine Rondeaux* — que nous n'avons pu voir, et qui

était ainsi présenté : « Gides erste schriftstellerische Tat sind die *Cahiers d'André Walter*, die er 1891 auf eigene Kosten drucken läßt und seiner Kusine Madeleine, sozusagen als Nötigung, in Verbindung mit einem Heiratsantrag überreicht. Madeleine lehnt seinen Antrag zunächst ab. Erst nach dem Tod seiner Mutter hat er sie endlich doch geheiratet. Aber schon auf der Hochzeitsreise zeichnet sich das wachsende Drama ihrer Beziehung ab, da Gide nicht in der Lage ist, auf die körperlichen Liebesbedürfnisse seiner Frau einzugehen. »

LE ROI CANDAULE À HAMBOURG *** Création posthume, au Staatsoper de Hambourg le 6 octobre dernier, de l'opéra d'Alexander Zemlinsky (1871-1942) *Der König Candaulus*, livret tiré du drame d'André Gide traduit par Franz Blei. Direction musicale de Gerd Albrecht, mise en scène de Günter Krämer, décors de Gottfried Pilz ; interprètes : Nina Warren, James O'Neal, Monte Pederson... Très applaudie et bien accueillie par la critique, l'œuvre a eu ensuite cinq représentations, du 9 au 25 octobre. (Informations aimablement communiquées par notre Ami Raimund Theis.)

LE PROMÉTHÉE MAL ENCHAÎNÉ À LYON *** Du 10 au 16 janvier au Théâtre du Point du Jour à Lyon, puis du 21 janvier au 1^{er} février au Centre culturel Charlie Chaplin de Vaulx-en-Velin, la compagnie Michel Vericel a donné dix-huit représentations du *Prométhée mal enchaîné*, dans la mise en scène de Michel Vericel, des décors de Théry, des costumes de Marino, avec David Bayle (Damoclès),

Armand Chagot (*Zeus et le Garçon*), Christophe Mirabel (*Coclès*), Michel Vericel (*Prométhée*) et Violaine Vericel (*l'Aigle*). *Excellente* réalisation, qui révélait le caractère naturellement théâtral du texte de Gide (respecté presque sans coupures). Une mise en scène merveilleusement efficace, avec d'étonnantes trouvailles qui *servaient* l'œuvre et un rythme qui ne laissait jamais le spectateur « décrocher » sans qu'il perdît rien des richesses du texte ; des comédiens au ton et au jeu très justes... Il est bien regrettable que ce spectacle de Michel Vericel (qui s'était fait remarquer dès 1989 avec la mise en scène du *Journal d'un fou* de Lu Xun), chaleureusement applaudi comme il le méritait par le public lyonnais, n'ait pas encore été appelé à « tourner » dans d'autres régions ; mais l'espoir demeure...

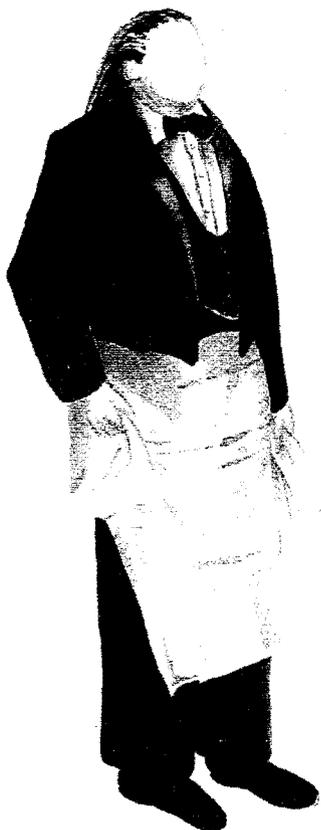
LETTRÉ D'UN CONFRÈRE

*** Gide, que l'on sache, n'a jamais dit ni écrit dans quelle estime il tenait l'œuvre et la personnalité du romancier de *Nez-de-cuir*, Jean (Balthazar Maric Mallard, vicomte) de La Varende (1887-1959), brièvement académicien Goncourt (élu en 1942, il démissionna en 1944 avant d'être « épuré »). En revanche, on sait ce que celui-ci pensait de Gide, grâce à une lettre de lui, qu'un ami nous a signalée et qui vaut d'être connue... Le 28 février 1951 (neuf jours après la mort de l'Immoraliste), il écrivait à son jeune confrère Michel de Saint-Pierre : « Demander mon opinion sur Gide ? C'est une imprudence... Je ne t'en avais jamais parlé, — nous laissons les morts ensevelir les morts —, mais tu ne pouvais douter de mon horreur. Horreur devenue presque physique, non seulement à cause

de cette inversion qu'il claironnait et qui lui donnait une sale audience, mais encore pour son attitude, sa manière d'écrire, sa grimace, son tortillement à volonté d'astuces. [...] Sa sécheresse, il la nommait pureté ; sa cautèle, finesse ; son atrabile, sucs... Tout ça formait un compost puant et pauvre, avec des lectures frippées, des pages flétries, des mégots. Tellement loin de la clarté, de la solidité, de la salubrité françaises ! Je regrette de débâter si près d'un mort, mais je n'aurais pas voulu contrister le vieillard, et il ne croyait pas à son âme. Il est dans le néant réservé à ceux qui l'espèrent. Gide a failli me dégoûter des protestants [...]. Vois-tu, Gide représentait le *protestantisme usé*, ce ratiocinement fourbu qui faillit faire chavirer les meilleurs dans l'agnosticisme, à la fin du XIX^e siècle, avant qu'une générosité plus haute ne leur rendît leur conviction. Nier, finasser, tarauder, moquer ; en arriver à la phobie de la force, devenir un truqueur du style, calembourbeux ; nager entre Voltaire et l'Arétin ; devenir une marionnette arrogante, présentant aux uns son front, aux autres, son derrière... *Non !* » (Jean de La Varende, *Lettres à Michel de Saint-Pierre*, Paris : Éd. Hervé-Anglard, 1983, pp. 126-7).

LES NOURRITURES TERRESTRES À SHEFFIELD ***

Le colloque organisé à Sheffield par notre Ami David H. Walker pour le centenaire des *Nourritures* s'est déroulé suivant le programme prévu (v. BAAG n° 112, pp. 448-9) et a été, selon tous ses nombreux participants, une franche réussite. Les actes de ce colloque seront prochainement publiés.



Le Garçon — Coclès
Costumes de Marino, Lyon 1997

GIDE À LA MLA *** Notre Ami Walter Putnam, membre du Comité américain de l'AAAG, nous communique le programme des deux « sessions Gide » du Colloque annuel de la MODERN LANGUAGE ASSOCIATION qui aura lieu à Toronto du 27 au 30 décembre prochain. Organisées par Pamela A. GENOVA, de l'Université d'Oklahoma (auteur d'*André Gide dans le labyrinthe de la mythotextualité*, v. BAAG n° 109), ces sessions ont inscrit à leur programme : 1. « Narcissus' Shadow : Persephone as Political Allegory » (par Jeffrey GEIGER, Université de Californie à Los Angeles) — 2. « Theseus as Matador : Reading Gide through Leiris' *L'Âge d'homme* » (par Kathleen LANGAN, Université d'Oklahoma) — 3. « Gide, De Gaulle and Thésée : Preparing for a Postwar World » (par Jocelyn VAN TUYL, Université de Floride du Sud) — 4. « "In the name of what God ?" : The Dionysiac in *Si le grain ne meurt* » (par Candace D. Lang, Emory University) — 5. « Forgetting Nietzsche (Gide and the Greeks) » (par Didier MALEUVRE, Université de Californie à Santa Barbara) — 6. « The Kiss of the Spider Woman : The Role of Gide's Ariadne » (par Claire SCHUB, Tufts University).

LES AMIS DU TERTRE ***
Une association a été créée pour soutenir les activités qui, depuis deux ou trois ans, font du « Tertre », le domaine de Roger Martin du Gard dans le Perche, un centre d'études et de formation : pour les séminaires ou réunions de travail, une vingtaine de participants peuvent y être logés, utiliser pour leurs réunions un salon ouvert sur le parc, disposer d'une salle de lecture

attenant à la bibliothèque et même d'une salle de théâtre récemment aménagée. Ce bel endroit (le site est protégé, le château et le parc sont classés) offre un cadre exceptionnel à la création et une grande liberté. Et les « Amis du Tertre » y seront toujours bien accueillis par l'actuelle propriétaire, Anne-Véronique de Coppet, petite-fille de R.M.G. (tél. 02.33.73.18.30, fax 02.33.73.11.46). Les Amis de Gide seront certainement nombreux à adhérer à cette association des *Amis du Tertre* (Le Tertre, 61130 Sérigny ; cotisation de membre actif : 500 F. Président : Patrice Cahart ; secrétaire : Irène Martin du Gard).

SERGE BRINDEAU (1925-1997) *** Professeur de philosophie, poète (auteur de plus de vingt recueils depuis *Feuilles de l'almanach* en 1953) et critique littéraire dans plusieurs petites revues, Serge Brindeau est décédé le 27 avril dernier à Paris, à soixante-douze ans. Il fut membre de l'AAAG il y a une douzaine d'années.

GIDE PINXIT... *** Le tableau (191 x 137 cm) que nous reproduisons ci-contre se trouve dans l'église des Eaux-Chaudes, commune de Laruns dans les Pyrénées-Atlantiques, près de la frontière espagnole. Son cadre doré porte l'inscription : *Donné par l'Empereur Napoléon III, avec la date : 1852*. La toile (qui a été nettoyée en 1996 par Pierre Roth, à Laruns) est signée : *Gide*. Qui pourra nous dire s'il s'agit d'un parent de l'écrivain ?...

LISE JULES-ROMAINS (1909-1997) *** Nous avons eu la grande tristesse de perdre en Lise Jules-Romains, décédée le 10 avril dernier



dans sa quatre-vingt-huitième année, une amie très proche, membre fondateur de l'AAAAG depuis plus de vingt ans. Lise Dreyfus avait épousé Jules Romains en 1936 et fut pour le romancier des *Hommes de bonne volonté*, jusqu'à sa mort en 1972, une compagne et une collaboratrice exceptionnelle. Entièrement dévouée à sa mémoire et à son œuvre, elle créa en 1974 la Société des Amis de Jules Romains qui (sous la présidence de Jean d'Ormeson et avec le dynamisme de ses secrétaires généraux André Bourin et Olivier Rony), grâce à son *Bulletin* et à ses *Cahiers* (Flammarion), a beaucoup fait pour que soient mieux connues et maintenues vivantes la figure et l'œuvre de celui en qui Gide fut un des tout premiers, en 1909 pour *La Vie unanime*, à saluer un de nos plus grands écrivains. Auteur d'une anthologie (*Paris des Hommes de bonne volonté*) et d'un beau livre de souvenirs (*Les Vies inimitables*, 1985) (tous deux chez Flammarion), de nombreuses notes dans le *Bulletin des Amis de Jules Romains*, elle a aidé et favorisé de nombreuses publications — entre autres celle de *L'Individu et l'Unanime* (*Correspondance André Gide—Jules Romains*) de Claude Martin. Sa grande intelligence, sa vivacité de répartie, sa fidélité exigeante et chaleureuse dans les relations humaines faisaient d'elle une amie d'une qualité exceptionnelle. Nous n'oublierons pas son exemple.

SOUVENIR DE FRANCIS JAMMES *** Bucy-le-Long (Aisne)
se souvient de Francis Jammes. C'est dans la petite « église habillée de feuil-

les » de ce village de Picardie que le poète épousa le 8 octobre 1907 (en présence d'André Gide, Arthur Fontaine, Marius et Ary Leblond, Raymond Bonheur, Henri Duparc, Odilon Redon etc.) « une jeune fille charmante et qui aimait beaucoup [s]es vers », « pleine de santé, de sensibilité et de gaieté » : « Mademoiselle Ginette Goedorp, fille d'un professeur à St-Cyr mort commandant de l'Ancien État-Major, et petite-fille d'un conseiller à la Cour de Paris ». En collaboration avec l'Association Francis Jammes d'Orthez, l'Association pour la sauvegarde du Patrimoine de Bucy-le-Long célébrera les 10, 11 et 12 octobre prochain le 90^e anniversaire de l'heureux événement : concert en l'église, présentation de travaux d'élèves de l'académie d'Amiens, colloque sur Jammes et le jammisme (avec Robert Mallet), exposition organisée par les Archives Départementales de l'Aisne, Salon du Livre et exposition philatélique. Émission d'une médaille en bronze, œuvre du sculpteur Ferenc Nagy (tirée à 100 ex. num.). Publication d'un livre : *Béarn et Picardie : le poète Francis Jammes à Bucy-le-Long* (études, documents, illustrations..., préface de Robert Mallet). — On peut souscrire à la médaille (250 F + 30 F port) et au livre (100 F jusqu'au 1^{er} juillet, 120 F après + 30 F port) en adressant la commande (accompagnée du règlement par chèque à l'ordre de l'Association Patrimoine de Bucy) à M. Louis FÉRIN, 6 rue du Moncel, 02880 Bucy-le-Long (tél. 03.23.72.88.02).

[Notes rédigées par Jean Claude, Henri Heinemann et Claude Martin.]

UN SITE
André Gide
SUR
Internet

Nanterre, mars 1997.

Création conjointe du R.I.T.M. (Centre de Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes de l'Université de Paris X-Nanterre) et de l'AAAG, éditeur du *BAAG*, vient de s'ouvrir sur la Toile un site consacré à la vie et l'œuvre d'André Gide, dénommé

ATELIER ANDRÉ GIDE (atag)

Ce site est accessible à l'adresse suivante :

<http://www.u-paris10.fr/atag>

Il a pour but de diffuser toute information relative à l'existence, à l'œuvre, à l'étude de l'écrivain. Il devrait être un lieu d'accueil et de rencontre entre lecteurs de différents mondes.

Plusieurs de ses rubriques sont en cours d'élaboration et feront l'objet de mises à jour périodiques. Informations et suggestions seront les bienvenues à l'adresse électronique du responsable :

durosay@u-paris10.fr

SOMMAIRE

(seules disponibles actuellement les rubriques en italiques)

VIE D'ANDRÉ GIDE. — *Origines / Formation (1874-1889) / Débuts littéraires (1890-1895) / L'affirmation (1895-1914) / Crise et épanouissement (1914-1925) / Le Contemporain capital (1925-1940) / L'exil et le retour (1940-1951).*

ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE. — *Livres par ordre chronologique / Traductions publiées par Gide / Recueils et Œuvres complètes / Éditions savantes / Correspondances.*

BIBLIOGRAPHIES CRITIQUES. — *Bibliographies / Biographies / Études critiques générales (1. Brèves monographies, 2. Ouvrages d'ensemble, 3. Problèmes ou points de vue particuliers, 4. Numéros spéciaux et Actes de colloques) / Études critiques sur des œuvres particulières / Relations avec d'autres écrivains / Documents audio-visuels.*

LIEUX GIDIENS. — *Résidences / Voyages.*

ACTUALITÉ CRITIQUE. — *Chronique bibliographique du BAAG / Colloques.*

PRÉSENTATION DE L'AAAG. — *Buts / Cotisations / Service de publications / Commandes.*

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE. — *Sommaires des derniers numéros / Table des dossiers de presse / Index cumulatif du BAAG.*

PUBLICATIONS DE L'AAAG. — *Nouvelles parutions / Catalogue général.*

COURRIER DES LECTEURS.

AUTRES SITES TRAITANT D'ANDRÉ GIDE.

Courrier électronique : durosay@u-paris10.fr

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1997

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	180 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	230 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Juin 1997

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

partenaire de l'Équipe d'Accueil
TEXTES LANGAGES IMAGINAIRE
UFR DE LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre
F 44036 NANTES CÉDEX